

## **La redécouverte des antiquités de Sicile par les voyageurs étrangers du XVIII<sup>e</sup> siècle L'étude du sarcophage de Phèdre et du temple de la Concorde à Agrigente**

**Auteur :** Brucceri, Mégan

**Promoteur(s) :** Morard, Thomas

**Faculté :** Faculté de Philosophie et Lettres

**Diplôme :** Master en histoire de l'art et archéologie, orientation générale, à finalité approfondie

**Année académique :** 2024-2025

**URI/URL :** <http://hdl.handle.net/2268.2/22292>

---

### *Avertissement à l'attention des usagers :*

*Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.*

*Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.*

---

Travail de fin d'études  
PTFE0023-1  
T. Morard – C. Wastiau – E. Famerie

# **La redécouverte des antiquités de Sicile par les voyageurs étrangers du XVIIIe siècle**

## **L'étude du sarcophage de Phèdre et du temple de la Concorde à Agrigente**

Megan BRUCCERI – s171739  
Master 2 en Histoire de l'art et Archéologie, orientation générale  
Université de Liège  
Année académique 2024-2025



## – Table des matières –

Introduction	p. 1
Première partie – Le développement culturel de la Sicile au XVIIIe siècle et les raisons de son attrait chez les visiteurs étrangers	p. 3
1. Avant propos : mise en garde sur quelques spécificités propres au genre littéraire du récit de voyage	p. 3
1.1. Le choix des informations collectées et les recommandations adressées aux voyageurs	p. 4
1.2. La non-publications d'une grande partie des récits de voyage	p. 6
1.3. Le travail sur les manuscrits	p. 8
2. Le climat intellectuel en Sicile au XVIIIe siècle et les raisons de l'attraction des voyageurs pour cette région	p. 10
2.1. L'attrait pour la Sicile au XVIIIe siècle	p. 10
2.1.1. L'importance de Hamilton à Naples	p. 11
2.1.2. La croissance culturelle de la Sicile	p. 12
2.1.3. Les autres attraits pour la Sicile	p. 13
a. Les vues pittoresques de la Sicile	p. 13
b. L'apport aux sciences naturelles	p. 14
c. La présence de nombreux vestiges antiques et le goût pour les textes classiques	p. 15
2.2. L'évolution du traitement de la période antique sicilienne chez les érudits locaux	p. 16
2.2.1. La considération du passé antique de l'île chez les érudits siciliens : de Ranzano (XVe siècle) à Fazello (XVIe siècle)	p. 16

2.2.2. L'appréciation du passé antique de l'île chez les érudits siciliens au XVIIIe siècle : analyse centrée sur le cas d'Agrigente	p. 18
a. Deux descriptions de la ville d'Agrigente complètement opposées : les travaux de Pancrazi et d'Amico	p. 19
b. Développement des études sur la période antique à Agrigente : l'apport d'Andrea Lucchesi Palli	p. 20
c. La collection des Opuscoli di Autori Siciliani	p.22
d. Le « cicerone » Vella : un profiteur du « tourisme de masse » se développant progressivement à Agrigente à cette époque	p. 23
2.2.3. L'apport de ces sources aux voyageurs du XVIIIe siècle	p. 25
2.3. Le rôle du Prince de Torremuzza et du Prince de Biscari dans la promotion de la période antique sicilienne	p. 26
2.3.1. La nomination des deux princes	p. 26
2.3.2. Le lancement des travaux des deux princes	p. 28
2.3.3. Ignazio Paternò Castello, prince de Biscari	p. 29
2.3.4. Gabriele Lancellotto Castelli, prince de Torremuzza	p.31
2.3.5. Les différents types d'interventions entreprises par les deux princes sur le site d'Agrigente	p. 32
a. Excavations	p. 32
b. Maintenance et préservation	p. 32
c. Restauration et consolidation	p. 33
2.3.6. L'apport des deux princes dans l'attrait touristique du site d'Agrigente	p. 33

2.4. Le regard porté sur les vestiges antiques de Sicile, envisagé à travers la littérature de voyage du XVIIIe siècle	p. 34
2.4.1. Les premiers voyageurs et les premiers témoignages sur les temples d'Agrigente	p. 37
a. Les « pionniers »	p. 37
b. Les précurseurs	p. 39
2.4.2. La vogue pour le voyage en Sicile : Agrigente comme un incontournable	p. 42
a. Les voyageurs britanniques	p. 44
b. Les voyageurs français	p. 46
c. Les voyageurs germaniques et plus largement nord-européens	p. 52
d. Les auteurs d'Italie du nord	p. 59
2.4.3. Les visiteurs de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle à Agrigente	p. 60
2.5. La traduction comme moyen de diffusion	p. 61
2.6. La notion d'itinéraire	p. 63
Deuxième partie – Le temple de la Concorde	p. 65
1. Présentation architecturale du temple de la Concorde	p. 65
2. Histoire et modifications architecturales majeures du temple de la Concorde : de l'époque paléochrétienne au début des Temps modernes	p. 66
2.1. La conversion du temple en église	p. 67
2.1.1. Sources relatives à la conversion du temple en église chrétienne	p. 68
2.1.2. Transformations architecturales dues à San Gregorio	p. 69

2.1.3. Notes sur l'interprétation des sources	p. 71
2.2. Le temple à travers les siècles suivants	p. 71
2.3. Le temple au XVIIIe siècle	p. 72
2.3.1. L'influence du témoignage de Fazello dans les descriptions modernes du temple	p. 72
2.3.2. Les descriptions de l'apparence du temple dans la seconde moitié du XVIIIe siècle	p. 73
2.3.3. La question de l'attribution du temple	p. 74
a. L'attribution de Fazello	p. 74
b. Débats des voyageurs du XVIIIe siècle sur l'attribution du temple qu'en fait Fazello	p. 75
c. La question de l'attribution du temple aujourd'hui	p. 79
2.3.4. Les informations que l'on possède sur les vestiges de l'église établie au sein du temple	p. 81
2.4. Les « restaurations » réalisées sur le temple de la Concorde par le prince de Torremuzza	p. 86
2.4.1. Le plani de Torremuzza et les dispositions envisagées pour le temple de la Concorde	p. 86
2.4.2. L'état de dégradation du temple de la Concorde avant sa phase de « restauration »	p. 90
2.4.3. Les travaux de restauration menés sur le temple de la Concorde	p. 91
2.4.4. Mgr. Alfonso Airoid, successeur de Torremuzza, et les nouvelles interventions envisagées par celui-ci en ce qui concerne le temple de la Concorde	p. 94
Troisième partie – Le sarcophage de Phèdre	p. 96

1. Brève présentation du sarcophage de Phèdre	p. 96
1.1. Description iconographique	p. 96
1.2. État de conservation actuel	p. 98
2. Le lieu et la date de découverte du sarcophage	p. 98
2.1. Les premières hypothèses avant le voyage de Riedesel	p. 98
2.2. Le transfert du sarcophage au sein de la cathédrale d'Agrigente	p. 100
3. La réception du sarcophage par les voyageurs du XVIIIe siècle	p. 101
3.1. Hypothèses des voyageurs sur l'interprétation des scènes, l'identité du propriétaire et la datation du sarcophage	p. 101
3.1.1. Les différentes hypothèses sur l'iconographie du sarcophage	p. 101
3.1.2. Débat sur l'identité du propriétaire et la datation du sarcophage	p. 104
3.1.3. Symbolique du mythe de Phèdre et Hippolyte dans le contexte du sarcophage	p. 105
3.2. Les débats stylistiques sur le sarcophage	p. 106
3.2.1. Les différences d'appréciation entre les auteurs	p. 106
3.2.2. Les tentatives d'explications sur les dissemblances stylistiques au sein du même ouvrage	p. 109
4. Le déclin de l'intérêt pour le sarcophage	p. 111
4.1. Le changement de goût qui s'opère au XIXe siècle	p. 111
4.2. Le déplacement du sarcophage à la même époque	p. 112
Conclusion – Quelques observations découlant de notre étude	p. 113
1. L'importance des érudits et des antiquaires locaux pour les études antiques sur l'île	p. 113



2. L'importance du témoignage des visiteurs étrangers dans la mise en avant de l'importance des vestiges siciliens	p. 113
3. Le focus sur l'héritage grec de la Sicile, au détriment du « reste »	p. 114
4. Jugements sur le remploi d'édifices antiques pour un culte chrétien	p.115
5. Le rôle de l'homme moderne dans la préservation de ces vestiges : deux approches différentes	p. 116
5.1. Chez les Siciliens : la préservation du patrimoine dans un but identitaire	p. 116
5.2. Chez les voyageurs étrangers : la préservation des témoignages antiques comme apport à l'histoire de l'Occident	p. 116
6. L'évolution des pratiques archéologiques et de préservation des vestiges antiques en Sicile au XVIIIe siècle	p. 117
7. L'évolution des études classiques en ce qui concerne la Sicile	p. 118
Remerciements	p. 119

## - Introduction -

La Sicile commence à attirer l'attention des voyageurs occidentaux vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'intégrant progressivement dans une tradition similaire à celle du Grand Tour d'Italie. Toutefois, elle ne sera jamais perçue comme une simple extension de celui-ci : dès les débuts, notamment avec le voyage du baron Johann Hermann von Riedesel, l'île se distinguera comme une destination à part entière.

Longtemps méconnue et considérée comme une terre dangereuse et sans intérêt, la Sicile séduit tout de même les visiteurs<sup>1</sup> par son caractère exotique, mystérieux et par la richesse de ses vestiges antiques. En effet, ces derniers, bien que sous-estimés à l'époque, tant au niveau de leur nombre que de leur importance archéologique, éveillent peu à peu l'intérêt des érudits néo-classiques, tels que Johann Joachim Winckelmann, figure incontournable dans l'émergence de cet engouement pour l'île.

C'est en effet à l'instigation de Winckelmann que Riedesel – l'un des précurseurs en ce qui concerne le voyage en Sicile – entreprend une exploration de l'île, consignait ses observations dans une série de lettres qui, une fois publiées, influenceront profondément les voyageurs suivants. Comme lui, de nombreux explorateurs relatent leurs périples dans des récits détaillés, mêlant descriptions archéologiques, impressions personnelles, dessins et gravures. Ces récits, parfois publiés par la suite, sont aujourd'hui des sources inestimables pour comprendre la manière dont les vestiges siciliens étaient perçus, décrits et interprétés à l'époque des Lumières.

En effet, comme l'a souligné Raymond Chevalier dans son article *La découverte des Antiquités de Sicile chez les voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>2</sup>, le voyageur érudit du Siècle des Lumières manifeste un intérêt pour un peu près tout. Les récits de voyage de cette époque constituent ainsi une source précieuse sur de nombreux aspects, mais ce qui retiendra particulièrement notre attention ici, c'est la description des antiquités siciliennes. Effectivement, grâce à leur solide bagage en histoire, en art et en langues classiques, ces visiteurs sont capables d'interpréter et de décrire clairement les vestiges qu'ils rencontrent,

---

<sup>1</sup> Par « visiteurs », nous entendons ici les personnes se rendant sur l'île dans un but purement « touristique » et de découverte, et non pour des raisons commerciales, diplomatiques ou autres objectifs non personnels. Ces visiteurs, qui se multiplient à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, proviennent principalement des grandes puissances économiques et culturelles de l'époque, telles que le Royaume de France et le Saint-Empire Romain Germanique.

<sup>2</sup> CHEVALLIER R. 1990, pp. 221-239.

en émettant bien souvent des hypothèses en ce qui concerne leur type, leur fonction ou leur datation.

En m'appuyant sur ces témoignages, je souhaite explorer la manière dont les vestiges antiques de Sicile étaient observés et analysés par les voyageurs étrangers et la classe érudite locale. Cette étude mettra en lumière l'évolution des perceptions au fil du temps, les similitudes et différences entre les descriptions, ainsi que les hypothèses pouvant expliquer ces variations dans la littérature. Pour structurer cette analyse, j'ai choisi de concentrer ma réflexion sur deux exemples emblématiques : le temple de la Concorde à Agrigente, ainsi que le sarcophage de Phèdre dans la même localité. Ces deux monuments seront étudiés successivement à travers la lecture d'une liste non exhaustive d'auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, et me permettront d'exposer clairement mes observations.

---

<sup>3</sup> Ces auteurs, en plus d'être mentionnés tout au long de cette étude, font l'objet d'une présentation plus détaillée dans un appendice situé à la fin de ce travail.

## **– Première partie –**

### **Le développement culturel de la Sicile au XVIIIe siècle et les raisons de son attrait chez les visiteurs étrangers**

#### **1. Avant propos : mise en garde sur quelques spécificités propres au genre littéraire du récit de voyage**

Nous pourrions penser que le récit de voyage est un genre relativement libre de toutes conventions, relatant simplement le périple d'une personne particulière, mais les choses sont en réalité plus compliquées que cela. En effet, bien qu'étant à première vue la simple retranscription de l'expérience personnelle d'un voyageur, ces ouvrages ne sont pas libres et doivent correspondre à certaines règles d'écriture.

Notre but ici n'est pas de développer un long discours sur le genre littéraire du récit de voyage, en parlant de son évolution, de ses particularités ou autre, mais plutôt d'attirer l'attention du lecteur sur le potentiel filtre déformant par lequel nous parvenons les informations que nous livrent ces ouvrages.

Avant d'entamer notre discours, il est intéressant de revenir sur le terme « récit de voyage » et de tenter d'en donner une définition qui engloberait les récits que nous étudierons ici.

Le genre du récit de voyage est un genre hybride, qui oscille entre documentation et narration littéraire, et qui repose sur plusieurs éléments essentiels. En premier lieu, les récits de voyages ont une visée informative. Ils s'attachent à décrire les lieux, les peuples et les coutumes, souvent dans un style simple et direct, censé garantir l'authenticité des observations. Les auteurs insistent sur la véracité de leurs récits, tout en rejetant les ornements littéraires traditionnels associés au roman. Cependant, malgré leur fonction utilitaire, les récits de voyage cherchent aussi à divertir. Ils intègrent souvent des descriptions pittoresques, des anecdotes et des aventures personnelles, qui captivent un public avide d'exotisme, d'aventure et de nouveauté.<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> CHUPEAU 1977, pp. 540-541.

Avec le temps, les récits de voyage évoluent pour répondre aux attentes d'un public plus large. Certains deviennent des récits d'aventures ou des nouvelles exotiques, glissant vers la fiction tout en conservant des traces de leur origine documentaire.<sup>5</sup> En conclusion, le récit de voyage est défini comme un genre polyvalent, qui met en avant une volonté d'informer sur une région précise, par le truchement de la narration d'aventures en vue de la quête du plaisir et de l'intérêt du lecteur face au récit auquel il est confronté.

### **1.1. Le choix des informations collectées et les recommandations adressées aux voyageurs**

Avant même de commencer son périple, le voyageur du XVIII<sup>e</sup> siècle se voit soumis à des conventions claires, aussi bien pour la préparation de son voyage que pour la manière de consigner et rapporter ses observations. Le voyage n'est pas simplement une expérience personnelle : il doit avant tout être éducatif, surtout s'il est destiné à une publication.<sup>6</sup> Le récit de voyage devient ainsi un moyen de transmettre les connaissances acquises, incitant l'auteur à adopter une approche méthodique dans la construction de son journal.

Parmi les recommandations principales adressées au voyageur figurent l'importance d'une bonne préparation. Le voyageur doit posséder des connaissances préalables sur son sujet d'étude (minéralogie, anthropologie, histoire, etc.) et sur la région qu'il visitera (histoire, mœurs, géographie). Il lui est aussi demandé d'exercer un esprit critique, d'éviter les généralisations et de comparer les situations rencontrées à celles de son propre pays, ce qui suppose une solide maîtrise des aspects sociaux et culturels de sa patrie. D'autres consignes incluent l'importance de la curiosité, de l'attention portée aux paysages et aux locaux, et de la prise de notes détaillée et systématique.<sup>7</sup>

---

<sup>5</sup> CHUPEAU 1977, pp. 544-545.

<sup>6</sup> NICOLosi 2020, pp. 68-69.

<sup>7</sup> NICOLosi 2020, pp. 71-74.

Ces principes sont codifiés de manière rigoureuse dans l'ouvrage de Léopold Berchtold<sup>8</sup>, *Essay to Direct and Extend the Inquiries of Patriotic Travellers* (1789).<sup>9</sup> Cet ouvrage, publié à Londres et traduit en plusieurs langues<sup>10</sup>, ne se limite pas à un guide pratique ; il propose une méthode universelle et scientifique pour structurer les voyages dans une optique utilitaire et humanitaire. Berchtold insiste sur l'idée que le voyage doit contribuer au bien-être général et à la prospérité, que ce soit par des observations sur l'économie, la santé, ou encore l'éducation.<sup>11</sup>

Parmi les principes clés qui régissent la rédaction du récit de voyage selon Berchtold, on retrouve de nouveau cette objectif utilitaire du voyage, envisagé comme un apport profitable à la société et à l'humanité, notamment grâce au recueil de la part du voyageur d'une multitudes de données utiles sur divers domaines (agriculture, commerce, gouvernance, etc.).<sup>12</sup> Cette approche du voyage ne peut se réaliser que par l'acquisition d'une méthode rigoureuse, où le voyageur suit un protocole strict lui servant à classer et consigner les informations selon leur importance : bien-être général, progrès national, développement personnel et connaissances secondaires.<sup>13</sup> Afin de faciliter l'organisation de ses observations, Berchtold livre au lecteur une série de questions thématiques réparties en 37 catégories (économie, géographie, éducation, etc.), dont le but est de le guider afin de garantir l'exhaustivité des données.<sup>14</sup> Afin que ces informations ne se perdent pas, le voyageur doit se soumettre à un travail de consignation méthodique, en tenant un journal

---

<sup>8</sup> Léopold Berchtold, aristocrate bohémien du XVIII<sup>e</sup> siècle, incarne les idéaux des Lumières à travers son ouvrage, qui fusionne une vision humaniste avec une approche méthodique inspirée par l'Encyclopédie. Ses écrits et ses instructions influencèrent profondément les pratiques du voyage scientifique et pédagogique, marquant une évolution importante dans la manière d'aborder les explorations et les études au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et des premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. Par son approche, il a contribué à l'essor du voyage en tant que moyen d'acquérir des connaissances, tout en mettant l'accent sur la rigueur intellectuelle et la curiosité scientifique.

<sup>9</sup> BERCHTOLD 1789. Son ouvrage se compose de deux volumes distincts : le premier volume est consacré aux instructions de voyage, offrant des conseils méthodologiques et pratiques pour les voyageurs scientifiques et patriotiques, afin de guider leurs observations et leurs recherches à travers l'Europe ; le second volume contient une bibliographie sélective, rassemblant des ouvrages essentiels à la construction du discours de l'auteur, ainsi qu'un catalogue de récits de voyages effectués en Europe jusqu'en 1787.

<sup>10</sup> L'ouvrage sera très rapidement publié en français sous son titre entier, à savoir : *Essai pour diriger et étendre les recherches des voyageurs qui se proposent l'utilité de leur patrie. Avec des observations sur les moyens de préserver la santé et les effets, dans les voyages par terre et par mer; pour les personnes qui n'ont pas acquis l'expérience des voyages. Et une série de questions renfermant les objets les plus dignes des recherches de tout voyageur, sur les matières qui intéressent la société et l'humanité, pour être proposées à la solution des hommes de tous les rangs, de tous les états, chez les différentes nations et les différents gouvernements.*

<sup>11</sup> CHEVALLIER E. 1990, pp. 13-14.

<sup>12</sup> CHEVALLIER E. 1990, pp. 14-15.

<sup>13</sup> CHEVALLIER E. 1990, p. 16.

<sup>14</sup> CHEVALLIER E. 1990, pp. 17-18.

précis et détaillé, et dans lequel on retrouve également les sources et le contexte des informations récoltées, afin de pouvoir les compléter ou les analyser ultérieurement.<sup>15</sup>

Un dernier principe intéressant livré par Berchtold repose sur l'élaboration de relations avec les locaux. En effet, le voyageur est encouragé à établir des contacts avec des experts locaux et des figures influentes pour enrichir ses recherches et favoriser les échanges de savoirs.<sup>16</sup>

Pour Berchtold, un tel voyage ne s'envisage évidemment pas sans une phase de préparation préalable, où le voyageur se penche sur l'étude de l'histoire et des coutumes locales, ainsi que sur l'apprentissage de la langue et la maîtrise de techniques comme le dessin et la prise de notes.<sup>17</sup>

Berchtold envisage donc le voyage plutôt comme une démarche scientifique visant à accumuler des connaissances utiles au progrès des nations, que comme une expérience personnelle pour le voyageur. Et, bien que les motivations des voyageurs resteront diverses et variées, cette approche méthodique influencera les récits de voyage tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont ceux traitant de la Sicile.

Il faut donc prendre en considération ce choix des informations collectées, afin d'être conscient que certains éléments ne font quasi pas partie de nos récits, car considérés comme peu dignes d'intérêt par la société de l'époque ou sortant de l'objet d'étude envisagé par le voyageur. Les informations ne sont donc pas collectées de manière systématique, mais soumises à une grille de sélection orientée vers les intérêts divers de la société de l'époque, ainsi que vers les intérêts personnels de l'auteur. C'est notamment pour cette raison que la description des antiquités de Sicile est souvent présente dans nos récits, alors que celle des vestiges médiévaux – outre ceux comportant une particularité un tant soi peu intéressante – peine à se faire une place et semble parfois passée sous silence.

## **1.2. La non-publications d'une grande partie des récits de voyage**

Nous aborderons dans cette étude des récits rédigés en vue d'une publication, mais il est essentiel de garder à l'esprit que de nombreux récits sont restés à l'état de manuscrits

---

<sup>15</sup> CHEVALLIER E. 1990, p. 20.

<sup>16</sup> CHEVALLIER E. 1990, pp. 18-19.

<sup>17</sup> CHEVALLIER E. 1990, pp. 16-18.

bruts. Malheureusement, ces ouvrages inédits demeurent souvent difficiles d'accès – quand ils n'ont tout simplement pas disparu – et, dans bien des cas, n'ont pas encore fait l'objet d'une étude approfondie. L'absence de publication d'un grand nombre de récits de voyage du XVIII<sup>e</sup> siècle consacrés à la Sicile nous prive d'informations précieuses et introduit plusieurs biais dans notre compréhension et notre analyse.

Tout d'abord, ces manuscrits non publiés contiennent fréquemment des observations qui ne sont pas toujours intégrées dans les versions imprimées, comme nous le verrons avec le cas de Houël. Or, ces informations offrent souvent une vision plus personnelle et parfois plus objective du voyageur. Elles révèlent également des processus de réflexion individuels qui nous éclaireraient sur la perception réelle de l'île qu'avaient ces voyageurs à cette époque.

Ensuite, les récits publiés tendent à répondre aux attentes d'un lectorat spécifique, ce qui se traduit par une sélection d'informations plus uniformisée. Cette tendance limite la diversité des perspectives et conduit à l'omission d'observations inédites qui disparaissent lors du processus de révision des manuscrits.

L'étude des manuscrits non publiés permettrait également de reconstituer de manière plus complète et objective les itinéraires réels empruntés par les auteurs, ainsi que leurs méthodes de travail utilisées.

Enfin, certains aspects du voyage, jugés moins intéressants pour le grand public – comme des descriptions de vestiges mineurs ou des interactions quotidiennes avec les populations locales – sont souvent écartés des versions imprimées. Pourtant, ces détails, bien que présents dans les manuscrits originaux, jouent un rôle clé dans la restitution d'une réalité plus fidèle de l'expérience vécue par les voyageurs.

En conclusion, la non-publication ou la disparition de nombreux manuscrits réduit notre compréhension de l'expérience des voyageurs et de leurs méthodes. Elle homogénéise le corpus disponible et restreint ainsi notre capacité à analyser la richesse et la diversité des récits de voyage du XVIII<sup>e</sup> siècle.



### 1.3. Le travail sur les manuscrits

Le récit de voyage subit plusieurs étapes avant sa publication, et se retrouve ainsi matérialisé sur différents supports, et de différentes manières. Le produit final doit avant tout être soumis à deux devoirs principaux, afin de remplir son rôle d'« objet de consommation culturelle » : celui d'instruction pour le lecteur (avec une logique éducative), et celui du plaisir qu'il doit procurer lors de sa lecture (avec une logique marchande). Afin de remplir ces deux rôles, le texte de nos voyageurs doit être retravaillé et parfois subir de nombreuses modifications entre l'étape de la prise de note, de sa mise en manuscrit et de la publication définitive.<sup>18</sup> Malheureusement, ces refontes, réalisées dans le but de correspondre à des règles esthétiques et narratives particulières, modulent les récits de telle manière à ce qu'ils pourraient presque nous sembler homogènes, effaçant – parfois de manière significative – la variété des auteurs et leurs spécificités propres.<sup>19</sup> Ainsi, même si certains ouvrages ont une vocation plus définie dès le début<sup>20</sup>, ces ouvrages tendent de manière générale vers une certaine généralisation, avec des schémas qui sont propres au récit de voyage.<sup>21</sup>

L'exemple le plus parlant pour illustrer notre propos est celui de Jean-Pierre Houël<sup>22</sup>, dont nous avons la chance d'avoir pu conserver un certain nombre de manuscrits concernant son voyage en Sicile. Ainsi, lorsque l'on compare l'œuvre publiée de l'auteur à ses manuscrits, on se rend bien compte du travail de refonte, parfois très important, qui peut se cacher derrière une publication de voyage. Par exemple, dans les manuscrits de Houël, l'auteur accorde une importance toute particulière à son environnement social, alors que les descriptions des différents monuments visités sont finalement assez brèves. En revanche, c'est l'inverse qui se produit dans son récit de voyage publié, où ce caractère plus personnel qui transparaît dans ses manuscrits tend à disparaître pour laisser plus de place à d'autres informations plus concrètes, tel que de plus longues descriptions des monuments et des paysages ou encore des références plus nombreuses sur les coutumes locales ou les mœurs

---

<sup>18</sup> NICOLSI, 2020, p. 71.

<sup>19</sup> NICOLSI, 2020, pp. 74-75.

<sup>20</sup> On peut citer, à titre d'exemples : l'ouvrage de De Borch, envisagé comme un guide de voyage destiné à orienter de potentiels futurs voyageurs, offrant des conseils pratiques et des informations sur les sites à visiter ; l'ouvrage de Brydone, envisagé comme une œuvre littéraire plutôt divertissante et destinée à un public plus large, n'ayant pas forcément l'intention de voyager en Sicile, mais qui cherche à se divertir tout en découvrant des aspects culturels et historiques et d'un pays inconnu ; l'ouvrage de Swinburne, publié plutôt dans un but totalement éducatif ; les ouvrages de Saint-Non et Houël, plus onéreux, qui s'adressent à un lectorat plus riche et cultivé, capable d'apprécier pleinement la qualité des illustrations et la sensibilité des descriptions qu'ils contiennent.

<sup>21</sup> NICOLSI 2020, pp. 213-216.

<sup>22</sup> HOUËL 1782-1787.

des paysans.<sup>23</sup> Ces informations, qui n'étaient pourtant pas présentes dans le manuscrit original d'Houël, vont en réalité être rajoutées en se basant sur les écrits d'auteurs précédents, ce qui explique en partie l'impression de constance dans les récits de voyage, avec des informations qui ont tendance à se répéter.<sup>24</sup>

Ce processus de refonte des textes tend également vers une homogénéisation des récits de voyage sur la Sicile. En effet, bien que les différents manuscrits de nos auteurs revêtent des caractères hétérogènes, lors du processus de refonte du texte en vue d'une publication, celui-ci s'estompe petit à petit pour laisser place à une certaine homogénéisation des récits, qui se tourne vers un intérêt plutôt pédagogique et légèrement divertissant, le tout en les adaptant à des règles spécifiques au genre littéraire du récit de voyage.<sup>25</sup> Toutefois, afin de garder un caractère exclusif, chaque récit tente de faire preuve d'originalité ou de nouveauté, en venant compléter ou corriger les ouvrages de leurs prédécesseurs, ou encore en mettant en avant des intérêts nouveaux (comme ceux issus des sciences naturelles).<sup>26</sup> Ainsi, malgré cet aspect homogène et redondant, chaque récit tente d'apporter sa petite particularité pour attirer un intérêt nouveau du public.

Un dernier aspect à prendre en compte en ce qui concerne les différents acteurs pouvant avoir une influence sur le contenu de la publication définitive, c'est l'intervention des traducteurs sur les différents récits originaux, pouvant parfois engendrer des modifications conséquentes sur certains passages, que cela soit fait volontairement ou non. C'est par exemple le cas avec la traduction en français du récit de Brydone, réalisée par Dèmeunier en 1775, où ce dernier avoue lui-même, dans la préface de l'ouvrage, avoir volontairement supprimé certains passages du texte original qu'il ne trouvait pas adéquat (comme des moqueries de l'auteur sur certaines pratiques religieuses locales).<sup>27</sup>

C'est donc en tenant compte de l'ensemble de ces spécificités que j'ai articulé mon étude, notamment en analysant, de manière prioritaire, des récits originaux, issus de leur première phase de publication et dans leur langue d'origine, afin de me rapprocher au mieux du texte original de l'auteur, sans que celui-ci ne soit déformé ni par l'enchaînement des

---

<sup>23</sup> NICOLSI, 2020, pp. 146-163.

<sup>24</sup> MARTINET 1984, p. 3.

<sup>25</sup> PINAULT 1994, pp. 76-77.

<sup>26</sup> NICOLSI, 2020, p. 183.

<sup>27</sup> NICOLSI, 2020, p. 235.

publications – qui sont souvent agrémentées d’ajouts n’étant pas du fait de l’auteur du texte d’origine – ni par la déformation du récit par différents traducteurs. J’ai également tenté au mieux de tenir compte des spécificités exposées ci-dessus dans mon interprétation des récits de voyage du XVIII<sup>e</sup> siècle, en tentant de ne pas tomber dans la généralité et en mettant en avant les particularités de chaque récit.

## **2. Le climat intellectuel en Sicile au XVIII<sup>e</sup> siècle et les raisons de l’attraction des voyageurs pour cette région**

Il est évident que la Sicile était déjà visitée bien avant le XVIII<sup>e</sup> siècle et que les voyageurs cités dans cette étude ne sont pas les premiers étrangers à poser le pied sur l’île. En effet, par son histoire et sa position stratégique en Méditerranée, la Sicile a toujours été un lieu important de transit et d’échanges commerciaux.<sup>28</sup> Mais c’est véritablement dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle que la Sicile devient une destination à part entière, dans un but que l’on pourrait qualifier de « touristique ».

Bien que plusieurs aspects de la Sicile soient évoqués dans les récits que nous verrons au cours de cette étude – tel que des aspects sociaux, économiques, historiques modernes, ou encore traitant dans sciences naturelles – j’ai fait le choix ici de ne me concentrer que sur l’aspect et la vision de l’héritage antique présent en Sicile, et tout ce qui le touche de près ou de loin, en centralisant mon propos autour du site archéologique de la Vallée des Temples d’Agrigente, ou du moins quand cela m’était rendu possible.

### **2.1. L’attrait pour la Sicile au XVIII<sup>e</sup> siècle**

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement aux alentours des années 1760, on observe un véritable phénomène d’attraction pour la Sicile. De nombreux voyageurs commencent à s’y rendre, avec des intentions assez diverses, que ce soit pour observer divers phénomènes scientifiques, tels que les activités volcaniques de l’île, pour effectuer un voyage d’éducation, ou encore pour publier directement le récit de leur voyage. Dès le début, le voyage en Sicile n’est donc pas envisagé comme une extension du Grand Tour, mais plutôt comme une destination en soi.

---

<sup>28</sup> NICOLASI 2020, p. 56.

### 2.1.1. L'importance de Hamilton à Naples

A partir de 1734, sous le règne de Charles de Bourbon, Naples devient la capitale du Royaume des Deux-Siciles. Jusque dans les années 1750, elle sera considérée comme l'un des hauts lieux de la culture classique, notamment grâce à sa richesse économique, mais également pour son patrimoine artistique, littéraire et architectural, ainsi que pour la présence régulière d'une haute élite éclairée au sein de la ville. Le site d'Herculanum et celui de Pompéi – fouillés respectivement à partir de 1738 et 1748 – alimenteront également le goût et l'enthousiasme des voyageurs pour les ruines de l'Antiquité. A partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'activité volcanique de la région suscite également l'intérêt des visiteurs. Pour toutes ces raisons, Naples deviendra progressivement l'ultime étape du Grand Tour, frontière entre le nord « civilisé » et le sud « barbare » de l'Italie.<sup>29</sup>

Grâce aux riches découvertes archéologiques faites au sein des deux sites de Pompéi et d'Herculanum, de nombreuses académies savantes, dont notamment la Royal Society, commenceront à s'intéresser davantage aux fouilles effectuées dans la région. De nombreuses revues savantes, comme la *Philosophical Transactions*, n'hésiteront pas également à publier sur le sujet, défiant ainsi la stricte politique de communication sur les antiquités de la région instaurée par Charles III, révélant ainsi au reste de l'Europe éclairée les trésors dont regorgeait la région.<sup>30</sup>

C'est notamment à Naples que la quasi-majorité de nos voyageurs embarqueront pour la Sicile, évitant ainsi les Pouilles et la Calabre, réputées pour être des régions particulièrement dangereuses. Ainsi, ces voyageurs établiront tous un contact plus ou moins étroit avec des érudits locaux, dont le plus significatif pour notre propos est Hamilton.<sup>31</sup>

Sir William Hamilton est un aristocrate écossais, qui jouera le rôle d'ambassadeur d'Angleterre à Naples de 1764 à 1800. C'est également un grand intellectuel, qui s'intéresse tout particulièrement aux vestiges antiques et à l'histoire naturelle, et plus particulièrement à l'étude des volcans. Il partage avec nos voyageurs un intérêt commun tourné vers de nouvelles régions, dont font partie le sud de l'Italie et la Sicile. Auteur des *Observations sur les volcans des deux Siciles* (1766) et des *Observations sur le mont Vésuve, l'Etna et d'autres volcans* (1772), c'est en grande partie grâce à lui que la curiosité pour le Vésuve et l'Etna

---

<sup>29</sup> NICOLASI 2020, pp. 105-106.

<sup>30</sup> D'AMORE 2017, pp. 179-180.

<sup>31</sup> NICOLASI 2020, pp. 106-107.

sera éveillée chez nos voyageurs.<sup>32</sup> Nous sommes à une époque où de nouvelles disciplines voient le jour ou se perfectionnent – comme la géologie, l’archéologie ou encore l’anthropologie – et Hamilton participera à orienter le regard des visiteurs qu’il rencontre vers le sud de la péninsule, notamment en vendant les mérites de la Sicile et ses différentes spécificités, qui sont méconnus et en grande partie inédits à l’époque.<sup>33</sup> Ce n’est donc pas étonnant que la figure de ce dernier revient de manière récurrente dans les récits de voyage des auteurs que nous verrons au cours de cet exposé.

### 2.1.2. La croissance culturelle de la Sicile

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est également synonyme de valorisation pour le patrimoine archéologique napolitain et, indirectement, sicilien. De nouvelles lois sont édictées afin de protéger celui-ci, comme la *Prammatica LVII* de Carlo III du 25 septembre 1755, visant à restreindre le transport des antiquités du Royaume de Naples et des Deux-Siciles en dehors de celui-ci<sup>34</sup>, et de nombreux travaux voient également le jour à cette époque, visant à la revalorisation plus spécifique de l’île, de son histoire et de ses vestiges. Ces travaux sont en grande partie entrepris par des érudits locaux et mènent, entre autres, à la fondation de l’académie *Colonia della Colombaria Toscana* en 1761 à Palerme, où on promeut l’étude des antiquités de l’île.<sup>35</sup> A la même époque, on voit également naître les premières grandes collections de Sicile<sup>36</sup>, qui seront parfois ouvertement exposées aux yeux des visiteurs.<sup>37</sup>

Bien que des érudits siciliens se soient déjà penchés sur l’histoire de la Sicile avant la période qui nous intéresse ici, c’est véritablement au XVIII<sup>e</sup> siècle que l’on va observer un regain d’énergie autour des intérêts historiographiques et archéologiques de la Sicile antique. Deux personnages vont être particulièrement importants dans ce mouvement de mise en avant des antiquités de l’île au XVIII<sup>e</sup> siècle : le Prince de Biscari et le Prince de Torremuzza.

---

<sup>32</sup> D’AMORE 2017, p. 153.

<sup>33</sup> NICOLSI 2020, pp. 106-107.

<sup>34</sup> GRANARA 2020, p. 1169.

<sup>35</sup> BONACASA 2004, p. 14.

<sup>36</sup> On peut citer, à titre d’exemple, le *Museo Astuto de Noto* et le *Museo Sanitriano* (1730), ou encore le musée des bénédictins de San Martino delle Scale (1744).

<sup>37</sup> BONACASA 2004, p. 14

Nous reviendrons plus en détails sur ces deux intellectuels, ainsi que sur les différents acteurs qui sont intervenus dans la croissance de la connaissance historique et archéologique de l'île au XVIII<sup>e</sup> siècle et dans les siècles précédents.

### **2.1.3 Les autres attraits pour la Sicile**

Le tout premier attrait pour la Sicile vient de la volonté des voyageurs de sortir des cheminements classiques offerts par le Grand Tour, et de se diriger vers une nouvelle expérience, dans un lieu qui possède sa propre histoire, son propre paysage et sa propre culture. Les vestiges antiques de l'île sont nombreux et commencent à être mis en avant à cette époque, notamment grâce aux travaux des deux princes Torremuzza et Biscari. Pour un grand nombre des voyageurs, le voyage en Sicile est avant tout la découverte d'une région encore peu connue à l'époque, dotée d'un caractère exotique, et se propose également comme une alternative moins dangereuse et plus accessible que la Grèce ottomane, tout en offrant elle aussi la vision de nombreux monuments grecs.<sup>38</sup>

Cependant, il serait trop simple de dire que les mêmes intérêts motivent l'ensemble de nos voyageurs. En effet, comme nous le verrons un peu plus loin, de multiples intérêts les poussent à se rendre en Sicile, qu'il s'agisse de la minéralogie comme pour Dolomieu, l'étude des vestiges anciens comme pour Riedesel, ou encore une quête plus personnelle et « spirituelle » comme pour Goethe.

#### **a. Les vues pittoresques de la Sicile**

Bien que l'on pourrait penser que l'attrait principal de l'île est constitué uniquement par les nombreux vestiges antiques dont elle regorge, ce qui serait favorable à l'expression néoclassique de l'époque, la réalité est bien plus complexe. En effet, en s'intéressant plus particulièrement aux manuscrits originaux qui nous sont parvenus – car, dans la version publiée, la réalité est souvent réécrite afin de correspondre aux attentes des lecteurs – comme ceux de Houël, on s'aperçoit que certains voyageurs ne prêtent pas une attention particulière à la description de ces vestiges.<sup>39</sup> D'une part, une grande partie des visiteurs de l'île sont des

---

<sup>38</sup> MOMIGLIANO 1979, p. 770.

<sup>39</sup> NICOLosi 2020, pp. 367-368.

hommes de sciences, dont les intérêts se tournent vers d'autres aspects de l'île que ses antiquités, et d'autres part, lorsque les auteurs décrivent ces ruines, ce n'est pas toujours dans un objectif « archéologique », guidé par une certaine précision dans la description du monument, mais plutôt en tant qu'élément de paysage, intégré à celui-ci et faisant partie d'un tout.<sup>40</sup> Cette nouvelle façon d'appréhender le paysage rural va de pair avec la popularité du pittoresque – et plus largement de l'art du paysage – qui a cours à la même époque.<sup>41</sup>

En effet, on se situe ici à une époque où la préoccupation n'est plus portée sur « l'observation » des ruines, mais plutôt sur la « contemplation » de celles-ci, en les intégrant notamment dans le paysage qui les entoure et en accordant une plus grande importance à l'expression de ses sentiments face à cette scène. Cette nouvelle façon de percevoir les ruines – qui mènera progressivement à l'expression du romantisme par la suite – est rattachée au mouvement du pittoresque qui prend de l'ampleur à la même époque.<sup>42</sup>

L'abbé William Gilpin, l'un des théoriciens du mouvement pittoresque, évoque justement le voyage dans sa forme pittoresque, en expliquant qu'il doit privilégier des lieux où le paysage s'y prête, en fonction notamment de sa forme irrégulière et de sa nature légèrement sauvage, ce qui correspond parfaitement à la Sicile. De plus, cette contrée permettait également d'accentuer cet effet par l'ajout, au sein des compositions, de ruines abandonnées dans des milieux délaissés par l'activité humaine.<sup>43</sup>

Ce goût pour le pittoresque s'observe très clairement dans les récits de nos voyageurs, à des degrés variables, mais c'est tout particulièrement avec l'expédition de Houël et de l'équipe de Saint-Non – le titre de leurs ouvrages comporte justement l'adjectif « pittoresque » – que cette manière d'envisager le voyage en Sicile se fait la plus forte. C'est un fait que l'on peut aussi observer par la présence de nombreuses représentations picturales de l'île présentes dans leurs récits respectifs.

## **b. L'apport aux sciences naturelles**

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est également une époque propice pour le développement de nombreuses disciplines scientifiques, et notamment pour les sciences naturelles. L'avantage

---

<sup>40</sup> NICOLSI 2020, pp. 119-120.

<sup>41</sup> Ouvr. coll. 1988, pp. 24-25.

<sup>42</sup> KLIGENDER 1988, p. 2.

<sup>43</sup> DE SETA 1992, p. 167.

de la Sicile est qu'elle offre un nouveau terrain d'expérimentation à nos voyageurs, avec un climat et une végétation particulière, et ce caractère inédit stimule leur intérêt.

Les aspects géologiques de la Sicile – en particulier avec l'Etna – attirent également certains visiteurs, leur permettant d'approfondir leurs connaissances sur les phénomènes volcaniques.<sup>44</sup> Sur ce point, nous avons déjà évoqué précédemment l'apport bénéfique qu'eurent les deux publications d'Hamilton sur le Vésuve et l'Etna, leur apportant une meilleure visibilité dans la sphère de la vulcanologie. D'autres aspects de la Sicile sont également largement envisagés, et apportent leur contribution à d'autres sciences naturelles, tel que la géologie ou encore la minéralogie, deux disciplines chères à Houël par exemple.<sup>45</sup> Il en va de même pour les phénomènes telluriques, et plus particulièrement sismiques, relativement fréquent sur l'île. A cet égard, en 1783, Messine est d'ailleurs détruite par l'un de ces tremblements de terre, et cet évènement va se faire connaître dans le monde entier et mener à une réflexion plus approfondie sur la fragilité de la vie humaine et sur le rapport de dominance entre l'homme et la nature.<sup>46</sup>

En ce qui nous concerne, ce sont généralement les aspects topographiques et ce qui a trait à la matérialité des sites et monuments antiques qui vont être envisagés. Les auteurs se concentrent fortement sur la position des édifices dans le paysage, la manière dont ils s'intègrent au sein de celui-ci, ainsi que sur les avantages de leur situation géographique.<sup>47</sup>

### **c. La présence de nombreux vestiges antiques et le goût pour les textes classiques**

Bien que certains voyageurs préfèrent une approche plus personnelle et moins analytique des lieux, cela ne signifie pas pour autant que les vestiges antiques ne suscitent aucun intérêt chez eux. En effet, à cette époque, le goût pour les antiquités et les textes classiques est omniprésent, et les voyageurs, souvent familiers de ces écrits, n'hésitent pas à comparer les monuments antiques qu'ils rencontrent avec les descriptions des auteurs anciens. Ils se concentrent ainsi sur les sites mentionnés dans les sources classiques, guidés par la curiosité intellectuelle née de leur connaissance des écrits anciens.

---

<sup>44</sup> NICOLosi 2020, p. 346.

<sup>45</sup> PINAULT 1994, p. 17.

<sup>46</sup> DE SETA 1992, p. 168.

<sup>47</sup> DE SETA 1992, p. 168.



L'influence de figures comme Winckelmann, qui a redéfini l'approche de l'Antiquité gréco-romaine, est également déterminante. Goethe, admirateur de ce grand historien de l'art, s'appuie sur ses écrits pour comprendre et interpréter les vestiges antiques. Toutefois, plutôt que de se concentrer sur une analyse purement archéologique, Goethe intègre ces textes pour en faire une lecture personnelle, plus émotionnelle et esthétique des monuments. Il ne cherche pas à rivaliser avec Winckelmann dans l'analyse des vestiges antiques, mais utilise ces références pour nourrir une expérience subjective et enrichissante, à la fois intellectuelle et sensorielle. Dans ce sens, pour Goethe, les textes anciens ne se contentent pas d'expliquer les monuments : ils façonnent la perception que le voyageur a de la nature et du passé. Inspiré par les poètes classiques et par les écrits de Rousseau, Goethe adopte une vision idéalisée de la nature et du paysage sicilien, où la beauté naturelle se mêle à l'héritage littéraire des anciens.<sup>48</sup>

## **2.2. L'évolution du traitement de la période antique sicilienne chez les érudits locaux**

Avant toute chose, il est important de préciser que l'histoire de la Sicile a mainte et mainte fois été écrite ou réécrite, notamment par des hommes de lettres siciliens. Il s'agit ici d'un sujet extrêmement vaste, sur lequel je me restreindrai à mettre en avant les ouvrages particulièrement significatifs dans l'évolution de la conception du passé antique de l'île et ceux qui ont servi de référence de premier ordre dans les récits des voyageurs que nous envisageons ici.

### **2.2.1. La considération du passé antique de l'île chez les érudits siciliens : de Ranzano (XVe siècle) à Fazello (XVIe siècle)**

Avant le XVIIIe siècle, le passé grec de la Sicile n'était pas ignoré, mais il restait mal compris et peu valorisé par les Siciliens. Bien que des vestiges soient visibles et que des textes classiques – principalement latins – soient connus, ce patrimoine ne suscitait qu'un intérêt limité. Entre l'Antiquité tardive et le XVe siècle, la connaissance de l'Antiquité se fondait principalement sur l'étude des textes classiques, tandis que les monuments étaient

---

<sup>48</sup> DE SETA 1992, pp. 208-209.

souvent laissés à l'abandon ou démantelés pour leurs matériaux. Ce n'est qu'à la Renaissance, grâce à l'engouement pour les études humanistes et les découvertes archéologiques, que l'on commence à reconnaître la valeur historique de ces vestiges.<sup>49</sup>

Au XVe siècle, le dominicain Pietro Ranzano est l'un des premiers Siciliens à évoquer l'héritage grec de l'île. Ses écrits, notamment ses *Annales*<sup>50</sup> - qui reviennent sur les supposées origines chaldéennes et phéniciennes de la ville de Palerme<sup>51</sup> – et son *Opusculum de Panormi*<sup>52</sup>, s'appuient sur des sources antiques pour reconstituer l'histoire de la Sicile. Cependant, cette prise de conscience de l'héritage grec reste encore marginale, la culture humaniste se développant surtout hors de Sicile, cette dernière restant sujette à la primauté de la culture et des savoirs scolastiques-médiévaux.<sup>53</sup>

Au XVIe siècle, plusieurs auteurs approfondissent ces recherches, bien que leurs approches varient. A Palerme, en 1537, Claudio Mario Arezzo rédige son *De situ insulae Siciliae*<sup>54</sup>, dans lequel il compile des données historiques et topographiques à propos de l'île, en mélangeant textes classiques et sources plus légendaires et fantaisistes. En 1542, Matteo Selvaggio propose un essai encyclopédique intitulé *l'Opus pulchrum et studiosis viris satis iucundum de tribus peregrinis seu De colloquiis trium peregrinorum*, dans lequel il rédige treize chapitres à propos de l'histoire de la Sicile, mais malheureusement en délaissant assez souvent une grande partie des différentes sources documentaires disponibles à propos de l'île. En 1550, le bolonais Leandro Alberti publie sa *Descrittione di tutta Italia*, dans laquelle sera ajoutée en 1561, à titre posthume, sa description des îles appartenant à l'Italie. Bien qu'il s'agisse d'un large travail de rassemblement de textes littéraires et d'observations directes des vestiges disponibles, l'auteur manque malheureusement d'esprit critique face à ces différentes sources, préférant évoquer les différentes versions d'un même événement, plutôt que d'émettre un avis personnel plus constructif sur la base de ses propres recherches et interprétations.<sup>55</sup>

---

<sup>49</sup> BONACASA, 2004, pp. 17-19.

<sup>50</sup> RANZANO c. 1460.

<sup>51</sup> PIETRASANTA 2003, pp. 702-703.

<sup>52</sup> De son titre entier, l'*Opusculum de auctore, primordiis & progressu felicitatis urbis Panormi* est une opérette publiée uniquement à partir du XVIIIe siècle dans le neuvième volume des *Opuscoli di Autori siciliani*. Elle explore le passé antique de la Sicile, principalement reconstitué à partir d'écrits d'auteurs classiques et de témoignages plus tardifs provenant d'auteurs chrétiens.

<sup>53</sup> PIETRASANTA 2003, pp. 698-702.

<sup>54</sup> AREZZO 1537.

<sup>55</sup> BONACASA 2004, pp. 21-22.

C'est Tommaso Fazello qui marque un tournant décisif dans l'historiographie sicilienne. Considéré comme le père de l'histoire de l'île, il parcourt la Sicile durant deux décennies pour rédiger *De rebus Siculis* (1558)<sup>56</sup>, une œuvre qui allie descriptions archéologiques précises et esprit critique. Fazello valorise le patrimoine antique, notamment grec, de l'île, tout en soulignant l'importance de protéger ces vestiges.<sup>57</sup>

Au XVIIe siècle, les études sur la Sicile se diversifient<sup>58</sup>, avec, entres autres, une multiplication de monographies sur la numismatique et de recherches locales. L'île commence également à attirer l'attention de savants étrangers<sup>59</sup>, mais il faudra réellement attendre le XVIIIe siècle pour que l'importance du passé grec de la Sicile soit pleinement reconnue, autant localement qu'à l'international, grâce à l'intérêt croissant des érudits et des voyageurs éclairés.<sup>60</sup>

### **2.2.2. L'appréciation du passé antique de l'île chez les érudits siciliens au XVIIIe siècle : analyse centrée sur le cas d'Agrigente**

C'est véritablement à partir du XVIIIe siècle que l'ancien passé grec de l'île va être envisagé comme un élément important de sa culture, et ainsi mis de plus en plus en valeur dans les études historiographiques la concernant. Cependant, au début du siècle, comme durant les siècles précédents, la prédominance des études historiographiques des périodes médiévales et ecclésiastiques de l'île est toujours présente.<sup>61</sup>

---

<sup>56</sup> FAZELLO 1558.

<sup>57</sup> DI FEDE 2005, p. 10.

<sup>58</sup> On peut citer, à titre d'exemple, *La Sicilia descritta con medaglie* de Filippo Paruta (1612), où ce dernier, grâce à l'étude de la numismatique, développe un discours sur l'historiographie antique et médiévale de la Sicile, ou encore le *Discorso dell'origine ed antichità di Palermo, e de' primi abitatori della Sicilia, e dell'Italia* de Mariano Valguarner (1614), dans lequel l'auteur traite de l'histoire antique de Palerme.

<sup>59</sup> On peut citer la *Siciliae Antiquae* du néerlandais Philipp Clüver, publiée en 1619 à Lyon et dans laquelle il traite de la géographie historique de l'île, en se basant sur les travaux de topographes et géographes anciens et modernes, ou encore la *Geographia* de Samuel Bochart, dans laquelle l'auteur met en évidence l'ancienne présence phénicienne en Sicile.

<sup>60</sup> BONACASA 2004, pp. 23-25.

<sup>61</sup> MOMIGLIANO 1979, pp. 769-770.

### **a. Deux descriptions de la ville d'Agrigente complètement opposées : les travaux de Pancrazi et d'Amico**

Giuseppe Maria Pancrazi publie en 1751-1752 son *Antichità siciliane spiegate colle notizie generali di questo regno*<sup>62</sup>, un ouvrage en deux volumes – assorti d'une soixantaine d'illustrations réalisées par Salvatore Ettore Romano<sup>63</sup> – dans lequel il traite des antiquités de la Sicile, dont les temples de la région d'Agrigente.

C'est à partir de 1747 que Pancrazi entame ses recherches sur la Vallée des Temples d'Agrigente, en réalisant notamment un plan reprenant la structure de la ville antique et la position de ses principaux vestiges. Il fournit également l'une des toutes premières descriptions complètes des vestiges épars du temple de Jupiter Olympien, dont il déplore la destruction, causée en partie par l'ignorance du peuple concernant l'importance de cet héritage.<sup>64</sup>

L'ouvrage de Pancrazi, particulièrement complet et réfléchi, constituera une référence de premier ordre – notamment pour l'interprétation des vestiges d'Agrigente – dans le récit des visiteurs qui afflueront en Sicile dans les années suivantes.<sup>65</sup>

Peu après Pancrazi, en 1757, Vito Maria Amico – professeur d'histoire civile à Catane, historien royal, et grand amateur de géographie et de topographie sicilienne – publie son *Lexicon Topographicum Siculum*<sup>66</sup>, dans lequel il recense les villes anciennes et modernes de l'île, ainsi que ses différents lieux admirables (temples, châteaux...).<sup>67</sup>

Cependant, un élément interpelle dans cet ouvrage. En effet, même si la construction générale de son récit s'inspire de Fazello, on voit une totale inversion dans le traitement de la ville ancienne et de la ville moderne. Effectivement, mis à part le temple de Jupiter Olympien qui reçoit une certaine attention, les dires de l'auteur sur le reste des vestiges antiques de la vallée sont très succincts, tandis qu'il fait le choix délibéré de s'attarder

---

<sup>62</sup> PANCRAZI 1751-1752.

<sup>63</sup> BONACASA 2004, p. 25.

<sup>64</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 125. Cette ignorance des locaux concernant la richesse de ces vestiges sera particulièrement mise en lumière en 1749, lorsque de nombreux blocs de tuf provenant du temple de Jupiter Olympien furent réutilisés pour la construction de la jetée du port d'Empédocle, sur la décision de l'évêque Monseigneur Lorenzo Gioeni de Girgenti. Cette décision témoigne d'un manque de reconnaissance de la valeur historique et archéologique des monuments antiques locaux, ainsi que d'une certaine négligence à l'égard de leur préservation.

<sup>65</sup> IPSEN 2002, pp. 198-199.

<sup>66</sup> AMICO 1757-1760.

<sup>67</sup> BONACASA 2004, pp. 25-27.

davantage sur la description de la ville moderne de Girgenti et ses édifices qu'il estime dignes d'intérêt, dont la plupart sont d'ordre religieux. Sa description a notamment été facilitée par le fait que, précédemment, l'auteur avait participé à la supervision de l'ouvrage de Rocco Pirri<sup>68</sup>, dans lequel il était question de l'histoire de la ville d'Agrigente axée sur les interventions des différents ordres religieux et évêques sur son patrimoine artistique et architectural.<sup>69</sup>

Cette prise de position pro-Girgenti, certainement prise en réaction à cet intérêt grandissant sur une période « païenne », au détriment de la période chrétienne, ne durera pas longtemps et à peine quelques années plus tard, l'attention portée à la moderne Girgenti va se faire éclipser par celle portée à l'antique Akragas. Gioacchino Di Marzo, lorsqu'il publiera la traduction de l'ouvrage d'Amico un siècle plus tard, critique justement la brièveté de l'auteur en ce qui concerne la description des vestiges antiques de la ville, et tentera de rectifier ce point en y ajoutant ses propres descriptions.<sup>70</sup>

## **b. Développement des études sur la période antique à Agrigente : l'apport d'Andrea Lucchesi Palli**

Dans l'ouvrage de Picone, on peut y lire : « *Il y eut alors à Girgenti un frisson, une fièvre ardente pour revisiter les souvenirs de sa grandeur perdue, et les sépulcres et les monuments furent fouillés, et des camées, des pierres précieuses, des vases en argile, des reliques, des médailles et des pièces de monnaie anciennes furent rassemblés. [...] et pierres précieuses, et de belles cornalines étaient possédées par l'abbé Caruso, et par l'avocat Baldassare Scribani ; et Giuseppe Rotulo, Giacinto Piazza, et le ciantro Raimondi collectionnaient numéros et médailles* ». <sup>71</sup> Cette citation illustre parfaitement l'environnement culturel, particulièrement riche, qui commencera à s'installer au sein de la ville d'Agrigente au cours du XVIIIe siècle.

En 1755, le comte Andrea Lucchesi Palli accède à la chaire épiscopale d'Agrigente. Membre de l'une des familles aristocratiques siciliennes les plus illustres de l'époque, il reçoit une éducation érudite et adhère à l'*Academia del Buon Gusto* de Palerme,

---

<sup>68</sup> PIRRI 1644.

<sup>69</sup> DI FEDE 2005, pp. 14-15.

<sup>70</sup> DI FEDE 2005, pp. 15-16.

<sup>71</sup> PICONE 1982, p. 777.

établissement que nous avons cité précédemment. Grand amateur et collectionneur d'antiquités, une fois à la tête de la chaire épiscopale de la ville d'Agrigente, il instaure progressivement un climat favorable aux études historiques sur l'ancienne cité, en développant notamment une bibliothèque adjacente à l'évêché, dans laquelle il entrepose son importante collection d'antiquités et d'ouvrages en tout genre, dont il fera définitivement don à la ville d'Agrigente en 1768. Son incroyable collection sera par la suite reprise, en 1808, par Giuseppe Panitteri – chantre de la cathédrale d'Agrigente et procureur général du marquis de Sambuca – qui l'enrichira de nombreuses découvertes réalisées dans les premières décennies du XIXe siècle. Progressivement, cette compilation d'objets et d'ouvrages en tous genres obtiendra une renommée internationale, notamment en raison des nombreux vases antiques, complets ou en fragments, que l'on y observait. Ces derniers se retrouvent aujourd'hui au sein du *Corpus Vasorum Antiquorum* de la collection de Munich, car une partie de cette collection sera achetée par Leo von Klenze pour le compte de Louis Ier de Bavière à la fin des années 20 du XIXe siècle.<sup>72</sup>

A ce stade de notre travail, la figure du comte est principalement étudiée dans le cadre de son apport à l'évêché d'Agrigente (dont il aura la charge de 1755 à 1768), plutôt que dans le cadre de son travail en tant que contributeur au développement des intérêts antiquaires au sein de la ville. Ce n'est cependant pas pour cette cause qu'il faut minimiser son importance dans l'attention internationale qui sera portée aux vestiges antiques d'Agrigente dans les décennies suivantes. C'est effectivement grâce à ce climat particulier, propice au développement d'intérêts intellectuels, que la ville d'Agrigente commencera à attirer de nombreux érudits, étrangers ou siciliens, à l'instar de Michele Vella.<sup>73</sup>

A la suite de Palli, on peut également citer Vincenzo Gaglio – étudiant au séminaire d'Agrigente, puis juriste et professeur passionné d'antiquités – qui rédige ses *Mémoires historico-critiques de la ville actuelle de Girgenti* peu de temps après. Il s'agit ici du premier récit complet traitant de l'histoire de la ville de Girgenti, de ses origines antiques à l'époque qui lui était contemporaine, son étude étant entre autres appuyée sur un grand nombre de collections littéraires, compilées par lui-même ou d'autres savants d'Agrigente, tel que l'évêque Andrea Lucchesi Palli. Cependant, son œuvre restera sous forme manuscrite et sera finalement perdue au cours du temps, raison pour laquelle nous ne nous attarderons pas

---

<sup>72</sup> DI FEDE 2005, pp. 17-18.

<sup>73</sup> DI FEDE 2005, pp. 17-18.

dessus.<sup>74</sup> On ne peut que spéculer sur le fait que cet ouvrage, s'il avait survécu, aurait aussi constitué une référence importante portant sur la connaissance du passé de la ville.

### **c. La collection des *Opuscoli di Autori Siciliani***

La collection des *Opuscoli* est un projet mené par Salvatore Maria Di Blasi. Tout commence en 1755, lorsqu'à la demande de plusieurs érudits de Palerme, Domenico Schiavo publie ses *Mémoires pour servir l'histoire littéraire de Sicile*<sup>75</sup>, ouvrage dans lequel il recense l'ensemble des manuscrits inédits disponibles dans plusieurs bibliothèques de l'île, ainsi qu'un très grand nombre d'illustrations concernant les inscriptions épigraphiques et les médailles conservées dans différents musées de la région. Le but de cet ouvrage est de tenir une sorte de périodique enregistrant toutes les nouvelles découvertes mises au jour au sein de l'île, et le reste de ce projet est donc très rapidement pris en main par Salvatore Maria Di Blasi qui en assure la continuité.<sup>76</sup>

Cette collection est alors renommée les *Opuscoli di Autori Siciliani*, et garde un rythme de publication plus ou moins régulier de 1758 à 1778, avant de reprendre en 1788 et jusqu'à 1797 sous un nouveau nom : *Nuova Collection di Opuscoli di Autori Siciliani*. Outre le fait de relater la dense activité menée par les antiquaires de l'île à l'époque, la collection met également en lumière de nombreux travaux d'érudits, certains déjà connus du grand public, et d'autres qui ne s'étaient pas fait remarquer dans la sphère des antiquaires siciliens. A partir de la nouvelle édition, chaque volume est également dédié à un homme de savoir prestigieux résidant sur l'île, comme par exemple le prince de Biscari, à qui le tout premier volume est dédié.<sup>77</sup>

Cette collection, conçue selon une volonté encyclopédique, nous permet d'avoir un aperçu intéressant sur les changements et les avancées qu'il y eut à cette époque en termes d'études archéologiques sicilienne, et plus particulièrement sur les travaux scientifiques qui se développent dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>74</sup> DI FEDE 2005, p. 14.

<sup>75</sup> SCHIAVO 1755.

<sup>76</sup> BONACASA 2004, p. 30.

<sup>77</sup> BONACASA 2004, pp. 30-31.

#### **d. Le « cicerone » Vella : un profiteur du « tourisme de masse » se développant progressivement à Agrigente à cette époque**

Durant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, on voit naître une nette augmentation de la venue de visiteurs étrangers à Agrigente et, avec eux, des personnes pas toujours très bien intentionnées, dont le but est de tirer profit de cette popularité croissante.

L'abbé Vella, originaire de Raffadali, non loin d'Agrigente, est sans doute l'un de ces personnages les plus connus, notamment en « qualité » d'imposteur. En effet, il réussira à convaincre l'opinion populaire de la trouvaille, au sein de la bibliothèque Lucchesiana à Girgenti, de plusieurs manuscrits datant de l'époque arabe, dont l'un contenant les dix-sept livres perdus de Tite-Live. Le faux manuscrit sera publié par l'archevêque Alfonso Airoidi, successeur de Torremuzza, mais la supercherie finira par être découverte, notamment grâce à l'orientaliste Joseph Hager, qui réalisera un exposé sur cette affaire lors d'une conférence à Palerme.<sup>78</sup>

De Michele Vella, nous possédons deux manuscrits conservés à la Bibliothèque Lucchesiana d'Agrigente : l'*Antichità del Magnifico Vetusto Agrigento* (c. 1766, signet III 1 E 1)<sup>79</sup> et le *Vari Componimenti d'Architettura* (c. 1766, signet III 1 E 4)<sup>80</sup>, rédigés tous deux aux alentours de 1766. La retranscription de certains passages de ces deux manuscrits est disponible dans l'ouvrage de Di Fede<sup>81</sup>, mais nous n'en avons pas encore une édition complète et exclusive (l'auteur précise toutefois qu'une étude plus approfondie de ces manuscrits est envisagée prochainement). Au sein de ces manuscrits, nous retrouvons une collection remarquable d'illustrations représentant une grande partie des vestiges d'Agrigente, y compris le temple de la Concorde.<sup>82</sup> Un troisième manuscrit du même auteur a été découvert dans les années 2000 au sein de la même bibliothèque, intitulé *Monumenti spiegati dell'antica Agrigento e sue medaglie*, mais aucune étude ou retranscription à son sujet n'a encore vu le jour.<sup>83</sup>

Outre son rôle dans la rédaction de ces deux manuscrits et de certaines études, parfois frauduleuses, Vella sera également cité par certains de nos voyageurs en tant que cicerone,

---

<sup>78</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 130.

<sup>79</sup> VELLA c. 1766 (signet III 1 E 1).

<sup>80</sup> VELLA c. 1766 (signet III 1 E 4).

<sup>81</sup> DI FEDE 2005.

<sup>82</sup> DI FEDE 2005, p. 7.

<sup>83</sup> DI FEDE 2005, pp. 18-19.



se proposant pour la visite ses vestiges d'Agrigente. C'est par exemple le cas de Goethe qui, en avril 1787, fait mention de son guide personnel : « *Notre guide s'appelait don Michele Vella, antiquaire, domicilié chez le mastro Gerio près de S. Maria* »<sup>84</sup>. Dans la plupart des récits de voyage analysés et où l'on retrouve la présente de Vella, celui-ci est dépeint comme un érudit local, guide par excellence pour nos voyageurs. Certains mettent tout de même en avant son manque de connaissance sur certains sujets et ses interprétations parfois douteuses.<sup>85</sup> C'est notamment le cas de Roland de la Platière, qui en parle en ces mots : « *Cet homme a tracé les plans, calculé les proportions, dessiné avec une précision suffisante tout ce qui reste de l'antique Agrigente : il a rassemblé cet ouvrage en grandes feuilles, 30 ou 35, qui il [Vella] vend une once à chacun qui achète la collection entière, ou plus à ceux qui les achètent séparément. Le bonhomme, habillé en abbé comme je l'avais cru moi-même bien qu'il soit marié, n'est pas profondément instruit ; parfois il réfléchit à la légère et souvent ses conjectures sont risquées mais il connaît parfaitement les noms et la position des trouvailles* »<sup>86</sup>.

Grace à ce témoignage, on peut également mettre en avant un autre élément important : la prise de conscience du profit financier réalisable grâce à ce « tourisme » grandissant au sein de la ville ; un intérêt qui, semble-t-il, motivait également Vella dans son rôle de cicerone, bien que ses intérêts sur les antiquités ne se limitaient sans doute pas à des intérêts financiers, comme en témoignent ses deux manuscrits inédits conservés à la bibliothèque Lucchesiana d'Agrigente.<sup>87</sup>

Les deux manuscrits de Vella sont dédiés à Andrea Lucchesi Palli, certainement dans le but de faire valoir le sérieux de son travail et de trouver, en la personne du comte – qui, rappelons-le, se présentait comme un grand érudit et antiquaire – un éditeur potentiel. Cependant, l'œuvre de Vella est assez simple et se contente de reprendre des connaissances antiquaires déjà maintes fois évoquées par d'autres auteurs – tel que Pancrazi ou encore D'Orville, dont les ouvrages avaient été publiés quelques années plus tôt – sans rien y apporter de nouveau. Le comte s'est certainement rendu compte de la légèreté du travail de Vella, raison pour laquelle son œuvre resta toujours à l'état de manuscrits. Même les

---

<sup>84</sup> VON GOETHE 2011, p. 306.

<sup>85</sup> DI FEDE 2005, p. 18.

<sup>86</sup> DE LA PLATIÈRE 1780, pp. 431-432.

<sup>87</sup> DI FEDE 2005, pp. 18-19.

illustrations que l'on peut y retrouver sont d'une qualité moyenne, à tel point que le comte n'a sans doute pas ressenti le besoin de les retrouver dans un ouvrage imprimé.<sup>88</sup>

Vella était également en contact avec Salvatore Ettore, l'auteur des illustrations de l'ouvrage de Pancrazi, à qui il aurait soi-disant fait réviser son texte, sans qu'aucune certitude existe à ce sujet. Quoi qu'il en soit, Vella avait certainement des contacts avec l'élite intellectuelle d'Agrigente, ou du moins tentait-il d'en avoir.<sup>89</sup>

Outre les auteurs cités précédemment, Vella fait également intervenir de nombreuses autres sources dans ces écrits, qu'elles soient anciennes, comme Diodore, ou modernes, comme Clüver, et certaines sont assez critiquables par la véracité du propos. C'est notamment le cas de l'ouvrage de Banier<sup>90</sup>, qui mêle événements historiques et fables fantastiques, et dont la présence parmi les sources de Vella indique clairement le manque d'esprit critique de celui-ci, ainsi que son érudition assez partielle.<sup>91</sup>

### **2.2.3. L'apport de ces sources aux voyageurs du XVIIIe siècle**

Contrairement à l'image que certains étrangers s'en faisaient avant la deuxième moitié du XVIIIe siècle, la Sicile est loin d'être dépourvue de personnalités savantes et illustres dans le domaine des études antiques concernant l'île. De nombreux érudits et hommes de lettres vont s'y succéder au cours du temps, en apportant, les uns après les autres, leur pierre à l'édifice. Certes, leurs apports dans l'historiographie antique de la Sicile sont plutôt timides au début, mais ils connaîtront une ascendance fulgurante au tournant du XVIIIe siècle.

Les voyageurs de cette époque entreront bien souvent en contact avec ces figures savantes – que ce soit en personne ou par le biais de leurs travaux – et ces échanges permettront également de façonner leur manière de percevoir et d'aborder les anciens témoignages de l'influence grecque sur l'île, d'une manière peut-être un peu trop enthousiaste parfois, entraînée par l'emphase qu'engendre la fierté patriotique qui se dissimule derrière certains auteurs siciliens. Certains voyageurs se laisseront allégrement

---

<sup>88</sup> DI FEDE 2005, pp. 18-19.

<sup>89</sup> DI FEDE 2005, p. 19.

<sup>90</sup> BANIER 1754-1758.

<sup>91</sup> DI FEDE 2005, p. 20.

bercer par ces paroles qui vantent, d'une manière parfois exagérée, les mérites exceptionnels des antiquités de l'île, tandis que d'autres se montreront bien plus critiques à leur égard.

Ces sources siciliennes, dont certaines seront considérées comme indispensables à l'organisation d'un voyage sur l'île, conditionneront également les voyageurs sur de nombreux aspects, tel que le choix de leur itinéraire – qui aura souvent tendance à suivre le modèle de Fazello – ou encore les données, les descriptions et les interprétations qui seront rapportées dans leurs propres écrits.

### **2.3. Le rôle du Prince de Torremuzza et du Prince de Biscari dans la promotion de la période antique sicilienne**

Le XVIII<sup>e</sup> siècle marque une étape décisive dans l'étude et la préservation des antiquités siciliennes, notamment celles d'Agrigente, grâce aux travaux des princes de Biscari et de Torremuzza. Surnommés « les Dioscures de la passion antiquaire »<sup>92</sup> par Guido di Stefano, ils ont œuvré pour protéger et valoriser le patrimoine antique de leur île, y compris les temples d'Agrigente, dont ils ont renforcé la renommée.<sup>93</sup> En 1778, les deux princes sont nommés *Regio Custode delle Antichità* : Biscari se voit confier les régions de Val di Noto et Valdemone, et Torremuzza celle de Val di Mazara, incluant Agrigente. À travers leurs interventions, ils deviennent des figures centrales de la préservation du patrimoine agrigentain, contribuant à une meilleure reconnaissance de ces vestiges dans toute l'Europe.

#### **2.3.1. La nomination des deux princes**

Ayant étudié tout les deux au Collège royal des Théatins de Palerme, fortement penché vers l'étude des lettres classiques, les deux princes acquerront rapidement les valeurs humanistes du Siècle des Lumières, qu'ils combineront tous les deux avec leur passion pour

---

<sup>92</sup> DI STEFANO 1956, pp. 343-369.

<sup>93</sup> Le mouvement de revalorisation et de conservation du patrimoine immobilier de la Sicile avait déjà été amorcé en 1745, lorsque le duc de Santo Stefano fut chargé d'assurer la préservation des thermes, de la naumachie et du théâtre de Taormine. Cette initiative anticipait d'une trentaine d'années les mesures qui seront prises par la nouvelle Regia Custodia. Toutefois, c'est véritablement avec cette institution que les grands travaux de revalorisation du patrimoine antique sicilien seront mis en œuvre, marquant ainsi un tournant décisif dans la conservation des vestiges historiques de l'île.

les témoignages antiques dont leur ville respective regorge (Palerme pour Torremuzza et Catane pour Biscari).<sup>94</sup>

Ils mèneront ainsi un travail gigantesque, mêlant collections, recherches et éditions, ce qui leur permettra d'être considérés, à juste titre, comme faisant partie des principaux acteurs de la naissance de la recherche archéologique en Sicile. Reconnus très rapidement grâce à la multiplicité de leur travaux et de leurs intérêts érudits dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie sicilienne, ils obtiennent en 1778, sur une dépêche du roi Ferdinand IV établie le 1<sup>er</sup> août 1778 à l'intention du Président du Royaume de Sicile Cortada y Bruy, le titre de « Regio Custode delle Antichità del Val di Mazara » pour Torremuzza, et « Regio Custode delle Antichità del Val di Noto e del Valdemone » pour Biscari. Par cette action, ils sont placés à la tête de la Regia Custodia, considérée comme la première organisation d'Etat mise au service des antiquités de Sicile.<sup>95</sup>

Cette nomination a sans doute également été favorisée par la présence, à Naples, de l'ancien ministre sicilien Giuseppe Bologni Beccadelli Marquis de Sambuca, qui se préoccupait déjà auparavant de la protection des antiquités siciliennes, envisagées comme témoignage de la grandeur passée de l'île. Sambuca entretenait des liens amicaux avec les deux princes érudits, et il est fort probable qu'il vit en eux une occasion de réaffirmer le rôle dirigeant de l'aristocratie sicilienne – dont faisaient évidemment partie les deux princes – dans certaines fonctions, et de mettre en avant le patrimoine de l'île comme faisant partie intégrante de son identité nationale.<sup>96</sup> Cette disposition n'est pas non plus sans faire écho aux mouvements des réformes de Tanucci qui ont lieu à l'époque, et dont le but est – pour résumer la situation très grossièrement – d'instaurer un meilleur équilibre économique sur l'île, et ce, bien entendu, au détriment des classes les plus aisées, tel que l'aristocratie qui est particulièrement pointée du doigt. Ainsi, choisir deux princes issus de grandes familles aristocratiques pour assurer ces tâches peut également être vu comme une tentative d'instaurer une nouvelle légitimation des classes aristocratiques dans la gouvernance de l'île, en réaction au climat incertain auquel elle est soumise à ce moment-là.<sup>97</sup>

La nomination respective des deux princes les engage également à la rédaction d'un *Plani*, qui devra être transmis au roi, et dans lequel sera recensé l'ensemble des antiquités

---

<sup>94</sup> MUSCOLINO 2015, pp. 1-2.

<sup>95</sup> BONACASA 2004, p. 14.

<sup>96</sup> PAGNANO 2001, p. 22.

<sup>97</sup> NICOLOSI 2020, pp. 124-125.

contenues sur leurs territoires respectifs, ainsi que les dépenses et les actions qui seraient nécessaires afin d'assurer leur préservation.<sup>98</sup> Il est également demandé aux deux princes d'engager un architecte – afin qu'il puisse superviser les différentes restaurations des édifices de l'île – ainsi qu'un peintre, qui se chargera de collecter diverses vues de ces mêmes vestiges.<sup>99</sup> Leurs choix se porteront ainsi sur l'architecte Carlo Chenchi et le peintre Benedetto Cotardi, qui sera rejoint ensuite par le peintre Luigi Mayer.<sup>100</sup>

### **2.3.2. Le lancement des travaux des deux princes**

Les travaux des deux princes seront également encouragés par une politique d'Etat qui promulgue une législation progressive encourageant la préservation des différentes antiquités de l'île.

En 1755 notamment, les règles en ce qui concerne l'exportation du matériel archéologique du Royaume de Naples et des Deux-Siciles sont endurcies, interdisant la sortie de ces objets du territoire sans une licence royale explicite. Par cette disposition, l'ensemble de ce matériel archéologique, y compris celui des collections privées, constituera désormais le patrimoine de la Couronne et de la Nation, et sera donc envisagé comme élément constitutif de l'identité culturelle du Royaume. Ces dispositions avaient tout d'abord pour but d'endiguer le marché d'antiquités qui s'était formé autour des fouilles d'Herculanum et de Pompéi, afin d'éviter la dispersion de tout matériel digne d'un intérêt archéologique, les pièces de moindre importance en termes de qualité ou de rareté profitant toutefois de règles plus souples. Dans les faits, ces dispositions ne s'étendront que très tardivement à la Sicile, notamment par respect du Royaume de Naples envers l'autonomie relative en termes de juridiction et d'administration de la Sicile, mais également pas l'adoption, sur l'île, de mesures propres en ce qui concerne la protection de son patrimoine, plus adaptées à ses spécificités et aux demandes de ses défenseurs locaux. De plus, ces mesures n'ont pas encore un grand intérêt en Sicile à l'époque, les fouilles, tout comme les grandes découvertes, restant rares<sup>101</sup>, et le nombre d'étrangers se rendant sur l'île afin d'y observer ses antiquités est toujours assez faible à ce moment là, par rapport au nombre de visiteurs se rendant à Naples. Ce n'est véritablement qu'à partir des années 70 que des dispositions plus strictes et

---

<sup>98</sup> CARLINO 2011, p. 101.

<sup>99</sup> MUSCOLINO 2015, p. 4.

<sup>100</sup> CARLINO 2011, pp. 101-102.

<sup>101</sup> Une exception notable étant le cas de fouilles de Catane à partir de 1748, entamées par le prince Biscari.

précises à propos de la protection du patrimoine antique seront largement adoptées en Sicile.<sup>102</sup> Par exemple, en 1790, on émet une disposition visant à sanctionner fortement toute personne endommageant des vestiges antiques, et en 1801, on promeut l'obligation de déclarer tout monument ancien mis au jour, ainsi que l'interdiction de construire dans ces lieux, pour éviter d'endommager les antiquités qui s'y trouvent.<sup>103</sup>

Bien que nommés pareillement et chargés des mêmes fonctions, les deux princes se montreront très différents dans leur façon d'envisager et de traiter leurs tâches. En effet, c'est principalement dans des travaux de fouilles que Biscari se démarquera, alors que Torremuzza entreprendra un grand nombre de travaux de restauration et de consolidation sur les grands temples doriques de l'île.<sup>104</sup>

L'activité multiple du prince de Biscari et du prince de Torremuzza renforce la preuve de l'existence d'un plus ou moins large groupe d'érudits à cette époque, partageant des intérêts communs en termes de protection et de revalorisation du patrimoine archéologique sicilien. Au sein de ce groupe, dont font évidemment partie les deux princes, on retrouve d'autres érudits très actifs dans divers domaines ayant trait à ce nouveau mouvement de recherches et d'études des vestiges de l'île. Parmi ceux-ci, on peut citer, entre autres : Andrea Gallo et Salvatore Lombardi, les ecclésiastiques Salvatore Maria Di Blasi, Antonino Carioti, Giuseppe Logoteta et Domenico Schiavo, ainsi que les barons Larcan, Astuto et Cartella, sans oublier le comte Gaetani, le duc de Santo Stefano, et le marquis de Rosabia. Tous ces grands personnages formeront un important réseau d'échanges dans la sphère culturelle sicilienne – mais également italienne et, dans une moindre mesure, européenne – notamment avec de nombreuses publications et la création des *Opuscoli di Autori Siciliani* reprenant certaines des plus importantes recherches effectuées à cette époque.<sup>105</sup>

### **2.3.3. Ignazio Paternò Castello, prince de Biscari**

Ignazio Paternò Castello, prince de Biscari (1719-1786), est une figure incontournable des études archéologiques siciliennes au XVIII<sup>e</sup> siècle. Originaire de Catane, il est fréquemment mentionné dans les récits de voyageurs de l'époque, qui le qualifient de

---

<sup>102</sup> PAGNANO 2001, pp. 15-18.

<sup>103</sup> IOZZIA 1998, p. 138.

<sup>104</sup> IOZZIA 1998, p. 138.

<sup>105</sup> PAGNANO 2001, pp. 17-18.

grand érudit aux intérêts variés, allant de l'archéologie aux sciences naturelles. Inspiré par les découvertes majeures réalisées à Naples dans les années 1740, il obtient en 1748 l'autorisation du vice-roi et du Sénat afin de mener à ses frais des fouilles à Catane, sa ville natale, où il met au jour, grâce à des travaux d'excavation, divers monuments tels que l'amphithéâtre, le théâtre et les thermes romains.<sup>106</sup>

La contribution de Biscari au développement des études archéologiques n'est plus remise en doute aujourd'hui : grâce à ses nombreuses fouilles personnelles, comparables à celles de Pompéi et Herculaneum à la même époque, il a réussi à attirer progressivement l'attention du roi sur la Sicile et ses vestiges, ce qui mènera à la naissance d'une institution dont le but sera de protéger ces vestiges – la Regia Custodia, citée précédemment – à l'instar de ce qui était fait à Pompéi et Herculaneum.<sup>107</sup>

Son intérêt pour le patrimoine antique s'étend à toute la Sicile, et Agrigente occupe une place particulière dans ses travaux. Dans son ouvrage *Viaggio per tutte le antichità della Sicilia* (1781)<sup>108</sup>, Biscari consacre une section importante aux temples d'Agrigente, qu'il décrit avec précision, soulignant leur état de conservation et leur signification historique. Ce guide, très apprécié des voyageurs européens, contribue à renforcer la renommée d'Agrigente comme étape incontournable du voyage en Sicile, en la présentant comme un haut lieu de l'héritage grec.<sup>109</sup>

Biscari joue également un rôle dans la préservation et la diffusion de ce patrimoine en collectant des artefacts issus des fouilles d'Agrigente pour enrichir son musée public à Catane, inauguré en 1758. Cette collection, composée de statues, d'épigraphes et d'autres objets antiques, témoigne de sa volonté humaniste de rendre accessible le patrimoine sicilien au plus grand nombre. Outre les antiquités, le prince s'intéresse également à la zoologie, la géologie et la minéralogie, élargissant ainsi la portée éducative de son musée.<sup>110</sup>

En 1778, Biscari est nommé *Regio Custode delle Antichità del Val di Noto e del Valdemone*, un rôle qui marque le début d'une approche systématique et contrôlée des fouilles en Sicile. Bien que ses fonds restent modestes, cette nomination officialise son implication dans la protection des vestiges antiques, notamment ceux d'Agrigente.<sup>111</sup> À

---

<sup>106</sup> MUSCOLINO 2015, pp. 1-2

<sup>107</sup> PAGNANO 2001, pp. 31-32.

<sup>108</sup> PRINCE DE BISCARI 1781.

<sup>109</sup> SALMERI 2001, p. 69.

<sup>110</sup> BONACASA 2004, p. 27.

<sup>111</sup> MOMIGLIANO 1979, pp. 771-772.

travers ses écrits, ses collections et son rôle institutionnel, le prince de Biscari a non seulement popularisé le patrimoine agrigentain auprès des voyageurs éclairés, mais il a également contribué à le préserver pour les générations futures.

#### **2.3.4. Gabriele Lancellotto Castelli, prince de Torremuzza**

Tout comme Biscari, en 1778 également, Gabriele Lancellotto Castelli, prince de Torremuzza (1727-1792), est nommé *Regio Custode delle Antichità del Val di Mazzara*.<sup>112</sup> Cependant, le prince se consacrera davantage au développement du service éducatif et culturel de Sicile dont il a la charge également – notamment en entamant toute une série de réformes concernant le système scolaire et en fondant l’Académie des études à Palerme en 1779 – en accordant finalement une importance bien moindre à sa charge de gardien des antiquités du Val di Mazzara.<sup>113</sup>

Comparé à Biscari qui est envisagé comme un précurseur dans l’utilisation de techniques de fouilles plus modernes, Torremuzza reste dans une optique plus traditionnelle d’érudit local, en se déplaçant peu par manque de confort et en s’intéressant plus à des études qui ne nécessitent pas un travail de terrain.<sup>114</sup> Il engagera tout de même un programme de restauration des plus éminents vestiges de la Sicile, afin de les restaurer et les protéger de la ruine qui les menace. C’est de cette manière qu’il jouera un rôle clé dans la préservation et la restauration des temples d’Agrigente, en étant à l’origine des travaux de restauration entrepris sur le temple de Ségeste en 1781 et sur le temple de Junon Lucina en 1787. En 1788, il entreprend la consolidation du temple de la Concorde, ordonnant la réinstallation des éléments tombés de la frise et de la corniche.

Torremuzza se distingue également par sa vigilance face au pillage des matériaux des temples, une pratique courante à l’époque. Il déploie des efforts considérables pour protéger les vestiges contre leur réutilisation abusive, comme cela avait été le cas pour le temple de Jupiter Olympien, dont des blocs avaient servi à construire la jetée du port d’Empédocle. En collaboration avec l’architecte Carlo Chenchi, il veille à la préservation de l’intégrité des monuments tout en documentant leur état pour les générations futures.<sup>115</sup>

---

<sup>112</sup> BONACASA, 2004, pp. 27-29.

<sup>113</sup> PAGNANO 2001, p. 34.

<sup>114</sup> PAGNANO 2001, p. 36.

<sup>115</sup> PAGNANO 2001, pp. 82-83.



Également un grand passionné de numismatique, il constituera une large collection de médailles et monnaies antiques – admirée notamment par Goethe et Münter – et participera grandement à cet égard au développement des études de la numismatique sicilienne.<sup>116</sup>

À travers ces initiatives, le prince de Torremuzza, tout comme le prince de Biscari, a contribué également de manière décisive à la protection du patrimoine agrigentain, consolidant son rôle dans la mise en valeur des trésors antiques de la Sicile.

### **2.3.5. Les différents types d'interventions entreprises par les deux princes sur le site d'Agrigente**

#### **a. Excavations**

Biscari mène plusieurs fouilles dans toute la Sicile, mais c'est Torremuzza qui effectue un travail d'excavation – fortement limité – à Agrigente, notamment au pied de la tombe de Théron, bien que les résultats soient peu concluants. Cette maigre fouille avait pour but de dégager la base de l'édifice et y découvrir, peut-être, l'urne du défunt ou, du moins, une inscription mentionnant son nom véritable (ce qui ne sera pas le cas).<sup>117</sup>

#### **b. Maintenance et préservation**

Torremuzza engage des efforts constants pour protéger les temples d'Agrigente contre le pillage et la dégradation. Il insiste sur l'importance d'interdire l'utilisation des ruines comme carrières de matériaux, préservant ainsi des monuments comme le temple de la Concorde ou celui de Junon Lucina.

Sur un certain nombre de monuments, Torremuzza estime que des travaux de restauration ne sont pas nécessaires en vue de leur « bon état », comme pour la tombe de Théron, ou, au contraire, à cause de leur ruine trop avancée, comme pour le temple de Jupiter Olympien. Parfois, certains monuments sont aussi considérés comme « trop coûteux » à restaurer pour le bénéfice à en tirer, comme pour les temples de Selinunte. Lorsque les

---

<sup>116</sup> BONACASA, 2004, pp. 27-29.

<sup>117</sup> PAGNANO 2001, p. 81.

édifices sont jugés en bon état, il est parfois recommandé d'y effectuer des petits travaux de nettoyage ou des entretiens réguliers, mais rien de plus.<sup>118</sup>

### **c. Restauration et consolidation**

Pour certains monuments, Torremuzza préconise des travaux de consolidation ou même des travaux de « reconstruction ». Ainsi, pour le temple de la Concorde, Torremuzza demande explicitement à ce que « les morceaux tombés de la frise et la corniche soient remis en place ». Il en va de même pour certaines parties de l'oratoire de Phalaris, ou du temple de Junon Lucina.<sup>119</sup> Au début de son mandat, Torremuzza reste tout de même assez discret dans les travaux de ces restaurations car, comme dit plus haut, ce rôle de gardien des antiquités n'était pas dans ses priorités. Ce n'est que quelques années plus tard, sous l'impulsion de l'architecte Carlo Chenchi, que Torremuzza s'y consacra davantage, mais certaines restaurations deviennent controversées.

En effet, Carle Chenci semble avoir eu une influence assez forte sur la prise de décision du prince, comme on peut le lire dans le journal de Defourny, à la date du 27 juillet 1789, où il déplore l'intention de Torremuzza de reconstituer certaines parties des temples de Selinunte : « Nous devons espérer que cette idée ne sera pas réalisée avec le bénéfice de l'art, parce que ces restes précieux, si démolis qu'ils sont, sont plus instructifs pour les artistes qu'ils pourraient être remis sur pied selon l'imagination de M. Chenchi ». Par la même occasion, il reconnaît également ici avoir la certitude que cette idée fantasque provient de l'architecte lui-même.<sup>120</sup>

### **2.3.6. L'apport des deux princes dans l'attrait touristique du site d'Agrigente**

Grâce à leurs actions complémentaires, les princes de Biscari et de Torremuzza ont joué un rôle déterminant dans la valorisation et la préservation des vestiges antiques d'Agrigente. Biscari a popularisé la ville auprès des voyageurs européens à travers ses écrits, tandis que Torremuzza s'est engagé directement dans la conservation et la restauration des

---

<sup>118</sup> PAGNANO 2001, pp. 81-82.

<sup>119</sup> PAGNANO 2001, pp. 83-84.

<sup>120</sup> PAGNANO 2001, p. 84.

monuments. Ensemble, ils ont contribué à ancrer Agrigente comme un lieu incontournable du patrimoine antique sicilien et européen.

## **2.4. Le regard porté sur les vestiges antiques de Sicile, envisagé à travers la littérature de voyage du XVIIIe siècle**

Avant la seconde moitié du XVIIIe siècle, la Sicile décourage les visiteurs pour plusieurs raisons, dont voici quelques exemples : la traversée jusqu'à l'île est potentiellement dangereuse – avec des risques de tempêtes et de pirates – ; des préjugés et rumeurs exagérées courent à propos l'infestation de brigands au sein des terres ; les températures peuvent monter très haut durant l'été ; les routes sont dans un état déplorable ; l'absence d'auberges oblige les visiteurs à se munir de lettres de recommandation afin de pouvoir trouver l'hospitalité chez certains hauts personnages ou dans quelques lieux religieux.<sup>121</sup> L'ouvrage en deux volumes de Patrick Brydone, *A Tour through Sicily and Malta*, publié en 1773, décrit clairement ces difficultés : aller en Sicile, c'était réellement partir à l'aventure.<sup>122</sup>

De plus, la Sicile est également considérée à l'époque comme peu digne d'intérêt car dépourvue de tout vestige vaillant le déplacement (c'est d'ailleurs ce que l'on peut lire dans la *Grande Encyclopédie* de Livourne de 1770), et ce malgré la large diffusion que reçu l'ouvrage de Fazello. Cette image très peu avantageuse de l'île constituera certainement un frein notable pour une grande partie de ses potentiels voyageurs, qui préfèrent des itinéraires plus « classiques » en Italie, en poussant au grand maximum jusqu'à Naples, dont les vestiges et le Vésuve offrent déjà des sujets d'étude intéressants et fertiles. Et bien que l'on commence à s'intéresser aux temples de Paestum – et ainsi, progressivement, aux témoignages de la culture grecque dans le sud de l'Italie – dans la première moitié du XVIIIe siècle, les thèmes romains ont toujours une plus grande notoriété<sup>123</sup>. Comme nous l'avons évoqué précédemment : ce n'est que durant l'autre moitié du siècle que l'île commence à apparaître dans la littérature de voyage d'une manière fulgurante.

Cependant, il faut avoir conscience que la Sicile n'était pas totalement inconnue des voyageurs auparavant. Nous pouvons prendre, à titre d'exemple, les voyageurs qui se rendaient à Jérusalem – ou, d'une manière plus large, au Proche-Orient – par voies

---

<sup>121</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 126.

<sup>122</sup> ROSENBAUM 2006, p.20.

<sup>123</sup> PIETRASANTA 2003, pp. 697-698.

maritimes, bien souvent au départ de Venise, en passant occasionnellement par la Sicile et l'île de Malte. C'est ainsi que Nompars II, seigneur de Caumont, se rendit sur l'île en 1419-1420, en prenant soin de décrire un certain nombre de monuments qu'il eut l'occasion de voir à Monreale et à Palerme.<sup>124</sup> Sir Richard Torkington s'arrête également sur l'île en 1518<sup>125</sup>, tout comme George Sandys qui y fait une halte en 1612<sup>126</sup>, William Lithgow qui y passe en 1614<sup>127</sup>, ou encore Nicolas Bénard qui s'y arrête en 1616<sup>128</sup>. Le peintre Bruegel l'Ancien représente également une vue de Messine, nous laissant supposer qu'il se rendit sur l'île en 1552-1553, lors du prolongement de son voyage en Italie jusqu'en Calabre. Et même si nous n'en avons pas forcément conservé de traces écrites, la Sicile était évidemment un véritable carrefour maritime, qui voyait défiler un grand nombre de marchands et de matelots. Cependant, dans la majorité de ces cas, la Sicile n'est pas considérée comme une destination de voyage, mais plutôt comme une halte occasionnelle qui se propose sur des itinéraires à d'autres visées. On note toutefois quelques rares récits qui dévoilent un intérêt chez certains auteurs pour l'île en elle-même, comme c'est le cas pour Sir Thomas Hoby<sup>129</sup> ou bien dans les *Discours viatiques* d'un auteur français anonyme qui se rend sur l'île en 1589<sup>130</sup>. En 1672, et puis une seconde fois en 1676, Jouvin de Rochefort<sup>131</sup> publie en six volumes ses mémoires de voyage couvrant une bonne partie de l'Europe, y compris la Sicile dont il vante les mérites. L'anglais John Dryden<sup>132</sup> visite également une partie de l'île en 1700-1701 – mais ses lettres ne seront publiées qu'en 1776 – d'une manière très rapide et en ne s'attardant que dans les plus grandes villes le long des côtes.<sup>133</sup>

En 1725, Lord Malpas et John Durant de Breval se rendent dans certaines villes de Sicile, dont Agrigente. Breval rédige, à la suite de son voyage, ses *Remarks* (1726)<sup>134</sup> et publie même certaines illustrations de l'île et de ses monuments antiques. Cependant, le récit de ce dernier fut fortement critiqué, notamment par Burmann dans la préface de l'ouvrage de D'Orville, qui considérait le travail de Breval comme superficiel, manquant cruellement de précisions et de connaissances sur l'histoire de l'île. D'Orville se rendit également en

---

<sup>124</sup> NOMPARS 1858.

<sup>125</sup> TORKINGTON 1884.

<sup>126</sup> SANDYS 1615.

<sup>127</sup> LITHGOW 1614.

<sup>128</sup> BÉNARD 1620.

<sup>129</sup> HOBY 1902.

<sup>130</sup> ANONYME 1588-1589.

<sup>131</sup> DE ROCHEFORT 1672.

<sup>132</sup> DRYDEN 1776.

<sup>133</sup> COLIN & LUCAS-AVENEL 2004, pp. 174-178.

<sup>134</sup> BREVAL 1738.

Sicile en 1727, mais son récit de voyage ne fut publié – en latin – qu’après sa mort, en 1764, et ne connut pas un grand succès.<sup>135</sup> Grâce à l’étude de Nicolosi à partir du catalogue des Archives nationales du Royaume-Uni, nous constatons également l’existence de plusieurs manuscrits, jamais publiés et parfois anonymes, de voyageurs anglais qui se rendent sur l’île entre 1728 et 1766.<sup>136</sup>

La Sicile ne désintéresse donc pas totalement les voyageurs<sup>137</sup> avant le récit de Riedesel en 1767, mais elle est soit vue comme une simple halte, soit considérée en partie seulement ; et surtout, elle n’est pas alors encore envisagée comme un sujet digne d’une publication. Nous ne pouvons donc pas nier la présence de voyageurs ayant précédés Riedesel, mais ceux-ci sont malheureusement souvent rendus invisibles à cause de la pauvre considération de leurs récits.<sup>138</sup>

A partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, la situation change drastiquement et la Sicile connaît un nouvel intérêt grandissant<sup>139</sup>. Elle attire progressivement un nombre croissant de voyageurs – la majorité étant issus de milieux plutôt aisés et dotés d’un certain bagage culturel, ce qui leur permet d’aborder différents aspects de l’île, tels que sa politique, son économie ou encore ses particularités sociales. Ils sont principalement issus des grandes puissances économiques et culturelles européennes de l’époque, à savoir la France, l’Empire germanique, le Royaume-Uni et, dans une moindre mesure, l’Italie, la Pologne et la Suisse. Ils sont donc bien souvent sensibles aux grandes évolutions artistiques, philosophiques et scientifiques de leur époque, et partagent un certain nombre de références communes dans ces différents domaines.<sup>140</sup>

---

<sup>135</sup> KANCEFF. & RAMPONE 1992, pp. 459-460.

<sup>136</sup> NICOLSI, 2020, pp. 78-80.

<sup>137</sup> La liste des voyageurs s’étant rendus en Sicile avant la publication des écrits de Riedesel dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle n’est évidemment pas exhaustive. Elle a pour but principal de montrer que la Sicile n’était pas une terre totalement inconnue des étrangers avant cette période. Il est également important de noter que ces récits apportent peu d’informations sur les antiquités de l’île, ce qui explique pourquoi ils n’ont pas été abordés en profondeur dans mon analyse.

<sup>138</sup> NICOLSI 2020, pp. 78-80.

<sup>139</sup> Je me permets de renvoyer au point précédant qui traite déjà des principaux attraits de la l’île pour les voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>140</sup> NICOLSI 2020, p. 80

### 2.4.1. Les premiers voyageurs et les premiers témoignages sur les temples d'Agrigente

Les premiers voyageurs qui se rendent en Sicile sont encore fortement influencés par les nombreux préjugés qui courent sur l'île. De ce fait, ils préfèrent éviter l'intérieur des terres et se déplacer en bateau le long des côtes, en s'arrêtant dans les grandes villes jugées dignes d'intérêt et où ils seront également sûrs de pouvoir trouver l'hospitalité grâce à leurs lettres de recommandation.<sup>141</sup>

#### a. Les « pionniers »

##### - Jacques-Philippe D'Orville -

Parmi les auteurs que nous avons cité précédemment à titre d'exemple, il convient de s'arrêter plus en détails sur l'un d'eux en particulier : D'Orville, dont la référence sera allégrement reprise par les voyageurs qui lui succéderont dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le néerlandais Jacques-Philippe D'Orville – philologue et fils d'un négociant – atteint la Sicile en mai 1727 et y reste jusqu'au mois d'août de la même année. Grand érudit passionné par l'archéologie, il décide de visiter les vestiges de l'île en rédigeant ses observations d'une manière très précise et rigoureuse, et en les complétant d'extraits issus de sources classiques. Suite à ce voyage, il rédige son récit *Sicula, quibus Siciliae veteris rudera, additis antiquitatum tabulis illustrantur*<sup>142</sup>, dans lequel on retrouve notamment l'une des toutes premières descriptions détaillées de la Vallée des Temples d'Agrigente. Son manuscrit ne sera cependant publié que de manière posthume, en 1764, soit treize ans après son décès. Il restera également dans sa version latine, et aucune traduction n'en sera réalisée.<sup>143</sup>

D'Orville est un grand connaisseur de l'ancienne réalité grecque de l'île – bien plus que beaucoup d'érudits siciliens à la même époque – mais il est bien moins familier avec la description des vestiges archéologiques, ce qui lui laisse de nombreuses lacunes, qui seront

---

<sup>141</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 126.

<sup>142</sup> D'ORVILLE 1764.

<sup>143</sup> D'ALESSANDRO 1994, pp. 124-125.

notamment pointées du doigt par Biscari.<sup>144</sup> Mais malgré cela, son travail reste remarquable. Il nous livre notamment une description très détaillée du temple de la Concorde, accompagnée d'une réflexion très intéressante sur l'attribution que Fazello fait du même édifice.

### **- Johann Joachim Winckelmann -**

A côté de D'Orville, un autre auteur mérite également d'être évoqué ici : Winckelmann qui, bien qu'il ne se soit jamais rendu sur l'île, participera quand même grandement à l'avancée des études réalisées sur ses antiquités.

En 1758, Johann Joachim Winckelmann visite les temples de Paestum et trouve en eux la beauté et la pureté du dorique qu'il a tant recherchée. Un an plus tard, en 1759, il publie dans son ouvrage *Bibliothek der schönen Wissenschaften und der freyen Künste*, un essai intitulé *Anmerkungen über die Baukunst des alten Tempel zu Girgenti in Sicilien* (Note sur l'architecture des anciens temples de Girgenti en Sicile)<sup>145</sup>, au sein duquel on retrouve une première synthèse traitant de l'architecture dorique grecque, avec toute une partie consacrée à l'analyse des anciens temples de Girgenti, et plus particulièrement du temple de Jupiter Olympien et du temple de la Concorde.

La construction de son étude se base sur les écrits à sa disposition, tel que l'ouvrage de Fazello, celui de Pancrazi, ou encore les notes et croquis réalisés durant le voyage de l'architecte écossais Robert Mylne, grand amateur d'architecture antique.<sup>146</sup> En effet, bien qu'il en émet l'idée à plusieurs reprises, Winckelmann n'eut jamais l'occasion de se rendre en Sicile, principalement en raison de ses nombreuses responsabilités à Rome, et à l'époque de la rédaction de son ouvrage, son ami Riedesel ne s'y était pas encore rendu non plus. Lorsque ce dernier se rend sur l'île en 1767, Winckelmann lui promet de le rejoindre, mais il est encore une fois retenu par ses obligations et ne peut tenir sa promesse. Il se fera malheureusement assassiner une année plus tard, sans avoir pu fouler l'île du pied.<sup>147</sup>

Bien que Winckelmann ne se soit jamais rendu physiquement en Sicile, il est toutefois pertinent de le citer ici, en tant que précurseur d'un mouvement croissant d'intérêt

---

<sup>144</sup> MOMIGLIANO 1979, p. 772.

<sup>145</sup> WINCKELMANN 1759, pp. 223-242

<sup>146</sup> MOMIGLIANO 1979, p. 770.

<sup>147</sup> NICOLSI 2020, pp. 82-84.

dirigé vers l'art dorique, que les temples d'Agrigente exemplifient parfaitement. Non seulement il a promu ce mouvement de redécouverte des Antiquités de Sicile dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle de manière directe, par ses propres publications, mais aussi indirectement, puisque c'est à sa demande que Riedesel, considéré comme le véritable initiateur du voyage en Sicile, se rendra sur l'île.

## **b. Les précurseurs**

### **- Johann Hermann von Riedesel -**

Riedesel est considéré comme l'un des grands pionniers de cette nouvelle mode qui se développe autour du voyage en Sicile, et son ouvrage restera une référence immanquable pour ses successeurs. Il se rend donc en Sicile en mars 1767 et la quitte en mai de la même année, en passant en autres par Agrigente durant le mois d'avril.<sup>148</sup>

Il fait la rencontre de Winckelmann à Rome, durant l'année 1762, et les deux hommes se lient très vite d'amitié. Riedesel rentre ainsi dans le groupe des amis intimes de Winckelmann, qui le considère comme « riche de goût et de savoir ». A son retour en Allemagne, Riedesel entretient une correspondance inconventionnelle avec son ami, et il retourne le rejoindre à Rome en 1766, avant d'entamer son voyage pour Naples en 1767, où il fera également la rencontre de Lord Hamilton.<sup>149</sup>

C'est également à la demande de son ami Winckelmann, qui avait comme ambition de compléter les rares publications disponibles sur l'île à l'époque – à savoir principalement les écrits de D'Orville, de Pancrazi, de Cluver et de Fazello – que Riedesel entame son voyage en Sicile. Lors de son séjour, il entretient une correspondance soutenue avec Winckelmann, qui se permettra par la suite de rassembler l'ensemble de ses lettres dans un seul et même ouvrage. Ce récit, composé des lettres de Riedesel, sera publié en 1771 – soit trois ans après la mort de Winckelmann – dans un ouvrage du nom de *Reise durch Sicilien und Grossgriechenland*<sup>150</sup>, qui connaîtra un succès presque immédiat. Il sera ainsi très vite

---

<sup>148</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 126.

<sup>149</sup> SCAMARDI 2006, pp. 32-36.

<sup>150</sup> VON RIEDESEL 1771



traduit en français<sup>151</sup> et en anglais<sup>152</sup>, et connaîtra également une traduction en italien<sup>153</sup>, mais beaucoup plus tardive (1821). Son ouvrage servira véritablement de modèle pour tous les voyageurs qui lui succèdent, comme Goethe, qui en fait mention en ces termes : « *La réserve et la discrétion m'ont empêché jusqu'ici de nommer le mentor que je regarde et que j'écoute de temps en temps : je fais allusion à l'excellent von Riedesel, dont je garde le petit livre dans mon sein comme un bréviaire ou un talisman* »<sup>154</sup>.

Le récit de Riedesel est riche d'un grand nombre d'informations sur les vestiges antiques de l'île, et prend davantage le ton d'un ouvrage documentaire, que littéraire. Riedesel produit une description minutieuse des différents édifices qu'il rencontre, mais il ne donne que très peu d'informations quant à leur datation ou leur histoire. Il se retient également d'émettre un jugement esthétique et obéit à un principe d'objectivité très strict.<sup>155</sup> L'un des seuls monuments où l'auteur fait preuve d'une évaluation plus personnelle concerne justement le sarcophage de Phèdre à Agrigente. Dans sa description, il laisse transparaître son enthousiasme, mais regrette également les illustrations que D'Orville et Pancrazi en ont fait, qui ne rendent pas compte de la beauté du monument.<sup>156</sup>

La personnalité de Riedesel est particulièrement perceptible dans son récit. En effet, l'auteur n'hésite pas à se livrer sur ses pensées personnelles ou ses sentiments face aux vestiges qui se tiennent devant lui. Il livre également une vision plutôt idéalisée de l'île et de ses habitants, en la présentant comme une région où le souvenir de l'époque grecque est resté profondément ancré, malgré les affres du temps et la décadence irréfutable à laquelle l'île est soumise.<sup>157</sup> Son attention est uniquement portée sur tout ce qui pourrait évoquer ce souvenir grec – que ce soit dans les ruines ou même dans la physionomie des locaux – et il ne prend généralement pas en compte tout ce qui se rattache aux périodes postérieures à la période antique. Les quelques commentaires qu'il livre à propos d'édifices médiévaux sont très succincts et assez péjoratifs. Il n'hésite pas d'ailleurs à qualifier de « gothique » tous les monuments religieux, du paléochrétien à l'architecture romane ou renaissante.<sup>158</sup>

---

<sup>151</sup> *Voyage en Sicile et dans la Grande-Grèce adressé par l'auteur à son ami Winckelmann accompagné de notes du traducteur et d'autres additions intéressantes*, Lausanne 1773.

<sup>152</sup> *Travels through Sicily and that part of Italy formally called Magna Grecia*, London 1773.

<sup>153</sup> Alors qu'il ne sera traduit en italien qu'en 1821 à Palerme.

<sup>154</sup> VON GOETHE 1816-1829 (ed. consultée in *Goethes Sämtliche Werke*, 22, Stuttgart 1895), p. 370.

<sup>155</sup> SALMERI 2001, p. 67

<sup>156</sup> IPSEN 2002, p. 201.

<sup>157</sup> SALMERI 2001, pp. 67-68.

<sup>158</sup> DE SETA 1992, p. 201.

Le voyage de Riedesel s'inscrit donc dans la pensée néoclassique de Winckelmann – faisant notamment suite à ses *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques dans la peinture et la sculpture*, publié en 1755, et son *Histoire de l'Art dans l'Antiquité* publiée en 1764 – et correspond en réalité à un itinéraire bien plus large, dont l'île n'est qu'une étape. Ce périple a pour but la recherche des « origines du Beau dans l'héritage antique » (strictement grec et romain), qui ne peut être perceptible aujourd'hui que dans les régions du pourtour de la Méditerranée. Riedesel, à la suite de son voyage en Sicile, embarque donc pour le Levant, d'où il rédigera ses *Remarques d'un voyageur moderne sur le Levant* en 1768.<sup>159</sup>

L'ouvrage de Riedesel sur la Sicile – comme une bonne partie des récits de ses successeurs au cours du XVIIIe siècle – mélange l'esprit des Lumières, l'influence de la pensée néoclassique de Winckelmann, ainsi que la nouvelle esthétique allemande du Sturm und Drang, qui promeut une plus grande liberté narrative dans les genres littéraires, en privilégiant avant tout l'impact de l'ouvrage sur le lecteur. Cette nouvelle esthétique sera particulièrement visible chez les auteurs de récits de voyage allemands tout au long du XVIIIe siècle, qui laisseront souvent transparaître, à travers leurs écrits, leur sensibilité propre, en laissant une grande part à l'expression de leurs sentiments et de leurs ressentis face aux paysages qui s'offrent à eux (et ce dans le but d'impliquer émotionnellement le lecteur dans sa lecture).<sup>160</sup>

### **- Patrick Brydone -**

En 1770, Patrick Brydone – membre éminent de la Royal Society de Londres et d'Édimbourg – se rend en Sicile en tant que précepteur du jeune Lord William Fullanton. De même que Riedesel, il privilégie surtout le bateau – par confort et sécurité – comme moyen de transport, en se concentrant également sur les villes qui se situent le long des côtes.<sup>161</sup> De ce voyage, il rédigera également un récit<sup>162</sup> qui sera publié en 1773. Au même titre que l'œuvre de Riedesel, le récit de Brydone connaîtra un succès fulgurant<sup>163</sup>, et il sera traduit rapidement en français et en allemand. Le succès de son ouvrage est notamment dû à son caractère innovant dans le genre du récit de voyage, qui livre tout un tas d'informations sur

---

<sup>159</sup> NICOLSI, 2020, pp. 82-84.

<sup>160</sup> MONDOT 1999, p. 11.

<sup>161</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 126.

<sup>162</sup> BRYDONE 1773.

<sup>163</sup> Il s'agira d'ailleurs de l'ouvrage le plus emprunté de la Bristol Lending Library durant les dernières décennies du XVIIIe siècle.

la Sicile, tout en se présentant comme une publication destinée à divertir un large public. Son récit marquera ainsi un tournant décisif dans la littérature de voyage, qui sera envisagée dès lors comme l'art de stimuler l'intérêt éducatif du lecteur, tout en tentant de l'impliquer personnellement et émotionnellement dans le récit.<sup>164</sup> Son ouvrage marque également un impact fort dans la manière d'envisager l'ascension de l'Etna, l'auteur étant considéré comme « l'initiateur du mythe littéraire de la montée du volcan ».<sup>165</sup>

Le récit de Brydone mêle effectivement, d'une manière très subtile, des intérêts scientifiques – exprimés avec un langage simple et non hyper-spécialisé – avec des intérêts plutôt littéraires et divertissants. Il s'attarde ainsi sur l'anecdotique, en privilégiant un ton narratif plaisant, ainsi que sur le récit de sa vie quotidienne en Sicile.<sup>166</sup>

#### **2.4.2. La vogue pour le voyage en Sicile : Agrigente comme un incontournable**

Les ouvrages de Riedesel et de Brydone vont connaître un succès fulgurant à l'époque de leur parution et ils vont rapidement être traduits dans plusieurs langues. Cependant, dans ces ouvrages, pourtant excellentement exécutés par le soin de leurs descriptions, on peut regretter l'absence de toute illustration. Ce n'est que quelques années plus tard, dans les années 80, que cette lacune va être comblée, principalement avec la parution de deux ouvrages français : celui de Jean Houël<sup>167</sup> et de l'Abbé de Saint-Non<sup>168</sup>, remarquables pour leurs nombreuses gravures de qualité et fort appréciées du public.

Durant les trente dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, après la publication des œuvres de Riedesel et de Brydone, on va rentrer dans un véritable âge d'or des récits de voyage concernant la Sicile, avec des ouvrages de plus en plus nombreux, certains remplis d'une multitude d'illustrations de bonne qualité, et bien souvent comportant un propos de plus en plus précis et bien commenté.<sup>169</sup> Et c'est évidemment en se basant sur les récits de Riedesel et de Brydone que les voyageurs suivants vont décider de leur itinéraire, en prenant en compte la mention des villes et des monuments jugés comme intéressants à visiter, mais

---

<sup>164</sup> SALMERI 2001, pp. 65-67.

<sup>165</sup> SALMERI 2001, p. 66.

<sup>166</sup> SALMERI 2001, p. 65.

<sup>167</sup> HOUËL 1782-1787.

<sup>168</sup> DE SAINT-NON 1781-1786.

<sup>169</sup> SALMERI 2001, p. 67.

également – et c’est principalement vrai pour les auteurs qui suivront nos deux premiers voyageurs de quelques années – en reprenant les interprétations que ceux-ci ont émis face aux vestiges se présentant à eux, que ce soit pour affirmer celles-ci ou, au contraire, les réfuter.<sup>170</sup> Les auteurs de ces années successives prendront donc comme références, outre les auteurs classiques et le volume de Fazello qui continue d’avoir une bonne renommée à l’époque, les deux ouvrages de Riedesel et Brydone.

A partir de cette période, et jusqu’à la fin des années 80, on verra un accroissement conséquent du nombre de voyageurs se rendant en Sicile, ainsi qu’une plus grande variation des itinéraires empruntés. Les voyageurs ne se contentent plus des grandes villes côtières, mais s’intéressent également aux autres régions avoisinantes, dotées d’un côté plus « pittoresque » et sauvage. L’intérieur des terres cesse également d’être négligé, un certain nombre de trajets ne se faisant désormais plus en bateau mais par voie pédestre.<sup>171</sup>

La manière dont j’envisage les principaux auteurs ci-dessous – en les regroupant par nationalité – est en fait une démarche assez paradoxale, ayant en partie pour but de démontrer que cette catégorisation se montre finalement caduque. Au contraire, en essayant de montrer une certaine « homogénéité » des récits en fonction de la nationalité de leurs auteurs, on souligne davantage leur diversité, y compris au sein d’une même sphère culturelle, malgré certaines pratiques littéraires qui ont tendance à revenir. Cette manière de regrouper nos voyageurs – en fonction de leur nationalité et suivant également un ordre chronologique – me permet aussi de proposer au lecteur une lecture plus aisée de l’ensemble, et d’établir des liens plus clairs entre les différents visiteurs, en soulignant notamment les influences qu’ils ont pu avoir les uns sur les autres.

Il ne s’agit pas ici de proposer une liste exhaustive reprenant l’ensemble des visiteurs qui se sont rendus en Sicile à la suite de Riedesel et de Brydone, mais plutôt de mettre en avant un échantillonnage composé des auteurs les plus connus et reconnus – que ce soit au XVIII<sup>e</sup> siècle ou de nos jours – ainsi que ceux qui se démarquent de la masse, soit par une manière nouvelle d’analyser les vestiges antiques de l’île, soit par un nouvel apport qu’ils amènent. Je citerai également d’autres auteurs qui, au contraire, n’ont pas eu beaucoup de

---

<sup>170</sup> SALMERI 2001, pp. 67-68.

<sup>171</sup> NICOLosi 2020, p. 130.

succès, afin de montrer qu'à côtés des grands ouvrages connus de tous, il existait également d'autres voyageurs, dont la présence était bien plus discrète.<sup>172</sup>

### **a. Les voyageurs britanniques**

En s'inscrivant dans la même tradition que leur compatriote Brydone, les voyageurs britanniques qui entreprennent un voyage en Sicile dans les trente dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle prennent soin de mêler des intérêts documentaires à des intérêts littéraires. Ainsi, ils font souvent intervenir l'anecdotique, en livrant un témoignage plus personnel de leur quotidien. Par cette caractéristique, leurs ouvrages ont tendance à se montrer moins rigides et impersonnels que les ouvrages de leurs contemporains germaniques qui, quant à eux, mettent davantage l'accent sur le besoin de livrer une documentation précise, avec un intérêt avant tout pédagogique, voir scientifique, dans la même veine que Riedesel.<sup>173</sup>

#### **- Henry Swinburne -**

Accompagné de sa femme, Martha Baker, l'anglais Henry Swinburne se rend en Sicile de décembre 1777 à janvier 1778, en entreprenant cette fois-ci un voyage à cheval.<sup>174</sup> A son retour, il entame la rédaction de son ouvrage intitulé *Voyages dans les Deux-Siciles dans les années 1777, 1778, 1779 et 1780*<sup>175</sup>, sous la forme d'un échange épistolaire. La particularité de Swinburne est qu'il se montre extrêmement objectif dans ses descriptions, rejetant tout ce qui tient de l'invention ou même de l'admiration, et c'est sur ce point qu'il se distingue de Brydone. Tout comme ce dernier, son récit connaîtra également un grand succès lors de sa parution.<sup>176</sup>

Comparé à l'ouvrage de Brydone – par lequel il semble tout de même avoir été influencé – Swinburne se montre beaucoup plus rigide dans ses descriptions, ce qui lui donne un ton assez sec, réservé et moins vivant, se rapprochant davantage de l'ouvrage de Riedesel

---

<sup>172</sup> Les auteurs des récits analysés ici, notamment dans l'étude du temple de la Concorde et du sarcophage de Phèdre, sont répertoriés dans un appendice à la fin de ce travail. Cet appendice ne prétend pas être une liste exhaustive des auteurs ayant visité l'île au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais offre un regroupement des sources mentionnées dans cette étude, afin d'en faciliter la lecture.

<sup>173</sup> SALMERI 2001, p. 70.

<sup>174</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 127.

<sup>175</sup> SWINBURNE 1790.

<sup>176</sup> BONACASA 2004, p. 33.

et, de manière générale, de la manière allemande de faire. Son propos se montre toutefois très précis et riche en informations, et témoigne de son niveau d'érudition dans divers domaines, que ce soit dans les sciences naturelles ou les sciences antiques. Il s'inscrit dans une veine bien plus documentaire que son prédécesseur Brydone, en se souciant très peu de la perspective littéraire de son récit. Il tente également de fournir certaines gravures en complément de son texte, concernant principalement des paysages ou des vestiges antiques, voir même médiévaux.<sup>177</sup> Ce fait vient également souligner la volonté documentaire du récit de Swinburne, comparé à la volonté plutôt littéraire de celui de Brydone, qui jugeait plus adéquat de faire intervenir l'imagination du lecteur dans son récit, en décrivant la Sicile avec des mots et non de manière stricte, avec notamment des images.

L'exemple de Swinburne illustre clairement que la classification établie ici reste purement théorique. En effet, certains auteurs britanniques adoptent une approche plus proche de celle des Allemands, et inversement. En réalité, ces variations dans les méthodes d'analyse ne dépendent pas uniquement des origines des auteurs, mais résultent d'un ensemble de facteurs divers. La classification que je me suis permise d'établir ici vise uniquement à rendre mon propos plus clair et structuré, mais ne rend pas nécessairement compte de toutes les spécificités de chaque auteur, dépassant une simple corrélation culturelle.

#### **- Richard Payne Knight, accompagné de Charles Gore et Philipp Hackert -**

Richard Payne Knight entreprend un voyage en Sicile en 1777, en compagnie des peintres Philipp Hackert et Charles Gore. Son objectif, dès la préparation de son voyage pour l'île, est la publication d'un riche ouvrage sur les beautés artistiques antiques et modernes du lieu, agrémenté de nombreuses illustrations, dont une partie – constituée par les aquarelles de Gore – est encore conservée aujourd'hui à Weimar.<sup>178</sup>

C'est effectivement à Gore que revient la tâche de réaliser ces nombreuses vues de Sicile – 155 plus précisément – majoritairement sous forme d'aquarelles. Ainsi, c'est dans le troisième chapitre de l'ouvrage de Payne Knight qu'on devait initialement retrouver des vues des monuments antiques de la Sicile, dont notamment onze représentations des vestiges de l'ancienne Agrigente.<sup>179</sup> Malheureusement, ces aquarelles ne purent jamais orner cet

---

<sup>177</sup> SALMERI 2001, p. 70.

<sup>178</sup> NICOLSI, 2020, pp. 196-197.

<sup>179</sup> KNIGHT R. P., *Expedition into Sicily*, manuscrit inédit, 1778, fol. 22-29, n°61-71.

ouvrage, le projet de Payne Knight ayant été avorté rapidement, et les aquarelles dispersées dans diverses collections privées.<sup>180</sup>

En effet, les ouvrages colossaux de Saint-Non et de Houël auront raison du projet de Payne Knight, qui ne connaîtra pas le même succès éditorial que ceux de ses prédécesseurs : Goethe n'en publiera une version allemande qu'une trentaine d'années plus tard seulement, en ne l'intégrant que dans la biographie qu'il rédige sur le peintre Philipp Hackert.<sup>181</sup> Le texte original de Payne Knight ne sera publié – entièrement et en tant que récit autonome – qu'en 1986, d'après un manuscrit conservé dans les archives de Weimar.<sup>182, 183</sup>

Son récit se pose à mi-chemin entre le style littéraire de Brydone – l'auteur n'hésitant pas à exprimer son opinion personnelle, en critiquant farouchement le baroque sicilien par exemple – et celui de Swinburne – en faisant preuve tout de même d'une certaine lucidité et objectivité dans son propos et en voulant fournir un intérêt documentaire à son ouvrage – dont il reprend également la structure sous forme de journal de voyage pour son récit, en rejetant la forme épistolaire que Brydone avait choisie auparavant.<sup>184</sup>

## **b. Les voyageurs français**

La littérature française sur les voyages en Sicile est encore plus conséquente et variée que celle des voyageurs britanniques, et c'est notamment chez les auteurs français que l'on notera les plus grandes avancées dans ce style littéraire.

Avec les voyageurs français, on constate une évolution marquée du récit de voyage vers une véritable ambition encyclopédique, dont les œuvres de Houël et de Saint-Non en sont des exemples emblématiques. En effet, leur portée encyclopédique et illustrative les distingue des récits de voyage plus « traditionnels », comme celui de Brydone. Bien que ces récits s'éloignent de la narration littéraire classique pour privilégier une visée principalement informative et encyclopédique, ils restent ancrés dans les principes fondamentaux du genre du récit de voyage, à savoir la documentation et le partage d'une expérience personnelle.

---

<sup>180</sup> ROSENBAUM 2006, p. 22.

<sup>181</sup> SALMERI 2001, pp. 70-71.

<sup>182</sup> KNIGHT 1986.

<sup>183</sup> ROSENBAUM 2006, p. 19.

<sup>184</sup> SALMERI 2001, pp. 70-71

Ces exemples montrent que le récit de voyage peut être envisagé comme un genre extensible, capable d'intégrer des œuvres qui s'éloignent parfois de ses formes traditionnelles. Les travaux de Houël et de Saint-Non enrichissent le genre en lui apportant une dimension savante et visuelle, tout en préservant son essence qui constitue à témoigner d'une expérience personnelle de voyage et à transmettre au lecteur le goût de la découverte d'une région spécifique.

#### **- Jean-Pierre-Laurent Houël -**

Jean-Pierre-Laurent Houël – peintre et graveur, principalement de paysages – se rend en Sicile pour la première fois en 1772, où il remarque que les ouvrages de Riedesel et Brydone, dont il avait connaissance, omettent un certain nombre d'éléments concernant l'île. Après cette révélation, il décide d'y retourner une seconde fois en 1776, où il y effectue un séjour d'une bien plus longue durée, avec la ferme décision de consacrer plusieurs années de sa vie – pas moins de quatre ans – à la rédaction d'un travail sur l'île dont la portée serait universelle, avec un véritable caractère encyclopédique.<sup>185</sup>

C'est donc durant ce deuxième séjour que Houël rédige son *Voyage pittoresque des isles de Sicile, de Malte et de Lipari*<sup>186</sup>, publié en quatre volumes de 1782 et 1787. Le tout dernier de ces volumes comporte une description des vestiges d'Agrigente. Dans l'ensemble de son ouvrage, l'auteur rapporte divers aspects de la Sicile, de ses vestiges antiques à ses phénomènes sociaux, en passant par ses observations sur tout ce qui concerne les sciences naturelles<sup>187</sup>. Par ailleurs, il n'hésite pas à compléter ses lacunes grâce aux informations qu'il récolte dans d'autres récits publiés auparavant.<sup>188</sup> Par contre, en ce qui concerne les vestiges qui touchent à la période de l'Antiquité tardive et médiévale, ils sont bien souvent passés sous silence, ou alors à peine évoqués dans son récit.<sup>189</sup>

L'avantage majeur du récit de Houël, tout comme celui de Saint-Non qui le chevauchera dans le temps, est qu'il invite le lecteur à suivre le voyageur, d'une manière bien plus visuelle que précédemment, grâce aux nombreuses gravures dont ces ouvrages sont

---

<sup>185</sup> NICOLASI 2020, pp. 93-94.

<sup>186</sup> HOUËL 1782-1787.

<sup>187</sup> BONACASA 2004, pp. 32-33.

<sup>188</sup> ROSENBAUM 2006, pp. 21-22.

<sup>189</sup> Ouvr. Coll. 1994, p. 125.



remplies.<sup>190</sup> Cependant, ce qui démarque le travail de Houël de celui de Saint-Non, c'est que le premier rédige son travail seul, en se rendant lui-même sur l'île durant quatre ans – ce qui donne un caractère plus personnel à son ouvrage – alors que le second commissionne pour ce faire une large équipe composée d'artistes, d'architectes et d'autres spécialistes.

Les illustrations de Houël sont remarquables par leur précision, dans une veine que l'on pourrait qualifier d'archéologique. En effet, l'auteur multiplie les vues des monuments qu'il juge dignes d'intérêt, en les représentant en plan, en coupe et en soulignant certains détails. Lorsque ses dessins se font plus « libres » – notamment quand il représente des paysages – il se permet d'y ajouter une nature luxuriante et abondante, ainsi que la présence de quelques paysans, afin de souligner l'aspect pittoresque de la vue qui s'offre à lui.<sup>191</sup> Son but, en tant que voyageur, est donc de pouvoir fournir un ouvrage sur l'île dont il serait l'auteur ainsi que l'illustrateur, ce qui lui permettrait, selon ses propres dires, d'« affirmer ses dessins par ses écrits et confirmer ses écrits par ses dessins ».<sup>192</sup>

Durant quatre années, Houël va donc parcourir la Sicile de part et d'autre, en se rendant également sur les îles aux alentours. Il y exécute notamment des gouaches, remarquables par leur qualité, qui rendent compte de son goût pour le pittoresque, et constitueront une référence incontournable pour l'expression de ce courant artistique en ce qui concerne la Sicile.<sup>193</sup> Une grande partie des illustrations de Houël – composées de dessins au lavis sépia ou gris, au crayon noir, à la sanguine ou, comme dit juste avant, à la gouache – ont très rapidement été vendues à son retour, afin de combler ses difficultés financières : 264 œuvres en tout se retrouvent ainsi aujourd'hui au musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg – car elles furent achetées par Catherine Ière de Russie – et 46 de ses gouaches sont au musée du Louvre, achetées par le roi de France. D'autres œuvres sont également détenues par des collections particulières ou publiques, mais dont nous n'avons pas toujours une bonne connaissance.<sup>194</sup>

L'ouvrage de Houël est donc représentatif du travail d'un paysagiste français, mais également celui d'un grand esprit du Siècle des Lumières, influencé par l'expression de la sensibilité et le travail encyclopédique de cette époque.<sup>195</sup> Il se montre également sensible

---

<sup>190</sup> LACHELLO 1993, p. 560.

<sup>191</sup> PINAULT 1994, pp. 16-17.

<sup>192</sup> PINAULT 1994, pp. 11-12.

<sup>193</sup> DE SETA 1992, p. 172.

<sup>194</sup> Ouvr. Coll. 1994, p. 122.

<sup>195</sup> Ouvr. Coll. 1994, p. 122.

aux questions de conservation des vestiges de l'île, notamment lorsqu'il se rend sur le tombeau de Théron à Agrigente, accompagné d'un maître-maçon, afin d'envisager – de manière purement théorique – les solutions qui pourraient être adoptée pour éviter sa décrépitude.<sup>196</sup>

### **- Jean Claude Richard de Saint-Non et son équipe -**

Tout comme l'ouvrage de Houël, le récit de Saint-Non<sup>197</sup> est d'une taille conséquente, en trois tomes divisés en cinq volumes – les deux premiers, publiés en 1781-1782, sont consacrés à la région de Naples, le troisième, publié en 1784, à la Magna Graecia, et les deux derniers, publiés en 1785 et 1786, aux îles de Sicile et de Malte. Il mêle équitablement texte et illustrations, et en résulte un travail d'envergure, à destination éditoriale.<sup>198</sup>

Bien que Saint-Non soit souvent considéré comme l'auteur du *Voyage Pittoresque*, en réalité, il serait plus approprié de le désigner comme l'entrepreneur et coordinateur de celui-ci. Effectivement, il envoie en Sicile un groupe d'artistes – dirigés par Denon et dont faisaient entre autres partie Claude-Louis Châtelet, Louis François Casas et Louis-Jean Desprez – entre 1777 et 1778, dans le but de leur faire exécuter plusieurs dessins des curiosités de l'île, et de rédiger un journal qui servirait de base à la rédaction de son récit. En effet, le texte de ces deux derniers volumes en qui concerne les antiquités de l'île, est en grande partie de la main de Denon ; Saint-Non y a simplement ajouté quelques notes personnelles. Pour tout ce qui concerne les sciences naturelles, c'est le texte de Dolomieu qui est repris. Pour ce qui est des illustrations, Châtelet s'est occupé des représentations de paysages, Desprez de celles des monuments, et Renard s'est concentré sur des illustrations plus techniques, dont principalement des plans géométraux. Denon s'est lui-même chargé de la supervision de ces artistes, en leur suggérant des points de vue précis, qui viendraient s'insérer parfaitement dans son texte.<sup>199</sup> L'ouvrage n'est donc pas vraiment du fait de Saint-Non, mais résulte d'une large collaboration entre différents artistes et érudits qu'il a recrutés.<sup>200</sup>

---

<sup>196</sup> HOUËL 1782-1787.

<sup>197</sup> SAINT-NON 1781-1786.

<sup>198</sup> SALMERI 2001, p. 71.

<sup>199</sup> Ouvr. Coll. 1994.

<sup>200</sup> SALMERI 2001, p. 71.

Quoi qu'il en soit, ce récit se caractérise principalement par ses gravures et eaux-fortes – réalisées sur base des dessins produits en Sicile. Elles sont d'une qualité remarquable et mettent en avant principalement des scènes pittoresques, même quand il s'agit de représenter les vestiges de l'île.<sup>201</sup> Ces nombreuses gravures permettent notamment aux lecteurs de marcher dans les pas de Denon et de son équipe, en apportant un véritable support visuel au récit raconté.

### **- Dominique Vivant Denon -**

Le noble Dominique Vivant Denon entreprend son voyage en Sicile de mai à décembre 1778, en étant accompagné de Pierre Adrien Paris, Louis-Jean Desprez et Claude Nicolas Châtelet, ainsi que des peintres Louis François Cassas et Bosredon-Vatange – ce dernier accompagnera également Dolomieu lors de son voyage au sein de l'île en 1781. L'ensemble de ce cortège atypique parcourt l'île principalement à dos de cheval ou de mule, dans le but d'en réaliser un maximum d'illustrations pour le compte de l'abbé Jean Claude Richard de Saint-Non, comme nous l'avons expliqué précédemment.

Dominique Vivant-Denon est donc envoyé dans le Royaume de Naples en 1778, à la demande de Jean-Baptiste de La Borde et de l'abbé Saint-Non. Cette association entre les trois hommes est censée mener à la composition d'un ouvrage concernant l'ensemble de l'Italie, mais des « déconvenues » entre Vivant-Denon et Saint-Non mettront un terme à ce projet, qui se limitera ainsi à Naples et la Sicile. Le choix du sud de l'Italie et de la Sicile est intéressant et s'explique par la rareté des voyageurs s'y rendant, comparé à ceux qui parcourent le reste de l'Italie. Le récit de Brydone a également joué un rôle déterminant sur le choix de la Sicile, en attisant la curiosité d'un bon nombre de personnes grâce à son récit.<sup>202</sup>

Le projet sicilien ne vient donc pas directement de Denon et il est donc compliqué d'expliquer ses motivations. On sait tout de même que c'est certainement par son maître de dessin, Noel Hallé, qu'il rencontre la famille de Jean-Benjamin de La Borde, ainsi que le marquis de Marigny, qui rédigea un récit sur son Grand Tour jusqu'à Naples, récit très fortement marquant pour Denon. La production des dessins sur les antiquités d'Herculanum, réalisés par Cochin et Bellicard, vont également l'interpeler. Ainsi, lorsque de La Borde lui propose la réalisation d'un ouvrage pittoresque concernant le sud de l'Italie et la Sicile,

---

<sup>201</sup> SALMERI 2001, p. 71

<sup>202</sup> NICOLSI 2020, pp. 94-95.

Denon accepte tout de suite, car il voit en ce récit certainement une occasion de se distinguer des autres auteurs, en profitant de cette popularité récente et grandissante pour le sud de l'Italie et la Sicile. Cependant, la reconnaissance de son travail se retrouve mise à mal par Saint-Non qui, récupérant les descriptions de Denon, se permet de morceler son récit sans le citer convenablement. Ce manque de reconnaissance, couplé avec des coûts exorbitants engendrés par le projet, mèneront au retrait de Denon et de de La Borde de cette entreprise.<sup>203</sup>

De La Borde publie de son côté la traduction du récit du voyage de Swinburne en Sicile, tandis que Denon se concentre sur le manuscrit de son propre journal. Leur but est, entre autres, de se venger de Saint-Non et du succès de son ouvrage, mais cela n'aura que peu d'effets.

Le récit de Denon est donc publié une seconde fois – dans son entièreté et à l'initiative de Denon cette fois-ci – en tant que partie intégrante du récit de Swinburne, dont il forme le dernier tome. Denon republie ensuite son propre journal en 1788, en l'intitulant *Voyage en Sicile*<sup>204</sup>. Son ouvrage se montre cependant bien moins conséquent et remarquable que l'ouvrage réalisé par Saint-Non, en n'étant composé que de 248 pages, sans préface et sans illustrations. De plus, après qu'une majorité des écrits de Denon aient été repris par Saint-Non, il devient compliqué pour lui de proposer un nouveau texte parfaitement retravaillé, sur la base des mêmes écrits. Sans surprise, son récit ne se démarquera pas des autres ouvrages du même genre sortis auparavant, et ne lui assurera jamais un succès semblable à celui de Saint-Non.<sup>205</sup>

Dans son ouvrage aux sujets très variés, Denon n'hésite pas à faire preuve d'un grand esprit critique quant aux écrits de ses prédécesseurs, en remettant par exemple en cause la description que Riedesel avait réalisé du sarcophage de Phèdre à Agrigente. Il porte également une certaine attention à des époques « oubliées » dans la plupart de autres récits, comme pour les vestiges arabes de l'île, particulièrement présents à Palerme et pourtant très peu décrits et étudiés par les autres voyageurs.<sup>206</sup> Denon met également en avant la « décadence » de l'île actuelle, en contraste fort avec sa gloire passée des temps antiques, qui a commencé à décliner déjà depuis l'époque romaine. Sur ce point, il se distingue

---

<sup>203</sup> NICOLSI 2020, pp. 94-95.

<sup>204</sup> DENON 1788.

<sup>205</sup> NICOLSI 2020, pp. 204-205.

<sup>206</sup> SALMERI 2001, pp. 72-73.

également de Riedesel qui, lui, cherchait l'héritage grec dans tous les aspects de l'île, guidé par une « vision triomphale et statique de la Grèce sicilienne ».<sup>207</sup>

### **- Déodat de Dolomieu -**

Déodat de Dolomieu – chevalier de Malte, ainsi que géologue et minéralogiste – se rend en Sicile en 1781, dans le but principal d'y faire des observations géologiques, et de ce fait, on trouve très peu d'informations à propos des vestiges de l'antique Agrigente dans son récit.<sup>208</sup> Particulièrement intéressé par la volcanologie, il entreprend une ascension du Vésuve en compagnie d'Hamilton, et plus tard émet la volonté de faire de même sur l'Etna. Il se rend également sur les îles qui entourent la Sicile, afin de mettre en évidence des quelconques liens géologiques dans ces régions. Son attrait est donc presque uniquement tourné vers l'étude de la géologie et de la minéralogie, et il délaisse l'étude des antiquités de l'île, par manque d'intérêt ou tout simplement de connaissances à leur sujet.<sup>209</sup>

De ce voyage, Dolomieu réalisera plusieurs publications, dont une partie se retrouve d'ailleurs dans le quatrième ouvrage de Saint-Non. Son récit de voyage ne sera publié qu'en 1918 sous le nom de *Un voyage géologique en Sicile en 1781*<sup>210</sup>, mais d'autres de ses écrits concernant l'île seront publiés bien avant, tel que son *Voyage aux îles Lipari*, ses *Mémoire sur les îles de Ponces* et son ouvrage concernant l'Etna.<sup>211</sup>

### **c. Les voyageurs germaniques et plus largement nord-européens**

Bien que les descriptions de la plupart des auteurs allemands se montrent très complètes, dans un esprit avant tout pédagogique, on peut noter également chez ceux-ci une certaine importance donnée à l'expression de leurs sentiments et de leurs ressentis face à la Sicile, ce qui donne un côté plus personnel – voir poétique – à leur récit, côté légèrement moins perceptible chez les auteurs français et anglais cités précédemment.<sup>212</sup>

---

<sup>207</sup> SALMERI 2001, p. 73

<sup>208</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 128.

<sup>209</sup> NICOLSI 2020, pp. 92-93.

<sup>210</sup> DE DOLOMIEU 1783.

<sup>211</sup> NICOLSI 2020, p. 93.

<sup>212</sup> SALMERI 2001, pp. 77-75.

### **- Johann Michael, comte de Borch –**

Le polonais Johann Michael, comte de Borch, se rend en Sicile et y rédige ses *Lettres sur la Sicile et sur la Ville de Malte* en 1777, envisagées comme un complément au récit de Brydone, avec l'ajout également de quelques gravures. Son travail précède de quelques années les ouvrages illustrés de Houël et Saint-Non.<sup>213</sup>

Tout comme Riedesel, c'est à l'origine une correspondance entretenue avec un certain « C. de N » qui constituera sa future publication. Elle est donc envisagée comme un complément au récit de Brydone, par rapport auquel de Borch se permet aussi de corriger quelques éléments. Son récit sur la Sicile ne sera publié qu'en 1782, mais à son retour de l'île, de Borch rédige plusieurs publications qui rendront compte de ses observations en tant que naturaliste sur l'île, dont sa *Lithographie sicilienne* en 1777, sa *Lithologie sicilienne* en 1778 et sa *Minéralogie sicilienne* et *Lettres sur les truffes du Piémont* en 1780. C'est donc en partie pour des raisons propres à sa nature de naturaliste que de Borch entreprend son voyage sur l'île, et ses *Lettres de Sicile et de l'île de Malte* formeront en réalité un récit venant compléter ses ouvrages naturalistes précédents.<sup>214</sup>

### **- Abraham Louis Rodolphe Ducros, Willem Carel Dierkens, Willem Hendrick van Nieuwerkerke, Nathaniel Thornbury et Nicolaas Ten Hove -**

Ce groupe de Hollandais visite la Sicile et Malte en 1778. Louis Ducros, peintre vaudois, est la figure la plus importante ici, car de ce voyage, il livrera un peu près 340 dessins et aquarelles, qui seront par la suite rassemblés dans trois albums, formant ainsi un dossier graphique qui vient compléter visuellement le texte de Jan Wolter Niemeijer et Johannes Theodorus de Booy : *Voyage en Italie, en Sicile et à Malte – 1778 – par quatre voyageurs hollandais : Willem Carel Dierkens, Willem Hendrick van Nieuwerkerke, Nathaniel Thornbury, Nicolaas Ten Hove, accompagné du peintre vaudois Louis Ducros. Journaux, lettres et dessins*<sup>215</sup>, mais qui finalement restera sous forme manuscrite jusqu'au XXe siècle.<sup>216</sup> En 1788, Ducros envisage de publier un ouvrage comportant 24 de ces

---

<sup>213</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 126.

<sup>214</sup> NICOLASI 2020, pp. 90-92.

<sup>215</sup> NIEMEIJER & DE BOOY 1994.

<sup>216</sup> ROSENBAUM 2006, p. 22.

illustrations sur la Sicile, et pour ce faire, il retourna une deuxième fois sur l'île, afin de compléter le corpus de ses illustrations précédentes.<sup>217</sup>

Le groupe de Ducros quitte Naples en même temps que l'équipe de Denon, et c'est grâce à ce dernier que l'on garde une trace écrite de leur travail. On en a également conservé le journal de Dierkens, sous une forme manuscrite qui se retrouve aujourd'hui dans une institution hollandaise.<sup>218</sup>

### - Friedrich Münter -

Le danois Friedrich Münter – philosophe, théologien, ainsi que plus tard professeur de théologie à l'Université de Copenhague et évêque luthérien de Zélande – se rend en Sicile en 1784, accompagné de l'officier américain Gibbs.<sup>219</sup> A la suite de son voyage, il en rédige un ouvrage qui sera publié en danois entre 1788 et 1790, puis en allemand en 1790.<sup>220</sup>

Le but de ce voyage est, d'une part, de collecter des manuscrits bibliques destinés à la couronne danoise – qui lui apporte un soutien financier – et, d'autre part, d'effectuer un voyage d'étude complétant les savoirs – en termes de sciences historiques et théologie – qu'il avait déjà acquis à l'Université de Göttingen entre 1781 et 1783. Il se consacre donc surtout à des thèmes religieux, mais apprécie également fortement la minéralogie – discipline pour laquelle il entretient des contacts avec Dolomieu – et la numismatique.<sup>221</sup>

Après son voyage sur l'île, Münter publie donc son *Nachrichten von Neapel und Sicilien*, ainsi que d'autres ouvrages sur des sujets plus spécifiques concernant l'île, tels que *Histoire de l'inquisition de Sicile*, *Primordia Ecclesiae Africanae*, *Mémoires historiques sur les Templiers*, *Om Frankernes mynter i Orienten*, *Religion der Babylonier* ou encore *Traces d'idées religieuses égyptiennes en Sicile et dans les îles voisines*. Dans son récit de voyage, Münter adopte un ton plus académique, préférant un propos plus objectif, précis et à des fins plus documentaires que ses compatriotes, ne se livrant que très rarement sur son ressenti personnel face aux paysages de l'île. Par rapport à Stolberg, Münter adopte une approche

---

<sup>217</sup> DE SETA 1992, p. 171.

<sup>218</sup> DE SETA 1992, p. 171.

<sup>219</sup> D'ALESSANDRO 1994, pp. 128-129.

<sup>220</sup> SALMERI 2001, p. 75.

<sup>221</sup> NICOLSI 2020, pp. 99-100.

plus archéologique, en témoignant d'un plus grand intérêt pour les vestiges antiques, même s'il ne livre pas des informations toujours très complètes sur ceux-ci.<sup>222</sup>

Münter s'aventure également de manière régulière au sein des musées et des bibliothèques de l'île, et témoigne d'une grande érudition en ce qui concerne la numismatique, qu'il arrive à relier aux anciennes citées grecques. Quant aux bibliothèques, Munter se consacre énormément à la littérature et constate surtout une large diffusion des écrits étrangers – provenant principalement de France, d'Italie et d'Allemagne – au sein des grandes bibliothèques tel que celle de Palerme, Catane ou même Agrigente.<sup>223</sup>

### **- Johann Heinrich Bartels -**

Ami de Münter, l'archéologue Johann Heinrich Bartels se rend en Sicile en 1786, où il rédige un ouvrage divisé en trois volumes et comportant pas moins de 76 pages consacrées aux vestiges d'Agrigente.<sup>224</sup>

Bartels est un ami de jeunesse de Münter, ayant étudié avec lui la théologie à l'Université de Göttingen et partageant son appartenance à la franc-maçonnerie. En 1786, il revoit Münter à Rome, alors que celui-ci revient de Sicile, et c'est sans doute ce qui le motive à préparer un voyage dans le sud à son tour, accompagné de l'anglais Joseph Bouchier Smith.

Au cours de son voyage, Bartels est principalement motivé par l'apport d'un regard objectif qu'il pourrait offrir sur les nombreux préjugés existant toujours sur l'île à l'époque, que ceux-ci soient transmis par les Napolitains, ou même par d'autres auteurs de récits de voyage avant lui, tel que Brydone. Son voyage se veut « authentique » et il n'hésite pas à se rendre dans des lieux éloignés des grandes villes, ainsi qu'à refuser les lettres de recommandations qu'on lui propose, préférant jouir plutôt de la bonté et de l'hospitalité des habitants de Sicile.<sup>225</sup>

Au même titre que Münter, Bartels fait preuve d'une grande précision dans son ouvrage, en tentant de prendre en compte le maximum de vestiges antiques de l'île, se montrant plus exhaustif que Riedesel. Il traite également d'autres aspects de l'île, comme l'économie ou la politique, en s'intéressant tout particulièrement aux classes les moins aisées

---

<sup>222</sup> SALMERI 2001, p. 75.

<sup>223</sup> SALMERI 2001, pp. 75-76.

<sup>224</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 129.

<sup>225</sup> NICOLSI 2020, pp. 100-102.



de la population. En ce sens, Bartels marque également une transition vers la littérature de voyage en Sicile du XIX<sup>e</sup> siècle, qui sera davantage tournée vers des aspects plutôt politico-sociaux, en mettant l'accent sur l'injustice sociale entre pauvres et riches qui règne sur l'île à l'époque, ainsi que sur sa mauvaise gestion générale.<sup>226</sup>

Tout comme Münter, Bartels appartient à la franc-maçonnerie de l'époque, et tous deux se montrent très sensibles aux principes de l'Aufklärung. De ce fait, ils s'intéressent tout particulièrement aux différentes institutions de l'île, qu'il s'agisse de l'Eglise, des universités ou encore de la Monarchie, et dans leurs conclusions respectives, ils en appellent aux réformes de plusieurs de ces institutions : Bartels à la réforme de la gouvernance monarchique, et Münter à l'union des Églises.<sup>227</sup>

### **- Johann Wolfgang Goethe -**

En 1787, Johann Wolfgang Goethe se rend en Sicile avec le peintre paysagiste Cristoph Heinrich Kniep, qui réalisera plusieurs aquarelles à cette occasion. Il séjourne quatre jours à Agrigente au mois d'avril, rempli d'un grand enthousiasme suite à ses nombreuses lectures concernant les vestiges de l'ancienne cité grecque.<sup>228</sup>

C'est depuis son enfance que Goethe émet la volonté de se rendre en Italie, et ce désir ne fera que grandir avec le temps, notamment lorsque son propre père y voyage en 1740, en rapportant avec lui de nombreux souvenirs qu'il conte et à Goethe et dans son récit intitulé *Viaggio per l'Italia*. Le propre voyage de Goethe en Italie, comprenant la Sicile, s'inscrit ainsi dans une démarche beaucoup plus personnelle. C'est un voyage qu'il entreprend de l'automne 1786 au printemps 1788, de manière « incognito », sous l'identité de John Philipp Moeller, et où il y voit l'occasion de trouver le calme et la solitude nécessaire à la recherche qu'il veut effectuer sur lui-même.<sup>229</sup>

Dans son *Italienische Reise*, Goethe décide de représenter la Sicile d'une autre manière que ses prédécesseurs, et il influencera ainsi fortement les voyageurs qui viendront après lui. En effet, il émet la volonté de représenter la « vraie » Sicile, celle qui a vu venir et puis disparaître tant de civilisations, et qui s'impose comme un lieu différent du reste de

---

<sup>226</sup> SALMERI 2001, p. 76.

<sup>227</sup> NICOLSI 2020, pp. 210-211..

<sup>228</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 129.

<sup>229</sup> NICOLSI 2020, pp. 96-98.

l'Europe éclairée, avec une réalité qui lui est propre.<sup>230</sup> Une grande différence dans la manière de construire son récit par rapport à ses prédécesseurs est que cette fois-ci, ce n'est plus la Sicile qui est le sujet principal de son récit, mais l'auteur lui-même, mettant en avant sa qualité d'écrivain : Goethe préfère s'attarder sur les sensations que lui procure la visite de l'île, que sur une description plus claire et précise. Il ne cherche pas à en reproduire une description documentaire, mais s'attache à en révéler son essence profonde, à travers une expérience personnelle et poétique.<sup>231</sup>

Mais malgré sa fascination pour les vestiges antiques, Goethe rejette catégoriquement d'autres aspects de l'histoire sicilienne, notamment les témoignages médiévaux. Dans son récit, il omet souvent de les mentionner ou les critique ouvertement, comme en témoigne sa description de la Villa Palagonia, où il dénonce les « figures monstrueuses » qu'il y trouve. Cette opposition souligne sa quête d'une pureté esthétique liée à l'Antiquité, en rupture avec les apports artistiques postérieurs.<sup>232</sup>

L'une des particularité du récit de Goethe réside dans sa rédaction, qui intervient plusieurs décennies après le voyage lui-même. Ce décalage temporel confère au texte une dimension plus personnelle : ce n'est plus la Sicile qui en est le sujet, mais Goethe lui-même. Loin d'être un simple journal de bord, son récit devient une relecture de son expérience, où ses souvenirs sont magnifiés. Goethe ne se contente pas de rapporter ce qu'il a vu ou vécu, mais réécrit son expérience et laissant sa personnalité s'exprimer à travers celle-ci. La Sicile devient ainsi pour lui un miroir de ses propres interrogations artistiques et philosophiques, où chaque paysage et chaque monument nourrit une réflexion plus large sur l'art et la beauté.<sup>233</sup>

Goethe est également inspiré par Winckelmann – qu'il aura l'occasion de rencontrer par l'intermédiaire de Schiller – et ses idées sur les « racines helléniques de l'Italie », ainsi que par le récit de Riedesel, qui lui sert de guide et à qui il rend hommage à de nombreuses reprises dans son récit bréviaire.<sup>234</sup>

---

<sup>230</sup> D'ALESSANDRO 1994, pp. 129-130.

<sup>231</sup> D'ALESSANDRO 1994, pp. 129-130.

<sup>232</sup> SALMERI 2001, pp. 73-74.

<sup>233</sup> TUZET 1955.

<sup>234</sup> NICOLSI 2020, p. 98.

Comme dit précédemment, Goethe publie également, en 1811, la biographie du peintre Jakob Philipp Hackert, dans laquelle, en plus d'intégrer une partie du récit de voyage en Sicile de Payne Knight, il fait également hommage au travail de Charles Gore.<sup>235</sup>

### **- Friedrich Stolberg -**

En 1792, le comte de Stolberg, originaire de Holstein – faisant encore partie du Danemark à l'époque – se rend également sur l'île, accompagné de Georg Arnold Jacobi, fils du philosophe Friedrich Heinrich, ainsi que de son précepteur, Nicolovius. Son intention de visiter la Sicile est influencée par les récits d'auteurs allemands tel que Goethe, Riedesel, Münter, Bartels, ainsi que d'autres auteurs comme étrangers comme Swinburne.<sup>236</sup>

Dans son récit, Stolberg décrit la Sicile d'une manière poétique et idéalisée, dans laquelle se reflète son amour pour l'histoire classique et la poésie (il traduit d'ailleurs l'Iliade en 1778).<sup>237</sup> Il n'hésite donc pas à inclure des poèmes dans ses écrits, notamment ceux des Hespérides, et il cite également abondamment des poètes grecs, comme Pindare, Eschyle ou Théocrite, auxquels il rattache ses propres sentiments ressentis lors de son voyage sur l'île.<sup>238</sup> En réalité, Stolberg est un grand ami de Goethe et il sera très influencé par « la révélation italienne » de celui-ci et, tout comme ce dernier, il envisage son voyage d'une manière très personnelle.

Stolberg fait également de nombreuses références aux auteurs classiques tel que Thucydide, Diodore et Polybe, en montrant une maîtrise assez pointue de l'histoire antique de l'île. A cet égard, c'est d'ailleurs l'un des seuls voyageurs qui fait mention de l'utilisation du *lexicon topographicum siculum* de Vito Amico. Cependant, malgré sa connaissance accrue de l'Antiquité, Stolberg ne s'attarde pas sur la description de ses vestiges, en préférant se laisser aller à la contemplation du paysage et à la retranscription de ses émotions.<sup>239</sup>

---

<sup>235</sup> ROSENBAUM 2006, p. 17.

<sup>236</sup> NICOLOSI 2020, pp. 98-99.

<sup>237</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 130

<sup>238</sup> SALMERI 2001, pp. 74-75.

<sup>239</sup> SALMERI 2001, p. 75.

## - Joseph Hager -

Joseph Hager est l'auteur du *Reise von Warschau über Wien nach der Hauptstadt Siziliens*<sup>240</sup> et du *Gemälde von Palermo*<sup>241</sup>. Il arrive sur l'île en 1794, avec une formation d'orientaliste, et reste principalement à Palerme jusqu'en 1796, en investiguant sur les fameux manuscrits arabes soi-disant retrouvés par Vella, dans le but principal de démasquer cette tromperie et d'en informer le roi Ferdinand II.<sup>242</sup> De son travail d'expertise en Sicile, il en rédigera également un récit nommé *Relation d'une insigne imposture littéraire découverte dans un voyage fait en Sicile*<sup>243</sup>. C'est donc sous cette demande d'expertise que Hager entame son voyage en Sicile, et non par une volonté propre de découvrir l'île.<sup>244</sup>

Grâce à sa formation et son expérience personnelle au Levant, Hager se consacre également à l'étude de la période arabe en Sicile, en s'intéressant aux quelques témoignages encore subsistants, tel que des monnaies, des inscriptions, des vestiges archéologiques en tout genre, ou encore certains monuments. Grâce à son étude, Hager n'hésite pas à souligner la contribution de cette période à la civilisation sicilienne de cette époque.<sup>245</sup>

Avec Hager, on voit que cet absolutisme de la période grecque sicilienne tend à laisser place, progressivement – et ce sera le cas tout au long du XIXe siècle – à d'autres périodes toutes aussi importantes, tel que la période normande ou, de manière plus générale, la période médiévale. Ces périodes seront de plus en plus évoquées au cours du XIXe siècle, et leur étude sera plus approfondie.<sup>246</sup>

### d. Les auteurs d'Italie du nord

Nous avons parlé ici de nombreux auteurs étrangers, mais qu'en est-il des italiens du nord ? En réalité, et jusqu'au début du XIXe siècle au moins, les Italiens du nord, même les plus cultivés, évitent les régions méridionales du pays – comprenant la Sicile – en préférant voyager à travers l'Europe du nord. Les préjugés qui avaient cours sur la Sicile étaient encore

---

<sup>240</sup> HAGER 1795.

<sup>241</sup> HAGER 1799.

<sup>242</sup> En effet, Vella – déjà cité précédemment – avait fait grand bruit à l'époque, grâce à sa soi-disant découverte de plusieurs manuscrits arabes en Sicile, dont le *Codice Diplomatico di Sicilia, sotto il governo degli Arabi*, le *Conseil d'Égypte*, ou encore l'*Histoire romaine de Tite-Live* en arabe (dernier ouvrage qui occupera principalement l'expertise de Hager).

<sup>243</sup> HAGER 1794.

<sup>244</sup> NICOLosi 2020, pp. 102-103.

<sup>245</sup> SALMERI 2001, pp. 76-77.

<sup>246</sup> SALMERI 2001, pp. 76-77.

plus présents chez eux et il est intéressant d'observer qu'à travers le récit de nos voyageurs étrangers, c'est souvent chez les Italiens que l'on retrouve une angoisse et une appréhension vis-à-vis de l'île. En effet, la Sicile est vue comme une région à part du reste de l'Italie, totalement différente de celle-ci, avec un profond contraste lié, entre autres, à son histoire compliquée. Les Siciliens sont décrits comme un peuple primitif, à cause notamment de leur comportement héréditaire, causé par la succession des différentes civilisations « barbares » qui se succédèrent sur l'île, et ils sont parfois même rattachés aux civilisations nord-africaines, marqués par une culture dite « arabe », suite justement aux nombreuses invasions de l'île et aux mélanges de culture qui en découlèrent.<sup>247</sup> Cette vision de la Sicile et de ses habitants par le reste de l'Italie, qui restera fort ancrée dans les mentalités durant le XVIIIe siècle, ne favorisera donc pas la venue de visiteurs italiens sur l'île (même s'il y en eut, malgré tout, quelques-uns tel que di Tassulo<sup>248</sup> ou Rezzanico<sup>249</sup>).

### **2.4.3. Les visiteurs de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle à Agrigente**

Progressivement, le nombre de visiteurs au sein de la vallée d'Agrigente augmente considérablement, toujours avec des voyageurs aux intérêts très divers. Peu de ces voyageurs marquent un changement considérable dans la littérature de voyage à cette époque, et je ne ferai qu'en citer quelques-uns à titre d'exemples. Ce qu'il est intéressant de noter, c'est qu'à partir du voyage de Riedesel, en quelques décennies à peine, de nombreux progrès vont être faits en termes d'études historiques et archéologiques sur Agrigente.

Salis de Marschlins, à la demande du roi et accompagné de son oncle, se rend en Sicile en 1788 afin d'y réaliser une inspection militaire. De ce voyage, il livre une description de l'île remarquable par son degré de détail. Il se consacre plus précisément à la géologie et à la botanique de l'île, raison pour laquelle sa description d'Agrigente est très succincte, ses vestiges ne semblant pas attirer son intérêt outre mesure. Quelques années plus tard, en 1791, c'est le poète et peintre de paysage Carlo Gottardo Grass qui se rend sur l'île, poussé par les

---

<sup>247</sup> NEZRI-DUFOUR 1997, pp. 5-14.

<sup>248</sup> DI TASSULO 1777.

<sup>249</sup> REZZANICO 1828.

recommandations de Goethe rencontré la même année, et il en livre un récit remarquable, accompagné de 26 illustrations et dans lequel on sent son enthousiasme pour l'île.<sup>250</sup>

Marie-Joseph, marquis de Foresta, se rend également en Sicile en 1805, motivé par son amour pour les antiquités et l'histoire classique. Dans son récit de voyage, publié seulement en 1821, il s'intéresse donc tout particulièrement aux antiquités de Sicile, en les décrivant avec une grande précision, et en utilisant un langage très adroit et soutenu, sur un ton presque théâtral.<sup>251</sup>

L'intérêt pour la Sicile grandit donc considérablement à l'époque, et progressivement, l'île n'est plus envisagée comme un lieu fantastique et idyllique, mais plutôt comme un véritable musée à ciel ouvert qui permet de mieux comprendre la réalité des temps classiques. Cet intérêt est également marqué par la mise en avant des principes moraux de la culture grecque qui est à l'époque envisagée comme un modèle de valeurs à suivre pour l'Occident.<sup>252</sup> Mais bien que la Sicile soit le plus souvent considérée comme ce témoin extraordinaire des temps passés, elle ne fait tout de même pas l'unanimité, et certains auteurs continuent à en avoir une image extrêmement négative. C'est par exemple le cas du baron français Augustin Creuzé de Lesser, qui livre des commentaires très peu élogieux sur l'île, qu'il ne considère pas comme faisant partie de l'Europe, mais plutôt de l'Afrique, à cause de son côté arriéré.<sup>253</sup>

Même si les antiquités de l'île continuent à être envisagées dans nos nombreux récits, durant les quinze premières années du XIXe siècle, c'est progressivement la réalité sociale et économique de l'île qui va intéresser les voyageurs avant tout.<sup>254</sup>

## **2.5. La traduction comme moyen de diffusion**

Afin d'assurer leur succès, il est essentiel que les voyageurs accordent une importance particulière au caractère « inédit » des informations qu'ils livrent dans leurs récits. Divers stratagèmes sont alors employés pour se démarquer : inclure des éléments divertissants, comme Brydone ; enrichir les ouvrages d'illustrations de qualité, comme

---

<sup>250</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 130

<sup>251</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 133

<sup>252</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 131

<sup>253</sup> D'ALESSANDRO 1994, p. 131.

<sup>254</sup> D'ALESSANDRO 1994, pp. 133-134.

Houël et Saint-Non ; ou encore explorer des sujets spécifiques, à l'image de Dolomieu avec la minéralogie. Malgré ces efforts, tous les récits ne parviennent pas à rencontrer le même succès, et beaucoup peinent à s'imposer dans le corpus des grands textes de voyage de l'époque.

Les raisons de ce manque de reconnaissance sont multiples et parfois difficiles à cerner. Parmi elles, la concurrence avec d'autres ouvrages de meilleure qualité ou publiés simultanément peut jouer un rôle important. Cependant, un facteur déterminant mérite une attention particulière : le rôle de la traduction dans le succès et la diffusion des récits de voyage.

La traduction est fondamentale dans ce contexte, car elle joue un rôle crucial dans la sélection et la transmission des informations. Les œuvres traduites, telles que celles de Riedesel ou de Brydone, bénéficient d'une large diffusion, à la fois géographique et linguistique, au sein de l'Europe éclairée. Cette accessibilité leur permet de toucher un public plus vaste et de s'imposer comme des références internationales. À l'inverse, les récits non traduits, comme ceux de Münter ou Bartels, restent limités à une audience restreinte, diminuant ainsi leur impact et leur reconnaissance.<sup>255</sup>

Cependant, il serait simpliste de croire que la traduction est le seul moteur du succès d'une œuvre. En réalité, ce sont souvent les récits qui connaissent un succès initial important dans leur langue d'origine qui sont ensuite traduits, dans une logique de profit financier. Cependant, le choix de la traduction ou non d'un ouvrage ne repose pas uniquement sur la richesse ou la notoriété de son auteur. Celui-ci peut également être influencé par des relations personnelles – le « copinage » entre érudits et traducteurs –, ou par la capacité des auteurs à financer eux-mêmes la traduction de leurs textes. Ces mécanismes révèlent des inégalités dans l'accès à la reconnaissance et la diffusion internationale.<sup>256</sup>

Au-delà de ces considérations pratiques, le système de traduction a des implications plus profondes sur la perception et la transmission du savoir. Ce qui n'est pas traduit n'est pas lu, et ce qui n'est pas lu reste absent des débats intellectuels et scientifiques. Ainsi, en sélectionnant les œuvres à traduire, on oriente indirectement la réception des informations et on façonne l'image que l'Europe des Lumières se fait des territoires explorés, biaisant ainsi l'idée que l'homme moderne se fait de ces propres territoires.

---

<sup>255</sup> NICOLASI 2020, pp. 235-236.

<sup>256</sup> NICOLASI 2020, pp. 235-236.

Les traductions permettent aussi d'établir des liens entre les différents auteurs et peuvent influencer la manière dont les voyageurs construisent leurs propres récits. Par exemple, l'accessibilité et la large diffusion du récit de Riedesel en ont fait une référence incontournable pour les voyageurs qui lui ont succédé. Son influence se reflète ainsi non seulement dans les itinéraires choisis, mais aussi dans les descriptions et les interprétations des vestiges antiques qu'il propose.<sup>257</sup>

Le phénomène de la traduction ne se limite donc pas à un rôle de simple diffusion : il participe activement à la hiérarchisation des savoirs et à la construction d'un discours précis sur les territoires explorés. Comprendre ces dynamiques permet de mieux saisir les enjeux culturels et politiques qui rythment la production et la transmission des récits de voyage au XVIIIe siècle.

## **2.6. La notion d'itinéraire**

Les sites visités par nos voyageurs varient généralement en fonction de leurs intérêts, mais certains deviennent progressivement des incontournables du voyage en Sicile, et se retrouvent de manière quasi-systématique dans les récits de voyage de l'époque. Généralement, il s'agit de lieux qui ont été particulièrement mis en valeur dans les premières grandes publications concernant la Sicile, telles que celle de Fazello qui aura une grande influence sur le choix des sites visités lors des premières expéditions en Sicile au XVIIIe siècle.

Dans nos récits, on a également bien souvent l'image d'un itinéraire bien tracé et défini, mais la réalité est toute autre. Cette image artificielle de l'itinéraire est en réalité construite lors du travail de refonte des textes en vue de leur publication, et ce pour permettre une lecture plus facile des textes. Cette réalité est notamment perceptible grâce à l'exceptionnelle conservation d'une partie des manuscrits de Houël, qui nous permettent de comparer les écrits originaux de l'auteur à la version publiée du même voyage, montrant ainsi clairement que l'itinéraire emprunté par ce dernier ne correspond pas toujours à l'itinéraire perceptible dans son ouvrage. Cependant, un travail de comparaison complet est assez complexe à réaliser par manque d'écrits originaux pour d'autres auteurs.<sup>258</sup>

---

<sup>257</sup> NICOLosi 2020, pp. 235-236.

<sup>258</sup> NICOLosi 2020, pp. 123-124.



Il faut également être conscient des contraintes qui s'opposent à certains voyageurs et qui vont parfois avoir une influence sur leur itinéraire. Par exemple, en l'absence d'auberges et afin de loger chez certains membres de l'élite sicilienne ou dans certains couvents – lieux privilégiés par les voyageurs grâce à leur semblant de confort – les visiteurs doivent être munis d'une lettre de recommandation, dont l'obtention modèlera également leurs villes de destination.<sup>259</sup> Lors des premières expéditions sur l'île, on se déplace également rarement à l'intérieur des terres, par peur des rumeurs de bandits qui y résident, mais également à cause de l'état déplorable des routes : le type de voyage privilégié est donc celui en mer, en longeant les côtes et en s'arrêtant à chaque site digne d'intérêt sur leur pourtour.<sup>260</sup>

---

<sup>259</sup> CHEVALLIER 1988, pp. 222-223.

<sup>260</sup> BRILLI 1995, pp. 66-67.

## – Deuxième partie –

### Le temple de la Concorde

#### 1. Présentation architecturale du temple de la Concorde

De tous les temples de la Vallée des Temples, le temple de la Concorde (ou temple F) est le plus remarquable et le plus complet, et cela grâce ses conditions de préservation exceptionnelles. Il est d'ailleurs considéré à ce jour comme l'un des temples grecs les mieux conservés d'Occident. Son édification a certainement eu lieu entre 440 et 430 av. J.-C., quelques années après la victoire d'Himère remportée sur les Carthaginois.<sup>261</sup>

Affublé d'un nomination ancienne erronée – comme pour une bonne partie des édifices antiques de la cité – il est plus juste aujourd'hui de se référer à la nomination moderne du temple, attribuée par Marconi selon un ordre alphabétique. Ainsi, selon ce système, le temple de la Concorde est également appelé « temple F ». Cependant, l'usage de la dénomination traditionnelle du temple par « temple de la Concorde », établie par Fazello au XVI<sup>e</sup> siècle, reste toujours utilisée aujourd'hui, afin de ne pas créer la confusion entre les ouvrages anciens et modernes.

Le temple de la Concorde (ou temple F) (fig. 1 à 6) est un temple de style dorique, périptère et hexastyle, avec une péristasis composée de 34 colonnes cannelées à 20 rainures, mesurant 6,75 m de haut et posées à même le stylobate. Les mesures de ce dernier sont de 39,44 m de long pour 16,91 m de large, mais il faut toutefois noter que celles-ci varient parfois légèrement d'un ouvrage à l'autre. L'ensemble est composé d'un pronaos et d'un opisthodomé doublement in antis, entre lesquels se situe la cella (ou naos), légèrement surmontée par rapport au reste de l'édifice.<sup>262</sup> Originellement orienté vers l'est, c'est-à-dire vers le soleil levant, le temple subit un changement d'orientation lors de sa conversion en église durant son ère chrétienne.

Entre le pronaos et la cella, on note la présence de deux petits escaliers, destinés à accéder à l'espace constitué entre le plafond de la cella et le toit du monument (espace qui servait probablement de grenier). On observe également deux ouvertures asymétriques dans

---

<sup>261</sup> MARCONI 1949, p. 6.

<sup>262</sup> TRIZZINO 1980, p. 173.

les parties hautes de la cella, du côté oriental et occidental de celle-ci, permettant certainement l'accès à ce même grenier depuis les espaces du péristyle, après avoir gravi les deux escaliers y conduisant.<sup>263</sup>

L'édifice est surmonté d'une frise faisant s'alterner 72 triglyphes en relief et 68 métopes lisses. L'absence de crampons de fixations dans le fronton laisse supposer que ce dernier était dépourvu d'éléments décoratifs sculptés. Le bâtiment était certainement rehaussé d'une vive polychromie, dont les traces ont disparu au cours du temps.<sup>264</sup>

L'ensemble était également recouvert d'un stuc blanc, dont le but était de protéger la pierre – un tuf coquilleux poreux et assez grossier – de la corrosion, ainsi que de lui donner un aspect esthétique plus appréciable, lui confiant l'illusion d'un marbre grec.<sup>265</sup> Le monument est surmonté d'un toit en double pente, à chevrons, recouvert de plaques de terres cuites retenues par des gouttières.<sup>266</sup>

## **2. Histoire et modifications architecturales majeures du temple de la Concorde : de l'époque paléochrétienne au début des Temps modernes**

Après à peu près un millénaire d'existence, au cours duquel le temple ne subit pas de lourdes modifications, suivi d'une courte période d'abandon suite à l'interdiction des rites païens, l'édifice fut transformé en église chrétienne vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle. C'est grâce à l'établissement de ce culte chrétien en son sein, qui perdurera jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle (passant d'une dédicace aux saints Pierre et Paul à une dédicace à San Gregorio delle Rape), que l'on doit aujourd'hui l'incroyable état de conservation du temple.<sup>267</sup> En effet, le temple a conservé, jusqu'à aujourd'hui, la quasi-entièreté de son élévation, à l'exception de sa couverture (restituable grâce à l'étude des insertions de poutres dans les parties hautes de l'édifice) et une partie de sa frise sur les côtés latéraux.<sup>268</sup>

Bien qu'une bonne partie des modifications effectuées durant sa phase chrétienne furent supprimées au cours des diverses phases de restauration de l'édifice qui se succédèrent à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous gardons encore aujourd'hui quelques traces de cette existence

---

<sup>263</sup> MARCONI 1949, p. 16.

<sup>264</sup> MARCONI 1949, pp. 11-12.

<sup>265</sup> MARCONI 1949, pp. 11-12.

<sup>266</sup> MARCONI 1949, pp. 27-32.

<sup>267</sup> TRIZZINO 1980, p. 173.

<sup>268</sup> MARCONI 1949, p. 16.

religieuse seconde du temple. La première – et la plus évidente aujourd’hui – sont les douze arcades percées dans les murs latéraux de la cella. On retrouve également la présence d’une niche dans le mur intérieur de la cella la séparant du pronaos, et il n’y a pas de mur entre la cella et l’opisthodomus ; il a été détruit afin d’agrandir cet espace qui servait de nef principale à l’église chrétienne. Pour finir, on note également la présence de sépultures chrétiennes percées à l’intérieur même du temple.<sup>269</sup>

## 2.1. La conversion du temple en église

Au IV<sup>e</sup> siècle, notamment avec l’Edit de tolérance du 13 juin 313, on assiste progressivement au passage du christianisme du rôle de religion tolérée à celui de religion officielle de l’état romain. Dans le siècle suivant, toute une série d’édits émanant de l’autorité impériale verront le jour, visant à « l’abolition » progressive du culte païen. Ainsi, dans l’édit de Théodose II, du 14 novembre 435, on retrouve une disposition offrant la possibilité d’adapter les anciens monuments païens en édifices dédiés au culte chrétien, pour peu que ceux-ci répondent à certaines exigences du nouveau culte.<sup>270</sup>

A la fin du VI<sup>e</sup> siècle – époque de la conversion du temple de la Concorde en église chrétienne – nous nous situons également sous le pontificat de Gregorio Magno (Grégoire le Grand, ou Grégoire II) (590-604), qui s’avère avoir eu une influence plutôt salvatrice pour un grand nombre de monuments païens, interdisant leur destruction et encourageant plutôt leur conversion en édifices chrétiens, en les purgeant des anciens dieux païens grâce aux cérémonies nécessaires et à l’introduction de reliques en leur sein.<sup>271</sup>

C’est donc sous cette double influence que fut mis en œuvre la transformation du temple de la Concorde en église chrétienne dédiée aux saints Pierre et Paul. Cette conversion fut réalisée par l’évêque San Gregorio<sup>272</sup>, après que celui-ci ait obtenu, auprès de l’Eglise d’Agrigente, la cession des droits et des terres rattachés à cette partie de la ville.<sup>273</sup>

---

<sup>269</sup> MARCONI 1949, p. 16

<sup>270</sup> VON MATT, PARETI & GRIFFO 1960, pp. 30-31.

<sup>271</sup> PERGOLI CAMPANELLI 2013, pp.11-17.

<sup>272</sup> En 2005, San Gregorio d’Agrigente fut proclamé « patron de la conservation du patrimoine architectural » par la *Congregatio de Cultu Divino et Disciplina Sacramentorum*.

<sup>273</sup> TRIZZINO 1980, pp. 174-175.

### 2.1.1. Sources relatives à la conversion du temple en église chrétienne

Le temple de la Concorde, monument emblématique d'Agrigente, a donc connu de nombreuses transformations au cours des siècles, notamment sa conversion en église chrétienne dédiée aux saints Pierre et Paul, attribuée à l'évêque San Gregorio vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle.

Selon la *Vita di San Gregorio* (BHG 707), rédigée entre le VII<sup>e</sup><sup>274</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle<sup>275</sup> par Leonzio, moine du monastère de S. Saba à Rome, cette conversion répond à un contexte de rivalités ecclésiastiques. Le texte rapporte que Gregorio, destitué puis réhabilité à la suite de fausses accusations<sup>276</sup>, choisit de transformer un « temple idolâtre » situé près des murs méridionaux d'Agrigente en lieu de culte chrétien dédié aux apôtres Pierre et Paul.<sup>277</sup> Bien qu'intéressante, cette source hagiographique, rédigée plusieurs siècles après les faits, doit cependant être abordée avec prudence, car elle mêle réalité historique et motifs légendaires.

Leonzio, dans son récit, ne fait pas mention à l'ancienne dédicace du temple, en se contentant uniquement d'évoquer les démons « Eber et Raps » qui s'étaient cachés dans les idoles païennes et qui furent chassés par San Gregorio. Morcelli vit dans le nom des deux démons Eber et Raps la transformation punique des noms d'Hercule et Triptolème. Il identifia ainsi l'église de San Gregorio, dédiée aux saint Pierre et Paul, dans le temple que l'on pensait être, à l'époque, celui d'Héraclès. Cependant, par la suite, Picone identifia ce dernier comme étant en réalité celui d'Esculape, et remplaça ainsi l'église de San Gregorio dans le temple dit de la Concorde, en basant ses affirmations sur l'observation de traces laissées par l'établissement d'un lieu de culte chrétien en son sein, tel que la présence d'arches percées dans les murs de la cella.<sup>278</sup> Cette identification sera par la suite largement acceptée et reprise dans les travaux ultérieurs, comme ceux de Mercurelli<sup>279</sup>, De Miro<sup>280</sup> et Trizzino<sup>281</sup>.

Bien avant Picone, de nombreux auteurs et voyageurs avaient déjà fait mention de la présence d'une église au sein du temple de la Concorde, mais en fixant la date de

---

<sup>274</sup> MERCURELLI 1948, pp. 15-16.

<sup>275</sup> CAMINNECI 2013, pp. 1251-1251.

<sup>276</sup> MILVIA MORCIANO 2001, p. 944.

<sup>277</sup> MERCURELLI 1948, p. 29-30. Cet auteur nous livre une traduction du passage de Leonzio (VII<sup>e</sup> S.), *In vita Sancti Gregori* (PG XCVIII, col. 712).

<sup>278</sup> MERCURELLI 1948, pp. 30-31.

<sup>279</sup> MERCURELLI 1948.

<sup>280</sup> DE MIRO 1986.

<sup>281</sup> TRIZZINO 1980.

l'établissement de celle-ci à partir du XVe siècle. Ce n'est véritablement qu'avec Picone que les modifications chrétiennes du temple seront rattachées à l'histoire de l'évêque San Gregorio d'Agrigente.<sup>282</sup>

Cependant, il faut noter que ces modifications correspondent également à l'aménagement typique des basiliques funéraires situées près des nécropoles, ce qui renforcerait plutôt l'idée que l'église servait de lieu d'hommage à des martyrs locaux, plutôt que de siège épiscopal permanent.

### **2.1.2. Transformations architecturales dues à San Gregorio**

La transformation du temple de la Concorde en église dédiée aux saints Pierre et Paul eut donc lieu dans les dernières années du VIe siècle. Les travaux ayant été réalisés en une seule année, selon les propos de la Vita de Leonzio, on peut supposer que ceux-ci n'étaient pas si conséquents. Les principaux dommages devaient certainement se situer au niveau de la charpente qui, étant en bois, devait avoir souffert de l'épreuve du temps.

Depuis 1788, de nombreuses phases de restauration se sont succédées au sein de l'édifice antique, visant notamment à supprimer les anciennes modifications chrétiennes. De ce fait, il est assez compliqué aujourd'hui d'établir une liste complète et certaine des interventions qui eurent lieu sous San Gregorio, d'autant plus que l'église s'est installée près de onze siècles au sein de l'édifice, entraînant d'autres phases de remaniement progressives. A titre d'exemple, les deux niches percées dans le mur oriental de la cella – il n'en reste plus qu'une seule visible aujourd'hui – appartiendrait à une phase beaucoup plus moderne.<sup>283</sup> Il en va de même pour les arcades percées dans les murs latéraux de la cella, que de nombreux auteurs modernes identifient comme faisant partie d'une phase plus tardive.<sup>284</sup>

Les modifications majeures et à peu près certaines que l'on peut attribuer à la toute première phase chrétienne du temple sont notamment la fermeture des entrecolonnements du péristyle avec des murs de pierres sèches (modification supprimée dans la phase de restauration de 1788) ; la suppression du mur entre l'opisthodomé et la cella afin de créer un espace plus vaste pour accueillir les fidèles venant célébrer le culte<sup>285</sup> ; l'inversion de

---

<sup>282</sup> PICONE 1866.

<sup>283</sup> MERCURELLI 1948, pp. 34-35.

<sup>284</sup> TRIZZINO 1980, pp. 175-176.

<sup>285</sup> MERCURELLI 1948, p. 34.

l'orientation du temple, anciennement tourné vers l'orient, pour placer l'abside de l'autre côté (occupant certainement l'espace entre les deux escaliers)<sup>286</sup> ; et l'aménagement de plusieurs sépultures à l'intérieur même du temple, dont deux parallèles présentes dans le pronaos et attribuées par De Miro au protomartyrs Libertino et Pellegrino, dont les restes ont peut-être été transférés par S. Gregorio dans la nouvelle église afin de lui apporter prestige et autorité.<sup>287</sup> Le plan de l'église San Gregorio devait donc se rapprocher de celui d'une petite basilique tripartite, avec une grande nef au centre (de 7,60 m) et deux petites nefs latérales (de 2,40 m).<sup>288</sup>

En ce qui concerne le toit de l'édifice, il fut sans doute refait complètement, comme en témoignent certains trous dans les murs du bâtiment, qui auraient servi à placer les poutres du nouveau toit. Celui-ci devait être saillant, avec les pentes qui reposaient sur le sommet du mur extérieur de la cella et sur l'architrave des colonnes. Pour établir un tel toit, il fut nécessaire de supprimer les blocs de la frise, raison pour laquelle on ne conserve aujourd'hui que trois triglyphes et trois métopes de part et d'autre du temple, ayant survécu grâce à leur emplacement qui se situait certainement dans l'espace à ciel ouvert du compartiment d'entrée réalisé au même moment.<sup>289</sup>

Il est également fort probable que le pronaos fut divisé en deux niveaux grâce à l'installation d'un plancher, créant une différence de niveau entre la partie consacrée à l'autel et celle qui l'était aux fidèles. Les trous effectués pour poser les poutres de ces planches sont également visibles sur les parois latérales de la cella.<sup>290</sup>

Lucio Trizzino, dans son ouvrage de 1980<sup>291</sup>, émet l'hypothèse que l'église de San Gregorio n'occupait qu'une partie de la cella, délimitée par un mur transversal dans lequel était placé l'entrée du lieu.<sup>292</sup> Cependant, il a été admis aujourd'hui que ce petit mur transversal, dont la présence est bel et bien avérée, n'appartenait pas à la toute première phase chrétienne du temple, mais plutôt à la petite chapelle qui s'y développa ensuite, et qui restera à cette place jusqu'en 1788.<sup>293</sup>

---

<sup>286</sup> MERCURELLI 1948, pp. 34-35.

<sup>287</sup> TRIZZINO 1980, p. 179.

<sup>288</sup> CARLINO 2011, pp. 104-105.

<sup>289</sup> CARLINO 2011, pp. 104-106.

<sup>290</sup> CARLINO 2011, p. 106.

<sup>291</sup> TRIZZINO 1980, p. 172-188.

<sup>292</sup> CARLINO 2011, pp. 106-107.

<sup>293</sup> CARLINO 2011, pp. 106-107.

### 2.1.3. Notes sur l'interprétation des sources

La prudence est de mise quant à l'interprétation des textes hagiographiques comme la *Vita di San Gregorio*. L'attribution du temple à des « idoles d'Eber et Raps », des noms sans lien évident avec la tradition gréco-romaine, illustre les limites et les anachronismes de ces récits tardifs. De même, comme nous l'avons brièvement évoqué précédemment, la transformation du temple en église semble davantage répondre aux besoins pratiques et spirituels d'une communauté chrétienne proche d'une nécropole, plutôt qu'à une volonté politique ou épiscopale.

## 2.2. Le temple à travers les siècles suivants

Après la mort de San Gregorio, l'église perdit en importance et devint un simple lieu de culte associé à une nécropole, ce qui permit sa préservation relative durant les invasions musulmanes.<sup>294</sup> Sous la domination normande, dans un privilège de 1090, on retrouve une mention de l'église de San Gregorio, nommée désormais « *abbacia Sancti Gregorii [...] sita in civitate veteri* », <sup>295</sup> passant donc d'une dédicace aux saints Pierre et Paul à une dédicace se rattachant au nom de son fondateur, la date exacte de cette nouvelle dédicace nous étant inconnue. L'église est de nouveau citée presque un siècle plus tard, dans un diplôme daté de 1178 – repris tout d'abord par Pirro<sup>296</sup>, puis par Mercurelli<sup>297</sup> –, où elle porte désormais le nom de *Ecclesiam S. Gregorii / sitam extra muros Agrigenti*.<sup>298</sup>

À partir du XII<sup>e</sup> siècle, les sources se font rares, et le lieu finit progressivement par être réduit à une petite chapelle, supprimée en 1788 lors des restaurations menées par le prince de Torremuzza pour redonner au temple son apparence antique. Ces travaux marquent une nouvelle phase dans l'histoire de l'édifice, désormais perçu comme un symbole du patrimoine classique.

---

<sup>294</sup> TRIZZINO 1980, pp. 184-186.

<sup>295</sup> CARLINO 2011, pp. 107-109.

<sup>296</sup> PIRRO 1949.

<sup>297</sup> MERCURELLI 1948.

<sup>298</sup> MERCURELLI 1948, p. 38.



## 2.3. Le temple au XVIII<sup>e</sup> siècle

C'est principalement à partir de l'époque moderne que l'on retrouve de nombreuses mentions et descriptions du temple. Cependant, contrairement à ce que l'on avait pu voir avec la biographie de Leonzio, c'est désormais le monument dans sa forme antique qui intéresse nos auteurs, en occultant bien souvent tous les éléments pouvant se rattacher à sa phase chrétienne.

### 2.3.1. L'influence du témoignage de Fazello dans les descriptions modernes du temple

Nous devons la première véritable description du temple de la Concorde à Tommaso Fazello, cité précédemment, qui est considéré comme le premier véritable historiographe et archéologue de l'île. Dans le sixième chapitre de son ouvrage *De rebus Siculis*<sup>299</sup>, il consacre tout un passage à la description des temples d'Agrigente.

L'auteur commence par un rappel historique sur la cité antique, en basant son propos sur plusieurs écrits d'auteurs anciens. Il passe ensuite à la descriptions des divers vestiges de la ville, dont ses nombreux temples, et c'est après avoir présenté les temples d'Esculape, de Jupiter Olympien et d'Hercule, qu'il passe enfin à l'exposé du temple qu'il identifie lui-même comme étant dédié à la Concorde<sup>300</sup>.

Contrairement à sa description du temple de Jupiter Olympien, qui est relativement conséquente, Fazello est assez bref en ce qui concerne la description du temple de la Concorde, celle-ci n'occupant qu'une dizaine de lignes.

Dans celle-ci, l'auteur indique que le temple qui nous occupe ici est le quatrième de la vallée, se situant à l'est du temple d'Hercule. Selon lui, il s'agit d'un temple qui aurait été dédié à la Concorde, après avoir été érigé par les Agrigentins à la suite de leur victoire sur la cité de Lilybée. Son attribution est en réalité uniquement basée sur une inscription latine inscrite sur une plaque de marbre, datant vraisemblablement du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., qui aurait soi-disant été retrouvée tout près du temple. Cependant, aucune autre source ne fait mention de cette découverte et Fazello n'approfondit pas son propos, d'autant plus qu'à l'époque où

---

<sup>299</sup> FAZELLO 1558, pp. 125-139.

<sup>300</sup> FAZELLO 1558, p. 128.

il rédige son ouvrage, cette plaque de marbre se trouve déjà encastrée dans l'un des murs de la nouvelle place du marché à Agrigente, ce qui rend impossible l'hypothèse selon laquelle ce dernier aurait pu participer ou simplement être présent lors de sa découverte, la date exacte de ladite découverte n'étant pas mentionnée par Fazello.

De nos jours, cette même plaque est visible au Museo Archeologico Regionale « Pietro Griffo » à Agrigente, dans la salle *Gaetano e Mario Columba*, qui contient toute une collection de textes épigraphiques principalement grecs et romains.

Il est tout de même intéressant de se pencher sur la manière dont Fazello construit son étude des vestiges d'Agrigente, car c'est en réalité une méthode qui reviendra dans un bon nombre de nos récits de voyage par la suite. Il commence donc par rappeler les origines prestigieuses de la cité d'Agrigente, en mettant tout particulièrement l'accent sur les âges classiques, marqués par ses richesses, sa haute culture, ses personnalités illustres, et surtout par ses temples, qu'il décrit ensuite. En opposition à la magnifique Agrigente grecque, Fazello s'exprime très succinctement sur la ville moderne de Girgenti, qu'il dit « bien inférieure en taille et en renommée »<sup>301</sup>. Cette opposition entre l'ancienne Agrigente – la cité antique, identifiée principalement sur la colline sud, et considérée jadis comme grande et belle –, et l'actuelle Girgenti – la ville du Moyen Âge, qui se développe sur la colline nord-ouest, dans un enchevêtrement de rues très serrées et de bâtiments souvent vétustes – est un aspect que l'on retrouvera dans de nombreux récits de voyages au XVIII<sup>e</sup> siècle, sans doute encore une fois sous l'influence de cet auteur. En effet, comme évoqué précédemment, l'ouvrage de Fazello constituera une source de premier ordre pour les premiers voyageurs qui se rendent sur l'île au XVIII<sup>e</sup> siècle – tel que D'Orville, Brydone ou encore Riedesel – et continuera également à être cité abondamment dans les décennies suivantes.

### **2.3.2. Les descriptions de l'apparence du temple dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle**

Dans les descriptions des voyageurs qui entreprennent un voyage sur l'île au XVIII<sup>e</sup> siècle, on retrouve souvent les mêmes éléments qui se répètent : l'ordre architectural dont il est question, la configuration du temple, le nombre de ses colonnes, ainsi que des détails sur celles-ci (nervures, bases, disposition, etc.), l'état de conservation de l'ensemble, les

---

<sup>301</sup> FAZELLO 1558, pp. 305-307.

proportions de l'édifice, le constat de certains détails – comme la présence d'escaliers permettant d'atteindre la zone du grenier –, et ainsi de suite. Le temple antique est également souvent décrit comme agréable grâce à sa grande simplicité, car dépourvu d'artifices dans son ornementation. Ce qui est intéressant à prendre en compte ici, ce n'est donc pas les éléments qui se répètent, mais justement ceux qui apparaissent à un moment donné – signe peut-être d'un changement en ce qui concerne l'apparence du temple – et qui, soit se répèteront dans les récits suivants, soit resteront des observations isolées et perceptibles chez quelques voyageurs seulement. C'est donc sur ces éléments particuliers, ainsi que sur tout ce qui touche aux questions de recherche de ce travail – à savoir tout ce qui évoque l'attribution du temple ou les vestiges de l'ancienne église qui y était installée – sur lesquels nous nous concentrerons ici. Le reste des éléments – notamment tout ce qui concerne la description de l'architecture du temple – étant généralement comparable à la présentation que nous avons nous même établie au début de ce chapitre, je ne pense pas qu'il est nécessaire d'y revenir outre mesure.

### 2.3.3. La question de l'attribution du temple

#### a. L'attribution de Fazello

CIL (*CIL* vol. 10, XI, 7192) :

CONCORDIAE · AGRIGENTI.  
 NORVM SACRUM  
 RES · PVBLICA · LILYBITANO  
 RVM DEDICANTIBVS.  
 M · HATERIO · CANDIDO · PROCOS  
 ET · L · CORNELIO MARCELLO Q  
 PR                    PR

Avant Fazello, on retrouve déjà un auteur qui fait mention de cette même épigraphie : Aretius Cl. Marius<sup>302</sup>, dans l'ouvrage duquel on retrouve effectivement la retranscription de cette inscription, sans toutefois qu'elle ne soit rattachée à un temple en particulier.<sup>303</sup> Fazello est donc le premier auteur – dont nous avons connaissance – à rattacher cette inscription au

<sup>302</sup> ARETIUS 1542, pp. 30-31.

<sup>303</sup> MILVIA MORCIANO 2001, p. 943.

temple que l'on nomme aujourd'hui « temple de la Concorde » par convention plutôt que par vérité établie. Effectivement, cette attribution – qui ne se base pas sur des éléments attestés et irréfutables – sera très rapidement repoussée par les auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## **b. Débats des voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle sur l'attribution du temple qu'en fait Fazello**

En effet, au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'attribution du temple donnée par Fazello est remise en question, principalement à cause du manque de rigueur scientifique et d'esprit critique de l'auteur. En effet, alors que Graevius<sup>304</sup> ne fait que mentionner l'épigraphie et son lieu d'exposition, sans se prononcer sur celle-ci, D'Orville<sup>305</sup> (1727), quant à lui, n'hésite pas à développer un long propos sur le manque de fiabilité des propos de Fazello en ce qui concerne l'attribution du temple. Il relève notamment le fait que cette inscription latine fait référence à une bataille dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir, que ce soit sur sa date ou son lieu, ce qui constitue déjà un élément douteux. Pour l'auteur, en réalité cette inscription ne ferait pas mention d'une bataille gagnée par les Agrigentins sur la cité de Lilybée, mais marquera plutôt la célébration d'une longue amitié entre les deux villes. De plus, la langue dans laquelle l'épigraphie est écrite – à savoir le latin – ainsi que la mention de magistrats romains, renverrait à une période se situant après la prise de la ville par les Carthaginois, à une époque où il est peu probable que la cité possède encore les moyens financiers nécessaires à la construction d'un tel édifice, comme en témoigne notamment Diodore<sup>306</sup>, en expliquant qu'à son époque, les Agrigentins n'avaient plus les moyens de terminer le temple de Jupiter Olympien en lui octroyant un toit.

D'Orville se montre donc prudent avec cette attribution et estime qu'on ne peut tout simplement pas déduire, de manière certaine, la véritable divinité à laquelle le temple était initialement dédié.<sup>307</sup> Saint-Non rejoindra également les dires de ce dernier, en remarquant que l'inscription à laquelle fait référence Fazello est bien trop récente pour se référer à l'édifice dont il est question.<sup>308</sup>

---

<sup>304</sup> GRAEVIUS 1723, pp. 25-26.

<sup>305</sup> D'ORVILLE 1764, pp. 95-99.

<sup>306</sup> Diodore De Sicile, *Bibliothèque historique*, l. XIII, 81-91 (traduction française de Ferdinand Hoefer, [en ligne], <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/diodore/livre13d.htm>).

<sup>307</sup> D'ORVILLE 1764, pp. 95-96.

<sup>308</sup> DE SAINT-NON 1829.

Pancrazi – dont l’ouvrage sur les antiquités siciliennes est rédigé entre 1751 et 1753 – émet également quelques réticences face à l’attribution de Fazello, tout d’abord par l’absence de témoignages anciens faisant référence à l’évènement cité par l’inscription latine, et ensuite par le manque d’explications sur la manière dont Fazello arrive à l’attribution de cette épigraphie au temple de la Concorde et non à un autre édifice de la région. En effet, même si Fazello affirme que l’inscription fut retrouvée dans le voisinage du temple, il ne donne aucune autre information quant à cette découverte, ce qui remet en doute celle-ci. Pour finir, Pancrazi remarque aussi qu’il ne voit nullement d’endroit au sein du temple ayant pu accueillir l’emplacement de cette inscription, même s’il admet que celui-ci aurait pu être couvert par les structures modernes de la chapelle, qui étaient toujours en place à son époque.<sup>309</sup>

Et pourtant, parmi les premiers visiteurs qui succédèrent à D’Orville – et dont ils ne pouvaient avoir les écrits, son ouvrage n’étant publié qu’à titre posthume en 1764 – peu relèvent cette erreur d’attribution ou ne se prononcent clairement sur celle-ci.

Riedesel<sup>310</sup> (1767), malgré son niveau de connaissance à propos des vestiges antiques, ne fait que citer l’épigraphie en tant qu’élément de la place du marché de la ville, et ne la rattache pas à un quelconque temple. Par contre, quand il évoque le temple de la Concorde, il le mentionne en ces termes : « [...] celui que l’on prétend avoir été consacré à la Concorde [...] ». Le fait que Riedesel ne rattache pas l’épigraphie à un temple en particulier, ainsi que la manière dont il l’introduit dans son récit, laisse penser qu’il s’interrogeait déjà sur la véritable dédicace du temple à ce moment-là, en réfutant implicitement les propos de Fazello. Cependant, il ne mentionne rien d’autre au sujet de cette dédicace, et on ne peut donc pas affirmer sa position quant à celle-ci. Brydone<sup>311</sup> (1770), quant à lui, reprend les propos de Fazello dans son récit, en reliant de nouveau le temple de la Concorde à l’épigraphie qui se trouve sur la place du marché. Il en va de même pour di Tassullo<sup>312</sup> (1775), de la Platière<sup>313</sup> (1776-1777) et Payne Knight<sup>314</sup> (1777). De Borch<sup>315</sup> (1776-1777) dit du temple qu’il est « [...] ainsi appelé communément », laissant peut-être

---

<sup>309</sup> PANCRAZI 1751-1752, pp. 84-88.

<sup>310</sup> RIEDESEL 1771, p. 38.

<sup>311</sup> BRYDONE 1773, pp. 7-8.

<sup>312</sup> DI TASSULO 1775, p. 293.

<sup>313</sup> DE LA PLATIERE 1776-1777, pp. 434-435.

<sup>314</sup> KNIGHT 1777, p. 97.

<sup>315</sup> DE BORCH 1776-1777, pp. 24-25.

percevoir, tout comme Riedesel, la naissance d'une réfutation quant à la dédicace qui lui est rattachée par Fazello.

En réalité, après D'Orville en 1727, le second auteur à développer un discours clair et complet sur l'attribution de Fazello au soi-disant temple de la Concorde est Swinburne<sup>316</sup> (1777-1778), en citant notamment les écrits de D'Orville, sur lequel il base sa propre interprétation. En plus des éléments déjà évoqués par D'Orville, qui remettent fortement en doute l'attribution du temple qu'en fait Fazello, Swinburne rajoute que cet auteur avait certainement fondé en partie son interprétation sur le fait qu'un passage de Strabon mentionnait la destruction des édifices religieux de la ville lors du sac de la ville par les Carthaginois et que, de ce fait, le temple ne pouvait avoir été construit qu'après cette période. Swinburne rejette bien entendu cette supposée interprétation, en mettant en avant le style du temple qui ne correspond pas du tout à un édifice romain, mais bel et bien à une époque antérieure.

Pancrazi<sup>317</sup>, quelques années auparavant, avait également remis en question le sérieux de Fazello dans son attribution du temple, mais il semblerait que sa publication ne fut pas prise en compte par les voyageurs, jusqu'à Swinburne qui mentionne également le travail de ce dernier.

A partir de la publication de l'ouvrage de Swinburne en 1783, on remarque que la quasi-totalité de nos auteurs remettent à présent en cause l'attribution de Fazello, et on peut très allégrement supposer que ce revirement d'interprétation fut causé par le grand succès qu'eut l'ouvrage de celui-ci. L'ouvrage de D'Orville, publié en 1764 et mis en avant dans l'ouvrage de Swinburne, commence également à être cité de plus en plus souvent par ces mêmes auteurs, et notamment en ce qui concerne l'attribution du temple. Le succès de ce dernier peut certainement être relié à celui de Swinburne, qui lui fit profiter d'un petit coup de publicité.

Un exemple qui vient ici affirmer notre interprétation est celui qui nous est donné par le texte de Denon<sup>318</sup>, ainsi que par ce même texte publié dans l'ouvrage de Saint-Non<sup>319</sup>, accompagné de quelques modifications. En effet, Denon voyage en Sicile en 1778 et y décrit le temple de la Concorde, toujours sans remettre en doute son interprétation, certainement

---

<sup>316</sup> SWINBURNE 1777-1778, p. 18.

<sup>317</sup> PANCRAZI 1751-1752, pp. 86-87.

<sup>318</sup> DENON 1778, pp. 112-116.

<sup>319</sup> SAINT-NON 1781-1786, pp. 209-210.

parce que l'influence de Swinburne n'était pas encore de mise à ce moment-là<sup>320</sup>, son ouvrage n'étant publié qu'en 1783. Dans l'ouvrage de Saint-Non qui, pour rappel, reprend les écrits du journal de Denon, on retrouve de nouveau le texte de ce dernier, sans mention au problème de dédicace du temple, mais cette fois-ci, le paragraphe est accompagné d'une note en bas de page qui reprend le fameux passage de D'Orville où celui-ci réfute l'interprétation de Fazello. En effet, le quatrième volume de Saint-Non – dans lequel est contenu le récit sur la Vallée des Temples – n'est publié qu'en 1785 et, contrairement à Denon, il semblerait ici que l'éditeur – qui n'est d'autre que Saint-Non lui-même – ait pris la peine d'apporter quelques nuances aux propos du livre, en y rajoutant cette note en bas de page, et cela certainement aussi grâce à l'influence du récit de Swinburne dont il pu avoir connaissance.

A la suite de Denon et Saint-Non, la majorité des auteurs remettront systématiquement en doute l'interprétation que fait Fazello à propos de la dédicace du temple, à l'exception – assez étonnante – de Houël. Cela s'explique tout simplement par le fait que son ouvrage traitant de la Sicile est publié en 1787, mais sur la base du journal de voyage que celui-ci réalise entre 1776 et 1779, soit avant la publication de Swinburne. Et dans ce cas-ci, comme dans le cas de Denon, il semblerait que l'auteur n'ait pas pris la peine de réviser son manuscrit afin de le mettre à jour en y intégrant les nouvelles remarques émises sur sa dédicace.

A côté de la réfutation de la dédicace proposée par Fazello, certains auteurs émettent également des hypothèses sur la véritable divinité qui était vénérée au sein de ce temple. Le premier à le faire est de nouveau D'Orville<sup>321</sup> (1727), qui voit dans les deux petits escaliers du temple une partie plus basse – mais rebouchée par la suite –, qui descendait jusqu'à une cave sous le temple et laisserait donc supposer qu'on y pratiquait des cultes à mystères, dont en particulier celui de Cérès. Son interprétation de la présence d'une cave sous le temple est bien évidemment fautive, les campagnes de fouilles et de restauration successives au sein du temple ayant mis en évidence le fait que ces escaliers ne faisaient que monter vers l'ancien grenier du temple, et ne descendaient pas où que ce soit. Très peu d'auteurs par la suite – dans ceux qui reconnurent dans la dédicace établie par Fazello une imposture – se risquèrent à émettre une quelconque hypothèse sur la dédicace du temple, avant tout parce qu'aucun

---

<sup>320</sup> L'ouvrage de Denon est effectivement publié en 1788, soit après celui de Swinburne, mais il semble ici que l'auteur n'ait pas mis à jour ses manuscrits retraçant son voyage effectué en 1778 avant de publier la version définitive de son récit.

<sup>321</sup> D'ORVILLE 1727, pp. 95-99.

élément structurel du temple ne leur permettait d'en solidifier une. Le second auteur qui s'y risqua fut Münter<sup>322</sup> (1785-1786), qui repris l'interprétation de D'Orville, sans pour autant l'accepter complètement. En effet, il reprend les dires de D'Orville sur l'attribution du temple à Cérès, en soulignant que son interprétation est toutefois assez simpliste. Cependant, il mentionne qu'un moule fut retrouvé à proximité du temple, servant à représenter des petites Isis ailées, et émet l'hypothèse que cette représentation, souvent confondues par les Grecs avec la figure de Cérès, pourrait effectivement laisser supposer la présence d'un culte à Cérès au sein de ce temple. Bartels<sup>323</sup> (1786) reprend l'hypothèse de ce dernier – en insistant sur le fait qu'il ne s'agisse que d'une hypothèse, et non pas une affirmation de sa part – en rajoutant que ce petit moule appartenait désormais à un certain Don Isodoro Orso. Cette hypothèse ne sera pas reprise par la suite, certainement de par le fait que les ouvrages de Münter et de Bartels ne connaîtront pas de traduction, ni, par conséquent, de large diffusion. Leurs publications respectives sont également rédigées en lettres gothiques très serrées, ce qui dut également avoir un impact sur la lecture de leurs ouvrages, qui ne devaient effectivement pas se montrer très attrayants et appréciables pour le lecteur.

### **c. La question de l'attribution du temple aujourd'hui**

La véritable attribution du temple de la Concorde pose encore question aujourd'hui. Dernièrement, l'attribution que l'on retrouve le plus fréquemment est celle des Dioscures, grâce à une hypothèse émise pour la première fois par Pace, auteur à qui l'on doit un examen attentif sur le problème des attributions relatif aux temples de la Sicile. Selon cet auteur, on verrait dans la dyade chrétienne de Pierre et Paul, ainsi que dans celle des démons Eber et Raps (chassés du temple par San Gregorio), une allusion directe à la dyade de Castor et Pollux.<sup>324</sup> Cependant, en l'absence d'autres indices nous permettant de faire ce lien, cette attribution peut également être très facilement réfutée. Picone, quant à lui, explique qu'à son retour en 595 à Agrigente, San Gregorio y converti le temple d'Hercule et Triptolème en église dédiée aux saint Pierre et Paul. Cependant, aucun élément dans les écrits de Picone nous renseigne sur l'endroit d'où l'auteur tire son information.<sup>325</sup> Une autre hypothèse verrait dans les noms des deux démons chassés du temple une dérivation de deux attributs

---

<sup>322</sup> MÜNTER 1785-1786, pp. 283-285.

<sup>323</sup> BARTELS 1787-1792, pp. 27-28.

<sup>324</sup> GRIFFO 1956, pp. 38-39.

<sup>325</sup> PICONE 1982, p. 348.



particuliers renvoyant à Héraclès : *Eber* serait envisagé avec la signification de « sanglier », et *Raps-Raffer* avec celle de « voleur ». On y verrait donc ici un renvoi à Héraclès, représenté dans son rôle de chasseur du sanglier Erimanto, et de voleur des bœufs de Gerione. Cependant, ce seul argument n'est pas suffisant pour justifier l'attribution du temple, d'autant plus que de tels attributs pourraient renvoyer à d'autres récits mythologiques, comme Hermès pour le voleur, ou encore Méléagre pour le sanglier. De plus, une telle dérivation de ces deux termes n'est pas attestée de manière certaine. Une autre interprétation verrait également, dans ces deux noms, une allusion aux termes « verrat » (pour *Eber*) et « colza » (pour *Raps*), le temple faisant alors référence à un culte agraire non spécifié.<sup>326</sup> Morcelli, quant à lui, suggère une dérivation sémitique des deux noms : *Eber*, en hébreu, ferait ainsi référence au latin *Transitus*, et *Raps* à *Magister*. Il y verrait ainsi une dédicace à Héraclès et Triptolème.<sup>327</sup>

En réalité, peu importe les théories qui sont évoquées, aucune ne peut être prouvée avec certitude et chacune peut être contredite par différents arguments.

Il est également possible que dans les noms des deux démons chassés du temple, il n'y eu aucune référence à l'ancien culte païen de celui-ci. Milvia Morciano évoque également cette idée, en proposant comme hypothèse que les noms des deux démons sont plutôt à rapprocher d'une sorte d'allusion négative envers la communauté juive très présentes à Agrigente à l'époque de San Gregorio. De ce fait, *Eber* ferait référence au fils de Sale du même nom, l'ancêtre des Juifs, et *Raps* ferait référence au mot « rabbin ». Cependant, les relations entre la communauté juive et la communauté chrétienne d'Agrigente étaient assez ambiguës à cette époque, et rien ne vient prouver avec certitude de véritables tensions entre les deux pouvant mener à un véritable mépris d'une communauté par l'autre.<sup>328</sup>

En conclusion, aucune proposition de dédicace ne peut réellement être prouvée à l'heure actuelle et nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses sur celle-ci, sans oublier le fait que les noms des deux démons n'indiquent pas forcément une référence à l'ancien culte païen.

---

<sup>326</sup> MILVIA MORCIANO 2001, pp. 945-946.

<sup>327</sup> MILVIA MORCIANO 2001, pp. 946-947.

<sup>328</sup> MILVIA MORCIANO 2001, pp. 947-950.

### 2.3.4. Les informations que l'on possède sur les vestiges de l'église établie au sein du temple

Giuseppe Picone – avocat, historien et inspecteur des fouilles et monuments d'Agrigente (1819-1901) – traite de la question de la conservation des vestiges relatifs à la transformation chrétienne du temple dans son ouvrage *Memorie storiche agrigentine*<sup>329</sup>, où il défend l'importance de ceux-ci et s'oppose à leur suppression envisagée à l'époque dans le but de rendre au bâtiment son aspect d'antan. Trizzino nous rapporte ses propos de la façon suivante : « Il s'affirme ainsi, contre l'avis des autres membres de la Commission de 1883 et avec le seul soutien de Francesco Saveri Cavallari (1809-1896) : « N'annulez pas le monument chrétien, qui sert de conservation au monument païen, et n'en créez pas un troisième avec une reconstruction » ». <sup>330</sup>

Cependant, le premier auteur à qui on doit une étude approfondie de cette transformation chrétienne du temple est Mercurelli<sup>331</sup> (fig. 6), qui étudie dans son ouvrage l'ensemble des traces laissées par le christianisme primitif au sein de la cité d'Agrigente. Peu avant Picone et Mercurelli, Stefano Antonio Morcelli<sup>332</sup> (1737-1821) avait déjà légèrement abordé cette thématique dans son ouvrage, rassemblant des textes et des observations diverses concernant la première période chrétienne de l'île. C'est notamment dans l'ouvrage de ce dernier que l'on retrouve publiée pour la première fois une partie de la biographie de l'évêque San Gregorio d'Agrigente, évoqué précédemment<sup>333</sup>.

Avant les prémices de cette reconnaissance accordée aux vestiges chrétiens au sein de l'édifice, la vision que l'on en avait était toute autre. En effet, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle – et des siècles le précédent – les conditions de l'église au sein du temple se détériorèrent progressivement, notamment en raison de la perte des bénéfices qui lui étaient liés. Effectivement, en 1607, l'évêque d'Agrigente Bonincontro décide de l'agrandissement du séminaire de la ville, en lui attribuant au passage les avantages de plusieurs églises, dont celle dédiée à San Gregorio delle Rapis, ce qui aura pour conséquence de réduire ce lieu de culte à une petite chapelle concentrée dans la partie orientale du temple.<sup>334</sup> Et c'est donc

---

<sup>329</sup> PICONE 1866.

<sup>330</sup> TRIZZINO 1980, pp. 173-174.

<sup>331</sup> MERCURELLI 1948.

<sup>332</sup> MERCURELLI 1948.

<sup>333</sup> MORCELLI 1791.

<sup>334</sup> MERCURELLI 1948, pp. 38-39.

cette même petite chapelle, installée au sein du temple de la Concorde, qui sera visible par de nombreux voyageurs au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'un des premiers auteurs à faire référence à cette chapelle est Fazello, au XVI<sup>e</sup> siècle, qui ne fait que mentionner le nom de celle-ci : « Diui Gregorij a Rapis Agrigentini », en nous informant également qu'à ce moment-là, une grande partie de l'édifice chrétien était toujours intact.<sup>335</sup> Il fait donc référence ici à la dernière dédicace du temple-église, rattachée au nom de son fondateur « Gregorij a Rapis », et non à la toute première dédicace qui était en l'honneur des saints Pierre et Paul.

A propos de cette dédicace, plusieurs auteurs, dont Mercurelli<sup>336</sup> émettent l'hypothèse que l'épithète « Rapis » faisait initialement référence à l'histoire rapportée par Leonzio, qui nomme les deux démons chassés du temple par Gregorio « Eber » et « Raps ». Cette nouvelle épithète serait donc un souvenir de l'ancienne, dont l'histoire avait un peu près perduré dans les esprits des locaux, tout en étant progressivement éclipsée par la dédicace « San Gregorio delle Rape ». D'autres auteurs plus anciens, tel que Georges Yver<sup>337</sup>, estiment que cette nomination dérivait de la position de l'église au milieu des champs – « rape » faisant référence au navet – perdant ainsi toute référence à la première dédicace chrétienne de l'église au sein du temple.

D'Orville<sup>338</sup> (fig.8 et 9), lorsqu'il relate le remplacement de l'ancienne idole grecque du temple « devenue anonyme depuis bien longtemps déjà » par un culte dédié à San Gregorio a Rapis, signifiant « Saint Grégoire des navets », relate une autre raison à cette dédicace. En effet, selon lui, elle dériverait de la légende qui raconte que, vers l'an 400, l'évêque réalisa un miracle en faisant pousser des navets semé la veille dans le jardin d'une femme. D'Orville termine sa description en expliquant qu'au moment où il visite l'ancien temple, ce lieu de culte chrétien – pour lequel, explique-t-il, on avait fermé les entrecolonnements et l'ouverture orientale du temple par des murs de briques –, n'était déjà presque plus visité. Houël viendra confirmer les propos de D'Orville, en expliquant que, effectivement, ce petit lieu de culte n'était utilisé que le dimanche, lorsque l'on y donnait une messe pour les « vigneron et autres paysans qui habitent aujourd'hui ces lieux »<sup>339</sup>.

---

<sup>335</sup> FAZELLO 1574, p. 128.

<sup>336</sup> MERCURELLI 1948.

<sup>337</sup> OLIVIER 1901.

<sup>338</sup> D'ORVILLE 1764, pp. 95-99.

<sup>339</sup> HOUËL 1787, p. 28.

Le voyageur situe donc l'ancienne chapelle du XVIII<sup>e</sup> siècle dans la partie méridionale du temple, coincée dans l'interstice des colonnes de la façade donnant sur le pronaos, n'occupant que cette petite partie du portique. A cette fin, D'Orville explique que l'ouverture vers la cella avait été fermée par un mur de brique.

Quelques décennies plus tard, lorsque Riedesel<sup>340</sup> visite le même temple, il mentionne également une église à l'intérieur de celui-ci, en expliquant cependant que celle-ci se trouvait au sein de la cella, et qu'on y accédait par l'entrée occidentale. En réalité, Riedesel fait référence ici à l'ancienne existence de l'église grégorienne, et ne semble pas mentionner la chapelle moderne qui s'y trouvait.

Plusieurs auteurs nous citent l'évêque Beato Mattei, généralement accompagné de la date de 1620, comme responsable de la consécration chrétienne du temple. En réalité, il est certainement plus probable que cette date renvoie à la dernière phase chrétienne de l'édifice, qui amènera progressivement l'église à devenir une petite chapelle. Cette dernière phase, si on en croit Serradifalco<sup>341</sup> et Auguste de Sayve<sup>342</sup>, aurait débuté au X<sup>e</sup> siècle et mené à l'ouverture des arcades dans la cella en 1620 avec l'évêque Mattei, avant de voir le lieu de culte se rétrécir considérablement.

On ne peut pas préciser avec certitude la date exacte de l'ouverture de ces arcades dans la cella, mais on peut tout de même avoir la conviction que celle-ci ne date pas des temps antiques.

Riedesel est l'un des premiers auteurs à reconnaître en ces ouvertures une modification relativement moderne, et postule plutôt que, dans les temps anciens, seule la lumière pénétrant dans le temple par la porte d'entrée venait éclairer l'intérieur de la cella, ou alors celle-ci était apportée par des sources de lumière artificielle.<sup>343</sup> L'interprétation de Riedesel – qui s'avère être la bonne – est très judicieuse et démontre ses connaissances approfondies et réfléchies en ce qui concerne l'architecture antique. Cependant, ce n'est pas pour autant que celle-ci sera suivie par l'ensemble de nos voyageurs à sa suite. Houël (fig. 18 à 21) par exemple, en mettant en avant l'argument de l'obscurité qui devait régner dans l'édifice, considère ces arcades comme authentiques, car servant justement à apporter de la lumière dans la cella par le biais de ces entrées latérales. Houël, faisant également apparaître

---

<sup>340</sup> RIEDESEL pp. 39-41.

<sup>341</sup> SERRADIFALCO 1836, p. 40.

<sup>342</sup> DE SAYVE 1822, p. 184.

<sup>343</sup> VON RIEDESEL 1771, pp. 31-32.

ces arcades dans sa reconstitution graphique du temple de la Concorde, rajoute que grâce à cela, les fidèles pouvaient faire le tour de l'édifice par le péristyle, afin d'adorer la divinité sans avoir besoin de rentrer dans le cœur de celui-ci.<sup>344</sup> Denon fait également mention de ces six arcades percées dans les murs de la cella, par comparaison avec le temple de Junon Lucina qui en est dépourvue, sans pour autant préciser s'il considère celles-ci comme authentiques ou datant d'une époque ultérieure.<sup>345</sup> Saint-Non (fig. 17), quant à lui, note l'irrégularité de ces ouvertures, dont certaines se retrouvent en face des colonnes et non des entre-colonnements, ce qui lui évoque une période bien plus moderne. Il émet donc l'hypothèse que « l'architecture ayant été obligée de s'assujettir à la construction du mur déjà élevé, n'a pu former ses ouvertures dans les entrecolonnements, comme elles auraient du l'être, ce qui fait qu'il y en a plusieurs masquées par les colonnes mêmes ».<sup>346</sup>

En ce qui concerne l'église de San Gregorio, qui occupait l'entièreté du temple au début de l'ère chrétienne, on estime qu'elle fut abandonnée aux alentours du XVe siècle, si pas plus rapidement. Pace mentionne notamment un supposé incendie qui aurait détruit le toit de l'édifice à cette époque, qui n'aurait pas pu être reconstruit par la suite en raison notamment du manque de moyens de par le nombre trop faible de fidèles qui s'occupaient du culte.<sup>347</sup> Ce serait suite à cet évènement qu'une chapelle plus humble aurait été introduite dans une partie plus restreinte du monument, en laissant aller le reste de celui-ci à une ruine progressive et inévitable.<sup>348</sup>

On a effectivement retrouvé des traces d'oxydation par le feu sur les murs internes de la cella, en particulier au nord-ouest de celle-ci, ce qui laisserait effectivement penser à un incendie ayant pu entraîner la disparition du toit reposant sur une ossature en bois. Cependant, les traces ne permettent pas de dater chronologiquement cet incendie et sont si minimes que l'on ne peut même pas convenir de son intensité.<sup>349</sup>

Le changement de destination religieuse du temple entraîna également avec lui une inversion dans son orientation, l'édifice se voyant doté d'une entrée supplémentaire donnant sur l'occident. Cette entrée plus tardive est également parfois confondue par les voyageurs, dont notamment Houël, qui voient en elle l'entrée principale du temple antique, l'entrée

---

<sup>344</sup> HOUËL 1787, pp. 26-27.

<sup>345</sup> DENON 1788, p. 112.

<sup>346</sup> SAINT-NON 1785, pp. 211-212.

<sup>347</sup> PACE 1938, p. 242.

<sup>348</sup> MERCURELLI 1948, pp. 40-41.

<sup>349</sup> CARLINO 2011, p. 105.

orientale de l'édifice – et donc d'origine – étant plus petite. C'est également le cas de Riedesel : alors qu'il met en avant « l'imposture » des arcades modernes du temple, il se laisse pourtant tromper par cette ouverture moderne, qu'il désigne comme étant l'entrée principale donnant sur la cella.<sup>350</sup> Cette erreur peut cependant être facilement expliquée par le fait qu'à cette époque, la petite chapelle au sein du temple masquait en grande partie l'entrée orientale du temple. Denon y fait d'ailleurs référence en ces termes : « Heureusement on s'est avisé de loger un saint dans ce temple, dont l'autel, bien qu'il masque la porte, a donné à ce lieu une vénération qui l'a fait entretenir jusqu'à un certain point [...] »<sup>351</sup>.

Il est intéressant de noter que la chapelle chrétienne attachée au temple n'est pas toujours mentionnée par nos voyageurs, alors qu'elle ne pouvait pourtant pas passer inaperçue. Brydone et Goethe n'y font pas allusion dans leurs textes, pas plus que Pancrazi ou Biscari<sup>352</sup>, dont les écrits ont pourtant une vocation plus scientifique que littéraire (ce qui peut toutefois expliquer ce focus sur les éléments uniquement antiques du temple).

Si on s'attarde maintenant sur les différentes illustrations que l'on conserve et qui nous donnent un aperçu visuel de ce à quoi devait normalement ressembler le temple à cette même époque, on se rend compte que la fiabilité de ces différentes images peut souvent être remise en doute.

En effet, outre cette tendance à ne pas représenter les vestiges chrétiens au sein de l'édifice – point sur lequel nous reviendrons – on remarque également plusieurs erreurs présentes chez différents auteurs. Chez Pancrazi par exemple (fig. 10 à 12), les ouvertures percées dans la cella ne sont qu'au nombre que de 5. Chez Michele Vella (fig. 7), sa gravure représente l'intérieur des pierres avec une incision en fer à cheval allongé, qui servait à hisser les pierres lors de la construction du temple. Cet élément n'était évidemment pas visible de cette manière dans le paysage, bien entendu, mais il s'agit ici d'un élément que l'auteur a vraiment voulu mettre en avant.

Dans les gravures de Houël (fig. 18 à 21), on relève plusieurs détails néanmoins intéressants, comme par exemple un pilier qui semble manquer entre deux arches, à l'intérieur de la cella C'est assez étonnant car on ne retrouve pas d'allusion à ce détail dans les autres gravures du XVIIIe siècle. Un autre élément curieux dans sa gravure, c'est la

---

<sup>350</sup> VON RIEDESEL 1773.

<sup>351</sup> DENON 1778, p. 112.

<sup>352</sup> PRINCE DE BISCARI 1781, pp. 125-127.

présence d'un petit mur juste devant les colonnes, qui serait sans doute à mettre en lien avec les murs de briques sèches construits entre les entrecolonnements dans une phase chrétienne.

## **2.4. Les « restaurations » réalisées sur le temple de la Concorde par le prince de Torremuzza**

### **2.4.1. Le *plani* de Torremuzza et les dispositions envisagées pour le temple de la Concorde**

Les deux *plani*<sup>353</sup>, combinés à ce que nous apporte l'échange épistolaire que l'on possède entre les deux princes, nous apportent plus de précisions sur la vision, très moderne pour l'époque, que ceux-ci avaient de leur travail, et nous éclairent davantage sur la manière dont ils décidèrent de s'organiser : sur quelles tâches mettre la priorité et pour quelles raisons, quels sont les vestiges qui méritaient une attention particulière, en comparaison avec ceux qui étaient délaissés, mais également quelle était la vision, la position et la manière de procéder de ces deux hommes de lettres du XVIII<sup>e</sup> siècle à propos des fouilles et des restaurations des sites archéologiques dont ils ont la charge.<sup>354</sup> Nous nous concentrerons principalement ici sur les dispositions entreprises par Torremuzza en ce qui concerne le temple de la Concorde, afin de recentrer nos propos.

En analysant le *plani* de Torremuzza, on se rend compte que celui-ci ne s'est sans doute jamais rendu dans la plupart des lieux où son autorité de gardien est intervenue. En effet, dans son *plani*, il se contente généralement d'énumérer les sites de manière très succincte, en se référant constamment aux rapports établis par les secrétaires de chacune des villes – qui ont d'ailleurs sûrement été réalisés à la demande du prince lui-même – concernant la présence d'antiquités sur leur territoire, sans rentrer dans des réflexions ou observations personnelles. Il en va de même pour le territoire de Girgenti, où Torremuzza ne fait qu'établir un très bref rapport concernant l'existence des temples, sans description plus poussée. Par contre, les quelques lieux où Torremuzza s'est rendu personnellement –

---

<sup>353</sup> Pour une retranscription du plan de Torremuzza et de Biscari : voir PAGNANO 2001.

<sup>354</sup> PAGNANO 2001, p. 13.

principalement Palerme et ses environs – sont décrits d’une manière bien plus détaillée, preuve d’une présence physique sur les lieux afin d’établir ses observations.<sup>355</sup>

Dans un passage du rapport de Torremuzza<sup>356</sup> retranscrit dans l’ouvrage de Pagnano, on apprend que le temple de la Concorde est déjà considéré à l’époque – et à juste titre – comme l’un des bâtiments les mieux conservés de la Sicile, ce qui souligne son importance pour le patrimoine de l’île. Dans la courte description que Torremuzza réalise à propos du temple, on retrouve les mêmes éléments que ceux présents dans les récits de voyage des visiteurs qui lui succéderont, ou dans les publications qui lui sont antérieures. Ainsi, on apprend que le temple a conservé l’entièreté de son stéréobate, les murs de la cella, ainsi que son portique qui est composé de 34 grandes colonnes dont les chapiteaux et la frise sont d’ordre dorique. Torremuzza s’étonne à leur propos du fait que les colonnes ne comportent pas de base et sont directement élevées sur le stylobate. Il mentionne également l’église chrétienne établie au sein du temple à cette époque, dédiée au culte de l’évêque San Gregorio.

A la fin de son paragraphe, Torremuzza évoque aussi D’Orville, l’ingénieur militaire Pigonati et Pancrazi, dans les ouvrages desquels on peut retrouver des illustrations de plans et d’élévations du même temple. Ainsi, même si ce n’est pas mentionné clairement par l’auteur, on peut aisément retracer les sources qui lui ont servi à établir cette partie de son *plani*. Il continue d’ailleurs en citant le rapport du secrétaire de la ville de Girgenti, dans lequel il est fait mention de la dégradation de la frise dorique, et où le prince est invité à en effectuer des potentielles restaurations.

On peut être étonné de constater qu’un érudit tel que Torremuzza, passionné par les études classiques, n’ait pas pris la peine de se rendre une seule fois sur ces sites au cours de sa vie – sachant qu’il a déjà la cinquantaine lorsqu’il établit son rapport sur Agrigente, dont les monuments commencent à acquérir une certaine célébrité auprès des voyageurs

---

<sup>355</sup> PAGNANO 2001, p. 77.

<sup>356</sup> PAGNANO 2001 : « *Antichità di Agrigento [...]*

*Tempio detto comunemente della Concordia in Agrigento*

*Questo Tempio è una delle fabbriche antiche più ben conservate, che sono in Sicila in oggi è ridotto in chiesa dedicata al Culto del Vescovo S. Gregorio, esiste di esso tutta l'intera scalinata di Cinque gradini, tutto il Portico composto di 34 grosse Colonne co' suoi Capitelli, Fregio, e Cornice di ordine Dorico, e gran parte delle Muraglie interne, ove sono altre quattro Colonne; è rimarchevole, che le Colonne non sono situate sopra basi, ma sorgono in piano da sopra la scalinata; di tal Tempio portano i disegni in Pianta, ed inalzata il Dorville, l'Ingegniere Militare Pigonati, ed il Pancrazi nel secondo Volume delle Antichità di Sicilia.*

*Per la Relazione datami dal Segreto di Girgenti dovrebbero a questo Tempio farsi alcuni ripari di fabbrica in quella parte, che guarda il Libeccio, e situarvi alcuni pezzi di Cornice, e di Fregio, che sono caduti. »*



étrangers. En réalité, comme dit précédemment, Torremuzza est davantage un homme de lettres, et ses recherches s'établissent principalement par les ouvrages et non par des études de terrain. A cet égard, il représente bel et bien l'érudit traditionnel, qui se concentre principalement sur l'analyse des ouvrages, des manuscrits, des épigraphies ou encore des pièces de monnaies pour interpréter les faits historiques, et dont la seule exception est bien souvent la connaissance très poussée de son propre territoire, pour lequel il n'a pas besoin de se déplacer très loin et qu'il prend quand même la peine d'aller observer et étudier. Habitué à son confort, le prince est bien souvent réticent à l'idée de se déplacer hors des grandes villes que ne sont pas susceptibles de lui offrir un tel niveau de vie, et fait donc tout pour l'éviter, en gérant ces grands travaux à distance.<sup>357</sup>

Torremuzza émit tout de même la volonté d'effectuer un voyage au sein du Val di Mazara, pour en apprendre plus sur les vestiges de ce territoire, et surtout pour évaluer au mieux leur état de conservation afin d'envisager une potentielle restauration à leur égard. Cependant, dans le but de réaliser ce voyage, il tire une liste d'exigences bien trop contraignantes pour conserver tout de même son confort de vie – citons notamment le besoin d'avoir un cuisiner, au moins deux serveurs et domestiques, une armée de six hommes... –, ce qui engendrerait des dépenses bien trop élevées par rapport à l'aide financière qui lui est fournie par le souverain. De ce fait, on lui refuse ses exigences et on l'invite plutôt à suivre l'exemple du travail de Biscari pour l'élaboration de son *plani*, pour qui le manque de confort n'a jamais constitué un frein à ses recherches.<sup>358</sup>

Torremuzza n'effectuera donc jamais ce voyage et ordonnera à la place que les secrétaires des différentes administrations des villes dont il a la charge lui envoient un rapport détaillé sur les ruines conservées sur leur territoire respectif. Il ne garde dans ses écrits que les données objectives des observations réalisées par des tiers, et y ajoute quelques références à des auteurs classiques afin de compléter son propos<sup>359</sup>. Il se réfère également à de nombreuses sources modernes – comme Fazello, Clüver ou même D'Orville – ainsi qu'à certains de ses contemporains comme Pancrazi, auteur sur la base duquel il établit d'ailleurs une grande partie de son rapport sur les ruines d'Agrigente.<sup>360</sup>

---

<sup>357</sup> PAGNANO 2001, pp. 77-78

<sup>358</sup> CARLINO 2011, pp. 114-115.

<sup>359</sup> La source ancienne la plus citée étant Diodore de Sicile, que l'on retrouve notamment à plusieurs reprises dans le chapitre dédié à Agrigente.

<sup>360</sup> PAGNANO 2001, p. 78.

Torremuzza se caractérise donc par une très bonne connaissance de Palerme et son territoire, au détriment du reste du Val di Mazara, et cela va avoir un impact particulier sur le type de vestiges mis en avant pour cette ville. En effet, Palerme est une ville aux nombreux mélanges de courants culturels et artistiques, ce qui lui procure un patrimoine monumental exceptionnellement riche. Dans ses rapport, Torremuzza met surtout en avant les soi-disantes origines phéniciennes de Palerme, en faisant généralement de nombreuses généralités sur la datation de ces édifices – et cela à cause des difficultés du prince à établir une chronologie relative reprenant l’ensemble des phases d’occupation qui se sont succédées sur l’île durant la période antique et tardo-antique. Il en résulte une analyse stylistique bien trop simpliste et hétérogène, et Torremuza n’hésite pas à qualifier ses vestiges de « barbare » et « dépourvus de la magnificence caractéristique d’une ville grecque ». Il mentionne également de nombreux vestiges que l’on doit au « Saraceni », c’est-à-dire à l’époque de la domination arabe de l’île, tel que le château de Zisa. Ainsi, même si les termes employés par Torremuzza ne sont pas très élogieux à propos de ces traces du passé, son témoignage est tout de même intéressant dans la mesure où il concerne des vestiges qui seront bien souvent « oubliés » ou négligés dans les récits des voyageurs qui passent également par Palerme à la même époque.<sup>361</sup>

Le *plani* de Torremuzza étant réalisé à partir des observations de tiers, il n’est pas étonnant de constater que la liste des antiquités de chaque ville se voit bien souvent être incomplète. C’est notamment le cas pour Agrigente, où plusieurs vestiges sont oubliés, comme la forteresse de Dédale, les ruines du temple de Cérès, ou encore les sépultures qui jonchent le chemin entre le temple de la Concorde et celui d’Hercule. Ce qui est par contre très étonnant, c’est qu’il oublie également de mentionner le sarcophage de Phèdre qui se trouve au sein de la cathédrale de la ville, alors que celui-ci avait bel et bien reçu une attention minutieuse de la part de Pancrazi et Pigonati auparavant. En réalité, on observe dans le *plani* de Torremuzza que, d’une manière générale, l’auteur se concentre presque uniquement sur les monuments architecturaux les plus importants et monumentaux, exception faites de toutes les épigraphies, qu’il se permet d’insérer également dans son *plani*, car il s’agissait là d’un domaine qui lui est cher. La raison de ce focus sur les grands monuments architecturaux de la région était sans doute en partie motivée par l’objectif que son *plani* obtienne plus de crédit auprès du roi et de sa cour, en mettant en avant des interventions de grande envergure ; procédé également utilisé par Biscari, qui focalise ses fouilles sur des chantiers

---

<sup>361</sup> PAGNANO 2001, p. 80.

particulièrement importants. Il ne faut donc pas voir en son *plani*, ainsi qu'en celui de Biscari, une liste exhaustive de toutes les antiquités visibles au sein de la Sicile en 1779, puisque cette liste exclut systématiquement toutes les œuvres considérées comme « mineures » et de moindre intérêt.<sup>362</sup>

Le nombre de bâtiments représentés par Torremuzza dans son *plani* – qui reste tout de même assez conséquent – va influencer le choix de ceux qui mériteront d'être restaurés ou non. En effet, le nombre de ces édifices étant trop élevé, ils ne peuvent pas tous bénéficier d'une restauration adéquate, et l'attention sera donc portée davantage sur le sauvetage et la sauvegarde des vestiges les plus importants et emblématiques. Ce choix se fait bien entendu en fonction de critères de rareté et d'importance du témoignage historique, mais également sur un critère purement esthétique. En effet, pour qu'un monument puisse notamment attirer les voyageurs – et obtenir, le cas échéant, une place de choix dans leurs récits par une description, ou encore même une illustration – il est nécessaire que le bâtiment en question soit un minimum agréable à regarder. Ce critère est certainement venu avec cette vogue de représentations du pittoresque guidant plusieurs des visiteurs de l'île, où l'accent n'est pas réellement mis sur la valeur documentaire de l'édifice, mais plutôt sur l'artifice plastique que l'on va pouvoir en tirer. Cela crée ainsi un conflit entre la valeur historique du monument, avec sa richesse documentaire, et l'évaluation esthétique de celui-ci, pour lequel la vérité brute du monument peut être modifiée sans soucis si cela est nécessaire. Et bien entendu, ce conflit opposera tant des voyageurs que des érudits locaux, les uns ou les autres ayant leurs propres conceptions de la chose.<sup>363</sup>

#### **2.4.2. L'état de dégradation du temple de la Concorde avant sa phase de « restauration »**

Le prince de Torremuzza accorde donc toute son attention à la restauration des édifices antiques. D'une part, il constate, à travers les rapports qui lui sont envoyés, qu'un grand nombre de ces vestiges sont déjà dans un état de dégradation alarmant – comme c'est le cas pour le temple de la Concorde – et d'autre part, l'architecte Chenchì insiste sur l'urgence de stopper celle-ci avant la ruine définitive de ces bâtiments d'une valeur inestimable. Chenchì aura un rôle très important dans la prise de décision du prince de

---

<sup>362</sup> PAGNANO 2001, p. 80.

<sup>363</sup> PAGNANO 2001, p. 98.

Torremuzza qui, peu enclin au déplacement, lui laissera généralement une liberté presque totale dans la tenue des travaux de restauration de ces édifices.<sup>364</sup>

La dégradation du temple de la Concorde est également rapportée par Biscari, qui évoque la corrosion de certaines de ses colonnes, ce qui menace la stabilité de l'édifice et met l'accent sur l'urgence de la restauration de l'ensemble. Ainsi, quelques années plus tard, en 1787, une campagne de restauration est entamée sur le temple de Junon Lucina à Agrigente, suivi du temple de la Concorde.<sup>365</sup>

### **2.4.3. Les travaux de restauration menés sur le temple de la Concorde**

Dans une lettre datée du 23 novembre 1781 adressée au vice-roi<sup>366</sup>, Torremuzza l'informe qu'il a terminé la restauration du temple de Ségeste, en « réparant » les deux façades qui menaçaient de s'effondrer, ainsi que la reconstruction de deux colonnes « retrouvées en plusieurs morceaux » aux pieds du temple. L'architrave a également été consolidée « avec des barres de fer », et les parties de la frise qui étaient tombées ont été remises en place. Pour finir, le pourtour du temple a aussi été dégagé de tout le monticule de terre qui recouvrait son stylobate. Torremuzza annonce ensuite que, afin de rappeler le souvenir du roi grâce à qui ce temple a échappé à la ruine, il a fait placer l'inscription suivant dans l'architrave de l'une des façades : « FERDINANDI REGIS AVGVSTISSIMI PROVIDENTIA RESTITVIT ANNO MDCCLXXXVI ».

Dans cette même lettre, Torremuzza fait également part au vice-roi de son envie « d'utiliser le surplus de la mission pour réparer quelques temples anciens et les bâtiments de considération suprême de l'ancienne Agrigente qui se détériorent et qui menacent également d'une ruine imminente ».<sup>367</sup> Afin de souligner l'urgence de la situation, Torremuzza fait aussi mention de la réalisation de quelques travaux d'urgence – sans doute réalisés au printemps 1787 – qu'il a dû mener sur une partie du temple qui menaçait de s'effondrer et d'emporter avec elle le monument en entier.<sup>368</sup>

---

<sup>364</sup> PAGNANO 2001, p. 27.

<sup>365</sup> PRINCE DE TORREMUSZA 1804 (posthume).

<sup>366</sup> GIUFFRIDA 1983, p. 188, lettre 15.

<sup>367</sup> GIUFFRIDA 1983, p. 188

<sup>368</sup> CARLINO 2011, p. 103.

Malheureusement, le souverain avait déjà décidé que ces fonds serviraient à la publication d'un ouvrage concernant les antiquités du Val di Mazara, ce qui retarda fortement les restaurations que Torremuzza avait l'intention de mener sur le temple. Cependant, dans une lettre datée du 28 avril 1789<sup>369</sup>, Torremuzza informe le vice-roi que certaines restaurations ont tout de même été menées sur les édifices de la Vallée des Temples. On apprend ainsi que le tombeau de Théron a subi la fortification de ses fondations – qui menaçaient de s'effondrer – grâce à l'ajout de « nouveau morceaux de pierres taillées dans celles qui étaient déjà brisées ». Le temple de Junon Lucina – dont un seul des côtés conservait encore quelques colonnes surmontées de leur chapiteau et d'un bout de l'architrave – a été consolidé de ce côté-là grâce à « des abris adaptés ». Enfin, en ce qui concerne le temple de la Concorde, c'est surtout au niveau de l'église moderne qu'il est intervenu.<sup>370</sup>

Torremuzza nous informe ainsi que le « soi-disant temple de la Concorde » – qui était toujours debout avec l'ensemble de ses colonnes, son architrave et une partie de sa frise – était déformé et en partie caché par l'installation d'une église moderne dédiée à San Gregorio – l'un des plus anciens évêques d'Agrigente – à l'intérieur de ses murs. Afin de dégager l'édifice de ce rajout chrétien, Torremuzza demanda au secrétaire de la ville, le baron Mendola, de faire transporter l'image et le culte du saint dans une autre église voisine, un couvent aboli de frères franciscains réformés, qu'on identifie aujourd'hui à l'église qui fut transformé en entrepôt près de San Nicola, dans le quartier de San Francesco<sup>371</sup>. Après que l'église fut désacralisée, la phase de restauration du temple commença et tout ce qui tenait du monument chrétien – ou en tout cas tout ce qui était envisagé comme tel à l'époque – fut retiré. On démonta les murs de briques crues qui cachaient les entrecolonnements et une partie des colonnes, et on s'attela à la restauration de celles-ci avec « la manière ancienne et naturelle dont le temple avait été formé ». Le mur transversal qui se trouvait dans la cella fut enlevé également, et on démonta aussi l'entièreté du reste de la toiture et de la voûte en berceau qui se situait encore dans la zone délimitée par les escaliers<sup>372</sup>. Une partie des éléments qui manquaient sur le temple furent « ajoutés » afin de lui redonner une apparence la plus proche possible de ce à quoi il ressemblait dans les temps anciens. On suppose également la reconstruction de l'un des piliers occidentaux jonchant les murs de la cella, qui

---

<sup>369</sup> GIUFFRIDA 1983, p. 188, lettre 18

<sup>370</sup> GIUFFRIDA 1983, p. 188.

<sup>371</sup> MERCURELLI 1948, pp. 41-42

<sup>372</sup> CARLINO 2011, pp. 113-114.

n'apparaît effectivement pas sur les illustrations du temple réalisées par Houël et Saint-Non.<sup>373</sup>

A la fin de ces restaurations, Torremuzza ajouta également sur l'architrave orientale de l'édifice – tout comme il l'avait pour le temple de Ségeste – l'inscription suivante<sup>374</sup> : « FERDINANDI REGIS AVGVSTISSIMI PROVIDENTIA RESTITVIT ANNO MDCCLXXXVIII ». <sup>375</sup>

La « restauration » du monument – qui s'articula principalement autour de travaux de libération, ainsi que, tout de même, des travaux de consolidation – avait donc clairement pour but de le restaurer « formellement », afin qu'il puisse livrer un meilleur aperçu de l'ancienne splendeur antique de l'île. Ces interventions sont assez importantes à prendre en compte, non pas pour une étude matérielle du temple, mais pour mettre en avant ici une conception de la restauration bien différente de la nôtre aujourd'hui, où l'accent est mis sur une restauration la moins invasive possible, avec systématiquement, quand cela est possible, un caractère réversible. Par contre, au XVIII<sup>e</sup> siècle, on s'arroge le droit de reconstruire certains bâtiments anciens, même si cela nécessite la destruction de bâtiments appartenant à des phases postérieures, avec des interventions très intrusives et qui ne rendent pas toujours compte des techniques originelles qui étaient employées sur ces monuments.<sup>376</sup>

Ces restaurations sont évoquées par certains voyageurs arrivant sur l'île par la suite, tel que Goethe qui exprime justement toute sa désapprobation pour les techniques de restauration utilisées : « Je ne veux pas me plaindre de ce qu'on a exécuté sans goût le projet louable de restaurer ces édifices, en remplissant les brèches avec du plâtre d'une blancheur éblouissante. Par là, on peut dire que le monument se présente encore à l'œil comme une ruine. Qu'il eût été facile de donner au plâtre la couleur de la pierre effleurie ! ». <sup>377</sup> Cette remarque de Goethe, faite par d'autres voyageurs également, arriva aux oreilles de l'architecte Chenchi qui, par la suite, émit à plusieurs reprises la volonté de remplacer ce plâtre blanc, dénotant avec tout le reste de l'édifice, par un nouveau plâtre qui aurait cette fois-ci été mélangé avec de la poussière des pierres anciennes, et cela dans le but d'avoir une

---

<sup>373</sup> CARLINO 2011, p. 114.

<sup>374</sup> Cette même inscription sera supprimée par « la fureur du peuple » en 1848, lors de la révolution séparatiste.

<sup>375</sup> GIUFFRIDA 1983, pp. 188-189.

<sup>376</sup> CARLINO 2011, pp. 103-104.

<sup>377</sup> VON GOETHE 2011, p. 314.

meilleure imitation de la couleur des différentes parties du temple. Cependant, ce remplacement ne sera jamais effectué par la suite.<sup>378</sup>

Malgré la suppression d'une grande partie des vestiges médiévaux subsistant au sein du temple, on préserva les ouvertures des arcades percées dans les murs de la cella – qui ne furent officiellement reconnues comme n'appartenant pas à l'édifice antique que bien plus tard – ainsi que les deux petites niches, dont l'une fut tout de même rebouchée ultérieurement.<sup>379</sup> Le mur de l'opisthodomos qui, lui, avait été détruit dans le courant de la phase chrétienne du temple, ne fut pas reconstruit également.<sup>380</sup>

#### **2.4.4. Mgr. Alfonso Airoidi, successeur de Torremuzza, et les nouvelles interventions envisagées par celui-ci en ce qui concerne le temple de la Concorde**

Après le décès de Torremuzza en 1792, c'est Mgr Alfonso Airoidi – sur qui nous reviendrons au moment de notre conclusion – qui reprit son rôle en tant que gardien des antiquités du Val di Mazzara. Il poursuivit notamment les travaux entrepris par Torremuzza sur les temples d'Agrigente, mais, au contraire de son prédécesseur qui s'était concentré surtout sur le temple de la Concorde, Airoidi se focalisera davantage sur les travaux du temple de Junon afin, entre autres, d'essayer de se démarquer des travaux de son prédécesseur.<sup>381</sup>

Cependant, il émit également très rapidement la volonté d'intervenir sur le temple de la Concorde, mais d'une manière encore plus invasive que celle de son prédécesseur.

Dans son journal, à la date du 25 septembre, Léon Dufourny<sup>382</sup> – qu'Airoidi avait tenté de commissionner pour ces travaux sur le temple – décrit cette phase de « restauration » comme suit : « Par restauration, il n'entendait pas les réparations nécessaires pour empêcher une détérioration totale, mais la restauration du bâtiment tel qu'il aurait pu être créé par les mains de l'artiste. » Et même après avoir refusé la mission, Dufourny insiste pour qu'Airoidi renonce à ses intentions qui « seraient de ramener progressivement le temple à son état

---

<sup>378</sup> CARLINO 2011, p. 103.

<sup>379</sup> MERCURELLI 1948, pp. 41-42.

<sup>380</sup> CARLINO 2011, p. 114.

<sup>381</sup> CARLINO 2011, p. 102.

<sup>382</sup> CARLINO 2011, p. 114.

primitif, chose délicate et coûteuse ». Il poursuit en expliquant pourquoi ces restaurations ne seraient pas profitables à l'édifice : « seulement celles absolument nécessaires pour éviter leur dégradation totale ; vouloir les reconstruire entièrement est une entreprise téméraire, et, même confiée à l'architecte le plus expert dans l'étude des antiquités et des écrits des anciens, il se trouverait bientôt bloqué par mille difficultés qui l'obligeraient, pour en sortir, pour prendre des décisions qui ne seraient pas celles des anciens, avec pour résultat une construction monstre antique-moderne dénuée de tout mérite ».<sup>383</sup>

Airoidi, sur les conseils de Dufourny, renonça à ses restaurations fantasques, et se concentra uniquement sur les travaux d'entretien urgents à réaliser sur le temple.<sup>384</sup>

---

<sup>383</sup> CARLINO 2011, p. 114.

<sup>384</sup> CARLINO 2011, p. 114.



## – Troisième partie –

### Le sarcophage de Phèdre

#### 1. Brève présentation du sarcophage de Phèdre

Le sarcophage de Phèdre (fig. 23 à 26), appartenant au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et étant conservé au sein de la cathédrale d'Agrigente, fascine par la richesse de son iconographie et la complexité narrative des épisodes mythologiques qu'il met en scène. Les voyageurs étrangers du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans leur quête d'exploration archéologique et artistique, lui accordèrent une attention particulière pour sa valeur esthétique. Il se retrouvera également au centre d'un débat intense portant sur son iconographie et sur le style de ses reliefs.

- Localisation actuelle : Cathédrale de San Gerlando à Agrigente.
- Dimensions : hauteur 1,17 m ; longueur 2,26 m ; largeur du côté droit : 1,09 m ; largeur du côté gauche : 0,88 m.
- Matériaux : marbre blanc avec des veinures bleuâtres, patine jaunâtre en surface.
- Datation actuelle : Début du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

#### 1.1. Description iconographique

##### . Scène de la face avant (fig. 27 et 28)

Hippolyte est prêt à partir à la chasse, entouré de ses compagnons, et reçoit la lettre de Phèdre apportée par sa nourrice. Il est représenté en nudité héroïque, vêtu d'une chlamyde agrafée à son épaule droite et tenant une lance de chasse. La nourrice, plus petite et frêle, se tient en posture de supplication et lui tend une lettre. Les compagnons d'Hippolyte, majoritairement en nudité héroïque, portent des lances ou des gourdins. Trois chevaux et sept chiens complètent la scène, réalisée en haut-relief et bas-relief pour en accentuer la profondeur. L'ensemble de la scène est plutôt statique, et les personnages d'Hippolyte et de la nourrice en forme le centre.

### **. Scène du petit côté droit (fig. 29 à 31)**

Phèdre, éplorée, est entourée de sa nourrice, de servantes et de musiciennes. Elle est représentée assise, voilée, avec une posture évocatrice de chagrin. Un petit Éros tente de grimper vers elle, symbolisant son amour tourmenté. Des servantes consolent Phèdre tandis que deux musiciennes jouent de la lyre, sans doute dans une veine tentative de lui changer les idées.<sup>385</sup> Il est assez difficile d'estimer si le chagrin de Phèdre est ici causé par le refus d'Hippolyte ou par l'annonce de la mort de ce dernier.

### **. Scène de la face arrière (fig. 32 à 34)**

Il s'agit d'une scène de chasse au sanglier, rappelant la dévotion d'Hippolyte à Artémis. Hippolyte, à cheval, brandit une lance contre un sanglier attaqué par des chiens et des chasseurs. Cette composition met en avant les vertus héroïques du jeune homme et préfigure sa mort tragique.

### **. Scène du petit côté gauche (fig. 35 et 36)**

On est face à une représentation de la mort d'Hippolyte, traîné par son char après que ses chevaux ont pris peur devant le monstre marin aux traits d'un taureau (mélange de traditions) envoyé par Apollon. Le chaos de la scène est accentué par l'enchevêtrement des figures qui comblent l'ensemble de l'espace.<sup>386</sup>

### **. Particularités du socle et du bandeau supérieur (fig. 37 et 38)**

Le socle de la face avant et la face droite est ornementé d'un bandeau de motifs végétaux et de denticules, flanqué de prolomai représentant des scènes de bêtes combattantes (on y observe un griffon attrapant un cheval, une lionne poursuivant un cerf et un lion attrapant une biche). Ces motifs typiquement hellénistiques rapprochent le sarcophage de celui de Tarragone, qui représente le même mythe.<sup>387</sup> Le dessus de ces deux mêmes scènes est également surmonté d'une petite frise d'éléments végétaux, sous laquelle se développent d'autres éléments phytomorphes.

Le socle de la face arrière est composé d'une simple bandelette brute, intercalée entre deux autres bandelettes lisses. Le dessus du sarcophage est également lisse, sauf exception

---

<sup>385</sup> TORREGROSSA 2014-2015, p. 11.

<sup>386</sup> VENDITTO 2020, p. 256.

<sup>387</sup> ARENA 1963, pp. 106-107.

du coin supérieur gauche, où les éléments de la scène centrale semblent continuer de s'y développer, mais en étant à peine esquissés.

Pour la scène du petit côté gauche, le socle et la bandelette supérieure du sarcophage sont totalement lisses, à l'exception de l'une des cornes du monstre marin qui empiète légèrement sur la partie du haut.

## **1.2. État de conservation actuel**

Le sarcophage présente des traces d'abrasion naturelle, probablement dues à un enterrement prolongé avant sa mise au jour. De nombreuses fissures et cassures affectent également les figures sculptées :

**Face avant** : bras manquants, têtes et pattes de chiens et de chevaux endommagés.

**Petit côté droit** : visages mutilés de deux des servantes, pied de chaise brisé, jambe d'Éros manquante.

**Face arrière** : abrasion marquée et fissures, dont une grande à gauche ayant entraîné la perte de détails sur un chien et le sanglier.<sup>388</sup>

Le couvercle, totalement perdu, et les restaurations modernes (principalement un ajout identifié dans la partie supérieure de la face arrière) soulignent également l'état fragmentaire de l'œuvre.

## **2. Le lieu et la date de découverte du sarcophage**

### **2.1. Les premières hypothèses avant le voyage de Riedesel**

L'histoire du sarcophage d'Agrigente et de sa provenance a été au cœur de nombreux débats parmi les érudits et les voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces discussions ont permis de recueillir des informations utiles, bien que parfois ambiguës, concernant le lieu de découverte du sarcophage, dont l'emplacement reste incertain.

---

<sup>388</sup> TORREGROSSA 2014-2015, p. 31.

D'Orville est le premier auteur à faire une brève mention du sarcophage, sans préciser ni son lieu ni sa date de découverte, se contentant de signaler son rôle en tant que fonds baptismaux lors de son observation.<sup>389</sup>

Pancrazi, quant à lui, présente une étude plus détaillée du sarcophage, mais reconnaît son incapacité à obtenir des informations fiables sur son lieu et sa date de découverte. Il se réfère à la tradition locale qui situe la découverte du sarcophage « au-delà du mont Toro, en direction de l'actuel Caricatore », bien qu'il admette que ces informations ne sont guère utiles. Concernant la date, Pancrazi avance, par déduction, que le sarcophage n'avait probablement pas encore été découvert lors du récit de Fazello, en raison de l'absence de mention dans son ouvrage, et postule que sa découverte fut réalisée quelques années, voire quelques décennies à peine, avant son propre récit. Bien qu'il ait raison en ce qui concerne le récit de Fazello, il semble cependant ignorer les écrits de D'Orville, qui, lui, avait déjà fait référence au monument avant lui.<sup>390</sup>

L'auteur anonyme de la *Storia dell'antico Agrigento* semble disposer des informations les plus précises concernant la découverte du sarcophage. Selon lui, le sarcophage a été trouvé dans le « fief Inficherna, dans un champ appartenant au chanoine Libertino Sciacca, dans une chambre funéraire, où se trouvaient, entre autres, des petites lames d'ivoire très fines et deux vases en métal de grande qualité, remplis de cendres [...] ». <sup>391</sup> Ce site correspondrait à une localité située au nord de l'actuel Porto Empedocle.<sup>392</sup>

Cependant, un élément viendrait laisser supposer que la découverte du sarcophage remonterait à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. En effet, Marco Antonio Martines, dans son ouvrage *De situ Siciliae et insularum adiacentium* rédigé vers 1580 et resté à l'état de manuscrit, mentionnerait le monument.<sup>393</sup> Gaglio, dans son étude à propos du même monument, postule également que la date de sa découverte serait à placer à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.<sup>394</sup>

Cette mention du sarcophage dans un manuscrit aussi ancien, ainsi que l'étude de Gaglio, remet en question l'interprétation de Pancrazi, qui plaçait la découverte du

---

<sup>389</sup> D'ORVILLE 1764, p. 90.

<sup>390</sup> PANCRAZI 1752, pp. 115-117.

<sup>391</sup> PICONE 1982, pp. 777-778 note 3a.

<sup>392</sup> RAUSA 2018, p. 337.

<sup>393</sup> Son manuscrit – qui reprend les études de Fazello – est conservé à la Biblioteca Comunale de Palerme (3.Qq. B 7). Voir BELVEDERE 2003, p. 94.

<sup>394</sup> GAGLIO 1763.

sarcophage au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>395</sup> En tenant compte de ces éléments, il est désormais plus probable que la découverte ait eu lieu entre 1558 (date de l'ouvrage de Fazello, qui ne mentionne pas le sarcophage) et 1580 (date du manuscrit de Martines).<sup>396</sup> Le sarcophage serait ensuite tombé dans l'oubli, jusqu'à son transfert au chapitre d'Agrigente au XVIII<sup>e</sup> siècle, où il acquit une nouvelle renommée, en grande partie grâce à l'afflux croissant de visiteurs dans la ville.

Riedesel ne fournit pas d'indications supplémentaires concernant sa datation, mais situe le sarcophage dans l'ancienne nécropole romaine d'Agrigente<sup>397</sup>, hypothèse également soutenue par de la Platière<sup>398</sup>. Houël, quant à lui, cite l'hypothèse de Pancrazi, en plaçant son lieu de découverte près du Mont Toro.<sup>399</sup> Münter, le dernier auteur du XVIII<sup>e</sup> siècle à mentionner le sarcophage, situe également sa découverte dans une chambre funéraire d'Agrigente, tout en reconnaissant que le lieu exact reste incertain.<sup>400</sup> Au-delà de ces auteurs, la plupart des voyageurs ne se sont pas attardés sur ces questions de date et de lieu de découverte, se concentrant davantage sur des descriptions stylistiques ou iconographiques du sarcophage.

Aujourd'hui encore, ces éléments demeurent inconnus, et nous ne pouvons que formuler diverses hypothèses à leur sujet.

## 2.2. Le transfert du sarcophage au sein de la cathédrale d'Agrigente

Concernant le transfert du sarcophage au chapitre d'Agrigente, il semble que cela ait eu lieu autour de 1737, année de la mort du chanoine Sciacca, qui en fit don, comme le confirme un acte notarié daté du 30 avril 1737<sup>401</sup>. Cette datation serait renforcée par son rapprochement avec l'épiscopat de Lorenzo Gioeni d'Aragona (1730-1754) – à qui succédera Andrea Lucchesi Palli (1755-1768) –, dont l'intérêt pour les antiquités

---

<sup>395</sup> Son interprétation – ignorant la connaissance des écrits de D'Orville et sa mention du monument – reposait principalement sur le fait que Fazello ne faisait pas mention de la sépulture dans son récit.

<sup>396</sup> RAUSA 2018, pp. 337-338.

<sup>397</sup> RIEDESEL 1773, pp. 32-33.

<sup>398</sup> DE LA PLATIERE 1780, p. 449.

<sup>399</sup> HOUËL 1787, p. 49.

<sup>400</sup> MÜNTER 1790, p. 270.

<sup>401</sup> Ce document peut être retrouvé en annexe de l'écrit *Causa regia o sia Difesa del regio padronato e delle Reali sue prerogative sopra la Chiesa e Regia Cappella di Girgenti* (p. 52), dont il est fait mention sur le site suivant : Associazione Archivistica Ecclesiastica, [en ligne], [https://www.archivaecclesiae.org/ae/filesq/quad\\_10\\_007.pdf](https://www.archivaecclesiae.org/ae/filesq/quad_10_007.pdf), p. 24 (consulté le 26/09/2024).

d'Agrigente est bien documenté et qui contribua à l'enrichissement des collections diocésaines par l'intermédiaire de dons et d'achats.<sup>402</sup>

Une fois placé dans la cathédrale d'Agrigente, le sarcophage fut installé dans la première entrecolonnement à gauche de l'entrée et servit de fonds baptismaux, comme le confirment les nombreux voyageurs qui visitèrent la cathédrale ensuite.

À partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, le sarcophage commence à être cité et décrit de manière régulière et fréquente dans les récits des voyageurs qui visitent la ville, contribuant ainsi à accroître la renommée de l'édifice à travers l'Europe durant cette période.

### **3. La réception du sarcophage par les voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle**

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le sarcophage de Phèdre suscite un vif intérêt parmi les antiquaires et les historiens de l'art. Plusieurs débats se concentrent sur l'interprétation des scènes et sur la signification exacte du choix du mythe dans ce contexte funéraire, et des discussions sur la datation et les influences stylistiques s'élèvent également, contribuant à renforcer l'importance historique du sarcophage, non seulement comme objet d'art, mais aussi comme témoignage des sensibilités esthétiques et culturelles du XVIII<sup>e</sup> siècle.

#### **3.1. Hypothèses des voyageurs sur l'interprétation des scènes, l'identité du propriétaire et la datation du sarcophage**

##### **3.1.1. Les différentes hypothèses sur l'iconographie du sarcophage**

D'Orville (fig. 39) est donc le premier voyageur à décrire, de manière succincte, le sarcophage. Selon lui, celui-ci appartenait au tyran Phalaris, et les scènes représentées seraient liées à des événements de sa vie.<sup>403</sup> Cependant, Pancrazi (fig. 40 et 41) revient sur cette interprétation, qui découle en réalité d'une tradition populaire, et remet rapidement cette hypothèse en question. Il souligne que Phalaris était un tyran détesté par ses sujets, au

---

<sup>402</sup> Sur l'apport de Lorenzo Gioeni d'Aragona (1730-1754) et d'Andrea Lucchesi Palli (1755-1768) aux études antiques de la ville d'Agrigente, voir PICONE 1866, pp. 776-781 ; GIARRIZZO 1992, pp. 28-29 ; CARLINO 2011 p. 125.

<sup>403</sup> D'ORVILLE 1764, p. 90.

point qu'après sa mort, la couleur bleue aurait été interdite dans les vêtements des Agrigentins, car elle rappelait la couleur de la famille du tyran. Il serait donc peu plausible que les Agrigentins lui aient accordé une telle sépulture.<sup>404</sup>

En l'absence de données sur le lieu de découverte, l'identité du défunt ou le contexte de la sépulture, il est difficile de formuler une hypothèse sûre concernant les figures représentées, comme le soulignent les auteurs de l'époque. Ainsi, il n'est pas surprenant que certains voyageurs, en voyant la scène de chasse au sanglier, aient identifié ces représentations comme une illustration du mythe de la chasse au sanglier de Calydon par Méléagre. Cette tradition était d'ailleurs courante dans le milieu populaire d'Agrigente au XVIII<sup>e</sup> siècle. Pancrazi penche également pour cette interprétation et, bien qu'il reconnaisse des divergences entre le mythe et sa représentation, attribue celle-ci au manque de connaissance du sculpteur sur les détails du mythe.<sup>405</sup>

La seconde hypothèse émise par Pancrazi s'apparente à celle de D'Orville, mais à la place de Phalaris, il verrait ici un monument funéraire destiné à Phyntias, dernier tyran d'Agrigente, les reliefs du sarcophage illustreraient la vie de ce tyran, notamment sa mort lors d'une chasse au sanglier, évoquée à travers le mythe de Calydon.<sup>406</sup> Gaglio soutient également cette idée, mais abandonne rapidement cette hypothèse faute de preuves tangibles.<sup>407</sup>

Plus d'une décennie plus tard, Riedesel (fig. 45) se rend à Agrigente et propose une interprétation totalement différente de l'iconographie du sarcophage. Bien qu'il connaisse l'hypothèse de Pancrazi, il la réfute et y voit plutôt une représentation soit d'Hector tiré par le char d'Achille, soit du mythe de Phèdre et Hippolyte, ce qu'il juge être le plus probable. Sur la face avant, Riedesel identifie Hippolyte comme personnage central, où la nourrice de Phèdre lui rapporte l'amour de sa maîtresse. La scène suivante montre Phèdre, désespérée après le refus ou la mort d'Hippolyte. La scène arrière représente Hippolyte lors de sa chasse, suivie de la scène finale de sa mort, causée par ses chevaux paniqués à la vue du monstre marin. Riedesel est donc le premier à identifier correctement le mythe représenté sur le sarcophage. Il fait preuve d'une grande lucidité en reconnaissant que son interprétation est

---

<sup>404</sup> PANCRAZI 1752, p. 115.

<sup>405</sup> PANCRAZI 1752, pp. 119-121.

<sup>406</sup> PANCRAZI 1752, p. 123.

<sup>407</sup> GAGLIO 1763, p. 231.

probablement influencée par sa connaissance de la tragédie grecque d'Euripide, reprise par Racine, qui traite du même mythe.<sup>408</sup>

Cette interprétation est aujourd'hui largement acceptée, bien que certains voyageurs après Riedesel aient encore discuté de l'interprétation de ces scènes. Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle que cette interprétation s'affirme.

Brydone, qui succède à Riedesel, se montre plus prudent et se contente de décrire les scènes sans attribuer une identité précise aux personnages. Il évoque « un roi » tué par un sanglier et une « reine » en pleurs, mais sans se référer à un mythe particulier.<sup>409</sup> Swinburne adopte une approche similaire en se limitant à une description stricte des scènes, sans spéculer sur leur signification mythologique.<sup>410</sup>

De la Platière s'interroge également sur le mythe que représentent ces reliefs. Comme Riedesel, il réfute l'interprétation d'Hector et d'Achille, qu'il trouve incompatible avec les scènes, et penche plutôt pour le mythe de Phèdre. Cependant, certains éléments, comme la figure de la vieille femme suppliant le prince, lui semblent étranges et non conformes à la « beauté grecque » de la scène. Ce que de la Platière ignore, c'est que le sarcophage est en réalité d'origine romaine et plus tardif que ce qu'il imagine. Dans le doute, il préfère émettre des suppositions personnelles et se contente d'une description formelle des scènes.<sup>411</sup>

De Borch accorde également plus de crédit à l'interprétation de Riedesel qu'à celle de Pancrazi, qui lie les scènes à la vie du tyran Phyntias.<sup>412</sup> Il en va de même pour Denon (fig. 44), dont Saint-Non reprend les propos, qui adhère également à cette interprétation, tout en reconnaissant, comme lui, que chacun peut interpréter les scènes à sa manière et que son propre point de vue pourrait ne pas être le seul valable.<sup>413</sup>

Les auteurs suivants, notamment Houël (fig. 46 à 48), Biscari, notre auteur russe anonyme, Münter, Bartels, Goethe, notre autre auteur anonyme français, Jacobi, Stolberg et Rezzanico, et j'en passe, suivent tous, avec ou sans citation directe, l'interprétation de Riedesel, ce qui témoigne de l'influence majeure qu'il a exercée sur les voyageurs du XVIIIe siècle.

---

<sup>408</sup> RIEDESEL 1773, pp. 35-36.

<sup>409</sup> BRYDONE 1775, pp. 19-20.

<sup>410</sup> SWINBURNE 1790, pp. 10-11.

<sup>411</sup> DE LA PLATIERE 1780, pp. 447-449.

<sup>412</sup> DE BORCH 1782, pp. 30-31.

<sup>413</sup> DENON 1788, p. 204.



### 3.1.2. Débat sur l'identité du propriétaire et la datation du sarcophage

Comme mentionné précédemment, plusieurs auteurs, avant et après Riedesel, ont repris une tradition populaire voulant que ce sarcophage appartienne à Phalaris ou à Phyntias. D'Orville (fig. 39), par exemple, interprétait l'iconographie du monument comme une représentation de scènes de la vie de Phalaris<sup>414</sup>, tandis que Pancrazi, remettant en question cette hypothèse en soulignant la haine que le peuple d'Agrigente vouait à Phalaris, attribuait le sarcophage à un autre tyran connu, Phyntias<sup>415</sup>.

Riedesel (fig. 45), en identifiant les scènes comme appartenant au mythe de Phèdre et Hippolyte, fut le premier à réfuter l'idée que ce tombeau puisse appartenir à l'un ou l'autre des deux tyrans d'Agrigente, et son idée sera largement adoptée par les voyageurs suivants. Cependant, Riedesel ne fournit pas d'interprétation concernant la datation exacte ou approximative du sarcophage, le considérant plutôt comme un ouvrage grec.<sup>416</sup>

Ce n'est qu'avec Payne Knight que l'on trouve une analyse qui se concentre directement sur la datation du sarcophage. Refusant à nouveau les interprétations de D'Orville et de Pancrazi, Payne Knight soutient que le sarcophage ressemble davantage à un monument romain qu'à un ouvrage grec, similaire à d'autres sarcophages de type romain visibles à Rome. Il émet l'hypothèse que ce sarcophage pourrait avoir appartenu à une figure importante – peut-être un préteur ou un consul –, dont le nom ne nous est pas parvenu, et que les scènes représentées pourraient être liées à des événements de sa vie.<sup>417</sup> Toutefois, à l'exception de Denon (fig. 44) et de Saint-Non qui reprend ses propos, aucun autre auteur ne s'aventure à émettre une hypothèse sur la datation précise du sarcophage. La majorité des voyageurs semblent continuer à se référer aux écrits de Riedesel, identifiant ainsi le sarcophage comme un monument grec plutôt que romain.

Ce point – à relier avec le point précédent – met en lumière l'influence majeure du récit de Riedesel sur les voyageurs de l'époque. Nombre d'entre eux citaient ses propos sans grande remise en question, adoptant ses affirmations comme des vérités absolues et se fiant à son autorité, qui était souvent présente dans les récits des voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle comme étant indiscutable. Cette tendance pourrait s'expliquer par le fait que l'étude des sarcophages grecs et romains en était encore à ses débuts à cette époque, ce qui reflète

---

<sup>414</sup> D'ORVILLE 1764, p. 90.

<sup>415</sup> PANCRAZI 1752, p. 115

<sup>416</sup> RIEDESEL 1773, pp. 35-36.

<sup>417</sup> KNIGHT 1811, pp. 104-105.

probablement un manque de connaissances des auteurs, les amenant à attribuer ces œuvres à une origine grecque plutôt que romaine.

Aujourd'hui, il est établi que ce sarcophage appartient à une production variée de sarcophages attiques datant du début du III<sup>e</sup> siècle après J.-C., une période fortement influencée par l'art grec. Des comparaisons avec d'autres sarcophages similaires, notamment ceux de Tarragone et de Saint-Petersbourg, révèlent une structure homogène tout en mettant en évidence des variations iconographiques liées au contexte funéraire.<sup>418</sup>

### **3.1.3. Symbolique du mythe de Phèdre et Hippolyte dans le contexte du sarcophage**

Aujourd'hui, le mythe représenté est clairement identifié comme étant celui de Phèdre et Hippolyte, et on sait qu'il n'est pas une simple illustration de la tragédie d'Euripide ou de Sénèque – comme l'affirmaient Houël<sup>419</sup>, Münter<sup>420</sup> ou Bartels<sup>421</sup> –, mais une relecture de celui-ci adaptée au contexte funéraire. Hippolyte incarne ici des valeurs aristocratiques (notamment le courage et la piété envers Artémis), tandis que Phèdre symbolise la douleur engendrée par la perte d'un proche.<sup>422</sup>

Le traitement iconographique du sarcophage reflète donc ici à la fois l'autonomie du mythe – qui existe iconographiquement en tant que tel et qui n'est pas qu'une simple illustration de la tragédie grecque s'y référant également – et son adaptation à un contexte funéraire. Le potentiel lien entre le mythe et la vie du défunt, tout comme la richesse et la complexité du sarcophage, souligne certainement son appartenance à une élite aisée et cultivée<sup>423</sup>, bien que son identité ne pourra jamais être prouvée avec certitude.

---

<sup>418</sup> VENDITTO 2020, p. 258.

<sup>419</sup> HOUËL 1787, p. 49.

<sup>420</sup> MÜNTER 1790, p. 271

<sup>421</sup> BARTELS 1791, pp. 455-456.

<sup>422</sup> VENDITTO 2020, pp. 255-256.

<sup>423</sup> TORREGROSSA 2014-2015, p. 36 ; EWALD 2010, pp. 279-283.

## 3.2. Les débats stylistiques sur le sarcophage

### 3.2.1. Les différences d'appréciation entre les auteurs

Les reliefs du sarcophage présentent des différences stylistiques significatives, qui ont mené à des débats tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les voyageurs allemands, tels que Riedesel ou Goethe, mettent en avant l'élégance classique des faces les plus travaillées, tandis que certaines critiques émises par les auteurs français soulignent plutôt les variations de qualité entre les différentes faces et supposent l'intervention de plusieurs sculpteurs dans ce même ouvrage.<sup>424</sup>

Riedesel (fig. 45) est le premier auteur à exprimer une opinion sur le style des scènes figurées sur le sarcophage. Il le décrit comme l'un des « plus excellents, peut-être même le plus beau de tous les bas-reliefs antiques en marbre que le temps nous ait conservés ».<sup>425</sup> Il fait l'éloge de la figure d'Hippolyte, qu'il qualifie de « l'un des plus beaux hommes que l'on puisse voir », affirmant que c'est « le chef-d'œuvre de la nature et de l'art qui l'imité ».<sup>426</sup> Même la nourrice est louée, qualifiée de « parfaite en son genre ».<sup>427</sup> Phèdre est également décrite comme un modèle de perfection et d'harmonie, tout comme ses servantes.<sup>428</sup> La beauté des scènes — et particulièrement celles de la face avant et de Phèdre éplorée — est mise en avant, témoignant de l'admiration que Riedesel portait à cette œuvre. Seules les deux autres faces — celles représentant la chasse au sanglier et la mort d'Hippolyte — sont critiquées, Riedesel les qualifiant de « chétives et infiniment inférieures à celles de la face avant ».<sup>429</sup>

Cette admiration est largement partagée par les visiteurs suivants, comme Brydone qui déclare que ce sarcophage « vaut au moins tous ceux du même genre que j'ai vus en Italie, s'il ne leur est pas supérieur »<sup>430</sup> qui trouve que la figure d'Hippolyte sur la face avant « semble réunir en elle toutes les perfections de l'art »<sup>431</sup>, et que dans la figure de Phèdre éplorée, « certainement l'art n'a jamais imité la nature avec une expression plus vive, avec

---

<sup>424</sup> ARENA 1963, p. 106.

<sup>425</sup> RIEDESEL 1773, pp. 32-35.

<sup>426</sup> RIEDESEL 1773, pp. 32-35.

<sup>427</sup> RIEDESEL 1773, pp. 32-35.

<sup>428</sup> RIEDESEL 1773, pp. 32-35.

<sup>429</sup> RIEDESEL 1773, pp. 32-35.

<sup>430</sup> BRYDONE 1775, pp. 19-20.

<sup>431</sup> DE LA PLATIERE 1780, pp. 447-449.

plus de chaleur, de noblesse, d'harmonie ». <sup>432</sup>. De Borch et Swinburne <sup>433</sup> s'accordent également sur l'élégance du sarcophage, le premier regrettant seulement son état de conservation dû à un manque de soin reçu avant qu'il ne tombe entre les mains des chanoines de l'église. <sup>434</sup>

La première divergence d'opinion apparaît avec Knight, qui est également le premier – et l'un des seuls avec Denon (fig. 44) – à remettre en question l'origine grecque du sarcophage, en le rapprochant plutôt d'une production romaine. Selon lui, l'admiration des Agrigentins pour ce sarcophage découle du fait qu'ils n'ont pas eu l'occasion de voir d'autres œuvres du même type et de meilleure qualité, et ont ainsi, par leur grand enthousiasme, persuadé les voyageurs que cet ouvrage possédait une beauté exagérée. De cette manière, ces voyageurs, influencés par les louanges des Agrigentins, ont souvent décrit le sarcophage sans grand esprit critique. <sup>435</sup>

Après Knight, les avis des voyageurs se partagent entre louanges et déceptions. Denon (fig. 44) – dont Saint-Non reprend le propos –, estime que le sarcophage est « bien au-dessous de sa réputation », notant à cause des dissonances dans les scènes, avec des détails « grossièrement faits » et une exécution « de la plus faible qualité » en ce qui concerne le relief de la chasse au sanglier et de la mort d'Hippolyte. Cependant, il reconnaît que les deux faces les mieux exécutées – celles de Phèdre éplorée et d'Hippolyte avec ses compagnons – produisent un bel effet lorsqu'elles sont vues de loin, mais n'égale en rien les autres grands chefs-d'œuvre de l'art grec. <sup>436</sup> Houël (fig. 46 à 48) rejoint cette critique, remettant en question les descriptions exagérées de Brydone et Riedesel, et soulignant les défauts visibles du sarcophage, dont notamment un ton de timidité qui a conduit l'artiste à commettre des « gaucheries », donnant à l'ensemble un aspect « maniéré » peu agréable. Bien que les reliefs de Phèdre et d'Hippolyte avec ses compagnons soient considérés comme relativement de bon goût, les deux autres faces sont vivement critiquées par cet auteur, qui suggère même que celles-ci n'ont en réalité pas été terminées par l'artiste, qui aurait été interrompu avant de pouvoir achever son travail. <sup>437</sup>

---

<sup>432</sup> DE LA PLATIERE 1780, pp. 447-449.

<sup>433</sup> SWINBURNE 1790, p. 11.

<sup>434</sup> DE BORCH 1782, pp. 30-31.

<sup>435</sup> KNIGHT 1811, pp. 104-105.

<sup>436</sup> DENON 1788, p. 204.

<sup>437</sup> HOUËL 1787, p. 50.

De la même manière, Rezzanico, le dernier voyageur envisagé dans cette étude, estime que ce sarcophage ne mérite pas les éloges exagérés de Riedesel et Brydone, et rejoint les opinions de Houël et de Denon sur sa médiocrité générale.<sup>438</sup>

À l'inverse, la plupart des autres auteurs conservent une opinion plutôt positive sur le monument. Biscari, probablement par patriotisme et exaltation des antiquités de sa région, le qualifie de « l'une des plus belles pièces de l'antiquité que le voyageur pourra observer en Sicile ». <sup>439</sup> Münter, partageant l'avis de de la Platière, souligne la beauté des personnages représentés, dont les expressions sont belles et vivantes, ainsi que la justesse de l'exécution. <sup>440</sup> Goethe, notre auteur anonyme français, Stolberg et Jacobi partagent également une appréciation positive de celui-ci, qualifiant le sarcophage de « modèle de la plus gracieuse époque de l'art grec » <sup>441</sup>, d'« unique par la beauté de ses bas-reliefs » <sup>442</sup>, et affirmant que « le spectacle est aussi beau, avec une expression aussi vivante » <sup>443</sup>. Bartels, dont la description est la plus complète, la plus longue et la plus intéressante à propos de ces reliefs, loue également ce sarcophage comme étant « l'un des monuments les plus beaux et les plus importants qui nous soient parvenus de l'Antiquité » <sup>444</sup>.

Goethe, lors de sa visite, se concentre également sur le contraste frappant entre la silhouette imposante d'Hippolyte et la petite taille courbée de la nourrice. Il y voit un message symbolique sur la jeunesse et la décrépitude, accentué par des détails comme la lance tenue par la nourrice, qui symbolise l'innocence et le devoir du héros.<sup>445</sup>

Ainsi, bien que l'opinion générale soit plutôt positive, il reste néanmoins plusieurs critiques notables à propos de l'édifice. Comment expliquer les avis de Knight, Denon, Saint-Non, Houël et Rezzanico qui, au lieu de simplement contester la beauté du sarcophage, s'engagent dans une véritable critique de l'œuvre et des descriptions des autres voyageurs ?

Denon, une figure française importante dans l'étude de l'histoire et de l'archéologie classique, ainsi que Saint-Non et Houël qui le suivent, sont motivés par un désir d'objectivité et de rigueur – à relier à la volonté encyclopédique de leurs récits –, cherchant à offrir une

---

<sup>438</sup> REZZANICO 1828, p. 77.

<sup>439</sup> PRINCE DE BISCARI 1781, p. 140.

<sup>440</sup> MÜNTER 1790, pp. 271-273.

<sup>441</sup> VON GOETHE 2011, p. 312.

<sup>442</sup> ANONYME FRANÇAIS 1796, pp. 119-120.

<sup>443</sup> Stolberg 1794, p. 285.

<sup>444</sup> BARTELS 1791, pp. 452-454.

<sup>445</sup> EWALD 2010, p. 272.

analyse plus équilibrée et loin des louanges exagérées du monument. Cette volonté d'originalité se retrouve dans leurs approches, visant à fournir des descriptions plus factuelles et moins narratives que celles des auteurs allemands et anglais qui, eux, cherchent davantage à transmettre un sentiment d'admiration et d'exaltation au lecteur, toujours dans cette optique de divertissement qui caractérise leurs écrits.

Quant à Knight, il semble être animé par une quête d'objectivité plus profonde que celle de Brydone, cherchant peut-être à se distancer de lui. Il n'est donc pas étonnant que son récit ne soit publié qu'en 1811 par Goethe, intervenant à une époque où la beauté du sarcophage commence à être remise en question, et où les critiques se font plus vives. Rezzanico, dont le voyage a lieu à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, marque également cette transition dans la manière d'évaluer la beauté du sarcophage.

### **3.2.2. Les tentatives d'explications sur les dissemblances stylistiques au sein du même ouvrage**

Les dissemblances entre les quatre scènes du sarcophage n'ont, en réalité, suscité que peu de questions parmi les auteurs, qui se sont principalement concentrés sur une exaltation et un jugement stylistique succinct de l'édifice. Pancrazi (fig. 40 et 41) mentionne simplement que deux des quatre faces sont en haut-relief, tandis que les deux autres sont en demi-relief, sans chercher à expliquer cette différence dans le traitement des reliefs<sup>446</sup>. Riedesel note également cette disparité, qualifiant la scène de chasse au sanglier et celle de la mort d'Hippolyte de « chétives et infiniment inférieures à celles de la face avant »<sup>447</sup>, mais sans approfondir cette question.

C'est de la Platière qui, le premier, s'intéresse de manière plus approfondie à ces différences, en affirmant que « l'on pourrait même douter que la composition fût du même maître ». <sup>448</sup> Denon (fig. 44) souligne également cette disparité dans le traitement des faces et met en évidence les différences au niveau du style, de la beauté des représentations, et de l'harmonie dans les compositions. Selon lui, les deux premières faces du sarcophage auraient été réalisées par un sculpteur beaucoup plus habile, mais n'ayant pas eu le temps de terminer les deux autres, lesquelles auraient été laissées inachevées ou seulement dégrossies. Il

---

<sup>446</sup> PANCRAZI 1752, p. 115.

<sup>447</sup> RIEDESEL 1773, pp. 32-35.

<sup>448</sup> DE LA PLATIERE 1780, pp. 447-449.

propose également l'hypothèse d'une restauration mal réalisée de ces deux faces, intervenue bien plus tard.<sup>449</sup> Houël (fig. 46 à 48) adopte une position similaire à celle de Denon, affirmant que les deux faces les moins réussies n'ont tout simplement pas pu être terminées par l'artiste à temps.<sup>450</sup>

Münter, de son côté, pense que les deux faces moins travaillées ont été réalisées par d'autres mains, probablement celles d'un apprenti. Il insiste sur la différence de traitement entre les faces et sur l'impossibilité que l'ensemble ait été réalisé par le même maître.<sup>451</sup> Il suppose également que ces deux faces étaient moins visibles dans la position originelle du sarcophage, expliquant pourquoi l'artiste aurait pu laisser son apprenti s'en charger.<sup>452</sup>

Bartels est l'auteur qui fournit l'une des analyses les plus complètes et les plus intéressantes du sarcophage. Il explique que cette différence de traitement entre les faces résulte probablement de la position d'origine du sarcophage dans son tombeau. Selon lui, les deux faces les plus élaborées (celle d'Hippolyte avec la nourrice et celle de Phèdre éplorée) étaient destinées à être exposées dans la tombe, tandis que les deux autres (la chasse au sanglier et la mort d'Hippolyte) devaient être en partie cachées, peut-être dans un coin de la pièce. Cette disposition expliquerait pourquoi l'artiste a concentré toute son attention sur les deux premières faces, en les exécutant avec soin et précision.<sup>453</sup> Les deux autres faces, moins détaillées ou inachevées, étaient sans doute moins visibles et n'ont été travaillées que partiellement, les éléments narratifs étant également suggérés de manière moins précise.<sup>454</sup> Bartels considère donc que cette différence n'affecte pas la valeur stylistique de l'œuvre, mais qu'il s'agit d'un choix délibéré de l'artiste pour accentuer l'effet des scènes principales.<sup>455</sup> Pour lui, l'artiste étant intervenu sur ces quatre scènes n'est qu'une seule et même personne, et cette « grossièreté » dans les scènes secondaires serait vue comme une volonté de l'artiste de suggérer l'histoire sans la représenter de manière détaillée, préférant ainsi un traitement plus abstrait, ces faces étant de toute façon destinées à être moins visibles.<sup>456</sup> Ainsi, cette différence de traitement entre les différentes scènes serait plutôt due à une

---

<sup>449</sup> DENON 1788, p. 204.

<sup>450</sup> HOUËL 1787, p. 50.

<sup>451</sup> MÜNTER 1790, pp. 270-271.

<sup>452</sup> MÜNTER 1790, p. 273.

<sup>453</sup> BARTELS 1791, pp. 454-455.

<sup>454</sup> BARTELS 1791, pp. 456-458.

<sup>455</sup> BARTELS 1791, pp. 464-465.

<sup>456</sup> BARTELS 1791, pp. 458-459.

hiérarchisation de l'importance des scènes plutôt qu'à la trace d'un travail effectué par une autre paire de mains moins habiles.

Le dernier auteur à proposer une hypothèse sur la différenciation du traitement des quatre faces du sarcophage est Rezzanico. Selon lui, le fait que deux faces soient en haut-relief et les deux autres en bas-relief pourrait être dû à la réunion de deux sarcophages distincts lors d'une restauration postérieure. Cependant, il rejette rapidement cette hypothèse et adopte la même explication que Bartels, en suggérant que cette différence de traitement est probablement liée à la position initiale du sarcophage. Ainsi, les deux faces les moins travaillées auraient été moins visibles, ce qui expliquerait pourquoi elles ont reçu moins d'attention de la part de l'artiste.<sup>457</sup>

Aujourd'hui, bien que la raison exacte de cette différence de traitement reste floue, il est plausible que la véritable explication soit un mélange de toutes les hypothèses avancées par ces auteurs. En effet, il semble que les deux faces les moins détaillées aient été moins visibles à l'origine et aient donc été délibérément traitées de manière moins soignée, peut-être sous la responsabilité d'un apprenti.

## **4. Le déclin de l'intérêt pour le sarcophage**

### **4.1. Le changement de goût qui s'opère au XIXe siècle**

Au XVIIIe siècle, le sarcophage d'Agrigente est largement admiré et décrit dans les récits de voyage et les ouvrages d'art, étant célébré pour ses reliefs détaillés et sa beauté remarquable. Cependant, au XIXe siècle, l'intérêt pour cet objet s'estompe, en grande partie en raison des évolutions des goûts esthétiques et des priorités scientifiques en archéologie. À cette époque, les critiques considèrent ces reliefs comme des œuvres tardives, représentatives d'un art grec en déclin, sous l'influence de la domination romaine.<sup>458</sup> Ce changement de perspective s'explique par la redécouverte des sculptures archaïques et classiques, perçues comme des modèles de perfection artistique. L'enthousiasme pour des œuvres « moins classiques », comme le sarcophage d'Agrigente, diminue, bien qu'il reste

---

<sup>457</sup> REZZANICO 1828, pp. 75-77.

<sup>458</sup> EWALD 2010, p. 274.



un exemple précieux de l'art funéraire antique et un témoignage des sensibilités évolutives des spectateurs au cours des siècles.<sup>459</sup>

## **4.2. Le déplacement du sarcophage à la même époque**

Le sarcophage a d'abord été installé dans la cathédrale d'Agrigente, où il a servi de fonds baptismaux. Toutefois, cette utilisation a suscité des protestations de la part de plusieurs chanoines, qui s'opposaient à l'idée d'utiliser un monument funéraire païen, orné de reliefs représentant des jeunes hommes nus et racontant une histoire d'amour incestueuse, pour un rite chrétien. En réponse à ces critiques, le sarcophage a été enfermé dans un coffre en bois, difficile à observer et gardé sous clé par le responsable de l'église. Cette situation perdura jusqu'à ce que l'archéologue d'Agrigente, Raffaello Politi<sup>460</sup>, critique sévèrement cette utilisation et le placement du sarcophage dans l'église, en militant pour un meilleur traitement de celui-ci.<sup>461</sup>

Grâce à l'insistance de Politi et de l'évêque Domenico Turano, le sarcophage a été retiré de son rôle de fonds baptismaux et déplacé dans la sacristie de la cathédrale en 1882, avec deux autres sarcophages. En 1966, il est déplacé dans l'église San Nicola, avant de revenir au sein de la cathédrale en 2021 seulement.

---

<sup>459</sup> TORREGROSSA 2014-2015, p. 20 ; ARENA 1963, p. 107.

<sup>460</sup> POLITI 1842, p. 65.

<sup>461</sup> TORREGROSSA 2014-2015, pp. 19-20.

## **– Conclusion –**

### **Quelques observations découlant de notre étude**

#### **1. L'importance des érudits et des antiquaires locaux pour les études antiques sur l'île**

Le XVIII<sup>e</sup> siècle marque un moment décisif dans la redécouverte de la Sicile et de ses vestiges antiques, transformant l'île en une destination phare pour les érudits et les artistes européens. Longtemps négligée, la Sicile devient un lieu d'attraction, non seulement en raison de la richesse de son héritage antique, mais aussi grâce aux efforts de figures importantes comme les princes de Biscari et de Torremuzza. Ces derniers vont effectivement jouer un rôle de premier ordre dans la préservation et la revalorisation des monuments antiques de l'île, contribuant à renforcer son importance en tant que témoin historique de la période antique.

Les antiquaires siciliens du XVIII<sup>e</sup> siècle, tels que les deux princes cités précédemment, ou encore Andrea Lucchesi Palli et Lorenzo Gioeni – dont les apports ont été capitaux pour l'étude du passé antique d'Agrigente – ont donc joué un rôle fondamental dans la préservation, l'étude et la revalorisation des vestiges antiques de la Sicile. Ces érudits locaux ont permis de poser les bases d'une véritable institution archéologique et ont largement contribué à la reconnaissance du patrimoine antique de l'île, que ce soit par des recherches approfondies, des collections ou des actions de préservation.

#### **2. L'importance du témoignage des visiteurs étrangers dans la mise en avant de l'importance des vestiges siciliens**

Les voyageurs étrangers vont également jouer un rôle majeur dans cette remise en avant de la Sicile et de ses vestiges. En effet, l'attrait de l'île pour les érudits du XVIII<sup>e</sup> siècle, guidés par des figures éminentes comme Winckelmann, a permis à l'île de retrouver sa place dans la liste des témoins majeurs de l'héritage grec et romain. Ces voyageurs ont non seulement documenté les vestiges antiques, mais ont aussi permis à l'île de devenir un point important pour les études archéologiques européennes.

Les apports conjoints des érudits siciliens et des voyageurs étrangers ont donc permis de nourrir cet intérêt pour l'Antiquité et de renforcer la perception de la Sicile comme un centre historique majeur, porteur de l'héritage antique.

### **3. Le focus sur l'héritage grec de la Sicile, au détriment du « reste »**

Le constat que l'on peut faire à la suite de la lecture de nos différents récits de voyage est le fait que les visiteurs de la Sicile accordent une importance toute particulière aux vestiges antiques, en délaissant bien souvent les vestiges des autres périodes postérieures. L'exemple le plus frappant est sans nul doute celui de Palerme, avec son riche héritage arabo-normand qui ne sera véritablement considéré – et de manière très progressive – qu'à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par des personnes telles que Hager – un orientaliste – par exemple.

Cette constatation peut également être faite par l'analyse des différentes illustrations produites à la même époque et pour la plupart publiées au sein des ouvrages mentionnés précédemment. Une fois le côté pittoresque et tous ses artifices mis de côté, on peut se concentrer sur le temple dans son aspect purement formel. De cette manière, on remarque que beaucoup de ces illustrations ne prennent pas en compte les éléments chrétiens existants au sein de ce temple, en adoptant notamment des prises de vue particulières, qui ne montrent pas ces « restes chrétiens ». L'accent est mis sur les éléments considérés comme « authentiques » par rapport à la structure originale, ce qui mène parfois à des erreurs d'interprétation chez ces auteurs. En effet, les arches percées dans les murs latéraux de la cella sont quand même représentées dans la plupart des cas, pour la simple raison que celles-ci ont été considérées pendant longtemps comme faisant partie de la structure antique du temple, et elles se retrouvent donc représentées chez divers auteurs tels que Hoüel, Pancrazi, ou encore Saint-Non.

Cependant, l'entière vue de ces vestiges n'est pas entièrement vue d'une manière négative, et beaucoup d'auteurs reconnaissent l'importance de l'établissement de l'église chrétienne au sein du temple, ayant permis sa restauration.

#### 4. Jugements sur le remploi d'édifices antiques pour un culte chrétien

La notion de « remploi » est ici à envisager comme une réutilisation de l'ensemble du monument antique, avec un changement de destination radical : dans notre cas, il s'agit de la récupération de la structure du temple de la Concorde et de l'ensemble du sarcophage de Phèdre afin de les adapter à un contexte chrétien.

Cette forme de remploi est envisagée de différentes manières : soit elle est mise sous silence, certainement jugée comme peu digne d'intérêt et ne nécessitant même pas une mention – l'attention étant portée sur le monument antique – ; soit en ne faisant l'objet que d'une mention et rien de plus<sup>462</sup>, certainement par devoir d'objectivité et, implicitement, par rejet de l'importance de ces vestiges ultérieurs ; soit elle est vue d'une manière positive, en accordant à ce changement de destination de l'édifice la sauvegarde d'une bonne partie de celui-ci<sup>463</sup> ; soit elle est vue d'une manière négative, certains auteurs n'hésitant pas à considérer ces vestiges chrétiens « d'œuvre des siècles inférieurs »<sup>464</sup> ou « d'éléments défigurant le monument »<sup>465</sup>.

Les avis sont donc partagés entre une reconnaissance envers cette récupération de l'édifice durant les époques postérieures – ce qui a pu assurer sa préservation grâce aux entretiens résultant du culte religieux s'étant réapproprié le monument – et ce « parasitage chrétien » qui en a résulté. De nouveau, sous l'influence de l'esprit des Lumières et de la satire religieuse omniprésente dans l'esprit de l'époque – et plus particulièrement dans celui des voyageurs étrangers –, la primauté est portée sur les vestiges antiques, au détriment de ceux d'époques postérieures. C'est ainsi ce que nous pouvons remarquer avec le cas du temple de la Concorde, dont les vestiges chrétiens sont considérés comme insignifiants, ne nécessitant pas une étude approfondie, et dont la suppression est perçue comme une « libération » de l'édifice antique. En ce qui concerne le sarcophage de Phèdre utilisé comme fonds baptismaux, les avis sont plus silencieux et ne font que citer sa reconversion chrétienne.

---

<sup>462</sup> FAZELLO 1574, p. 128 ; RIEDESEL 1773, p. 39-41 ; KNIGHT dans Goethe 1811, p. 37 ; STOLBERG 1797, p. 289-292.

<sup>463</sup> DE BORCH 1782, p. 30-31, bien que ce dernier, tout en reconnaissant le rôle salvateur du réemploi de l'édifice, juge ces mêmes constructions modernes comme le défigurant ; SWINBURNE 1790, p. 19-20 ; DENON 1788, p. 112 ; SAINT-NON 1786, p. 209 ; MÜNTER 1790, p. 285-287.

<sup>464</sup> REZZANICO 1828, p. 85-86.

<sup>465</sup> D'ORVILLE 1764, p. 95-99.

## **5. Le rôle de l'homme moderne dans la préservation de ces vestiges : deux approches différentes**

### **5.1. Chez les Siciliens : la préservation du patrimoine dans un but identitaire**

Comme nous l'avons vu précédemment, tout au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle émerge l'idée de la reconnaissance du patrimoine de l'île dans un but de sauvegarde et de mise en valeur de son identité nationale. Avec le prince de Torremuzza se posait la question de savoir quels édifices étaient dignes d'être sauvés, et lesquels étaient mis de côté. Outre l'aspect technique, qui excluait les édifices dont la ruine était déjà bien trop avancée ou inévitable, ce jugement était basé sur deux autres aspects : un aspect financier, qui restreignait le nombre d'interventions réalisables, mais également un aspect esthétique, soulignant le fait que ces vestiges n'étaient pas totalement envisagés comme des témoignages historiques, mais servaient en même temps « d'éléments de propagande », afin de mettre en avant la beauté et la grandeur passée de l'île, et de prôner son indépendance identitaire face au reste de l'Italie.

La priorité n'est donc pas de sauvegarder les édifices en tant que tels, mais de les rendre « beaux », souvent avec des restaurations invasives et destructrices en ce qui concerne la réalité archéologique de ces vestiges. Dans le cas du temple de la Concorde, on n'hésite pas à procéder à un « nettoyage » de tous les éléments n'étant pas considérés comme faisant partie de l'édifice d'origine, et à y appliquer des restaurations – notamment au niveau des colonnes – réalisées en ne tenant pas compte des caractéristiques du bâtiment et des techniques utilisées à l'origine. Ces restaurations sont donc plus susceptibles de déformer l'édifice et de le faire paraître, non pas dans son état d'origine, mais en tant que chimère d'une époque idéalisée.

### **5.2. Chez les voyageurs étrangers : la préservation des témoignages antiques comme apport à l'histoire de l'Occident**

Autant nos voyageurs n'émettent pas de profonds regrets face à la destruction des éléments chrétiens du temple, autant les interventions invasives réalisées dans le but de lui redonner une apparence d'origine sont vivement critiquées. C'est ce que l'on voit chez

Goethe, qui déplore les interventions modernes apportées au temple de la Concorde, effectuées sans considération pour le monument ancien, ou encore chez Dufourny, qui préconise uniquement des interventions de solidification et de préservation, mais souhaite éviter à tout prix les interventions dont le but est de « rendre son état d'origine aux monuments », ce qui aurait entraîné la perte d'une bonne quantité d'informations de valeurs historiques et archéologiques à leurs propos.

Face aux ruines antiques de l'île, témoignage de sa grandeur passée s'effaçant progressivement, le voyageur établit souvent un constat négatif face à sa réalité actuelle, en mettant en avant un état de « décadence » ayant pris racines dès le début du déclin de la période grecque en Sicile. Le voyageur use donc de comparaisons entre ces temps passés, idéalisés, et les temps actuels, qui ne pourront jamais atteindre cette grandeur ancienne.

Le voyageur prend également conscience de la vicissitude du temps et du manque de considération du peuple face à ces témoignages du passé, et se sent dès lors comme investi d'une mission de sauvegarde du souvenir de ceux-ci. Ils se présentent comme des passeurs de mémoire aux générations futures, en décrivant avec précision et en livrant diverses gravures de ces vestiges, afin que, même si ceux-ci finissent par disparaître complètement, leur souvenir ne s'estompe jamais.

Le voyageur n'est donc pas envisagé comme un simple touriste, mais plutôt comme un témoin indirect de cette grandeur de l'île bien trop longtemps mise sous silence avant eux.

## **6. L'évolution des pratiques archéologiques et de préservation des vestiges antiques en Sicile au XVIIIe siècle**

Au XVIIIe siècle, les pratiques archéologiques en Sicile connaissent un tournant décisif, marquant le début d'une nouvelle époque pour la préservation et la revalorisation du patrimoine antique de l'île. Ces changements sont en grande partie dus à l'engagement d'érudits locaux comme les princes de Biscari et de Torremuzza, leur travail n'étant pas uniquement axé sur la redécouverte de sites antiques, mais aussi sur leur documentation, leur préservation et leur restauration.

Les contributions de ces deux érudits ont été essentielles pour la mise en valeur du patrimoine antique de la Sicile. Biscari, en particulier, a mené des fouilles dans plusieurs

régions de l'île et a été un pionnier dans l'exploration de ses vestiges antiques. Son rôle ne s'est pas limité à la découverte de monuments, mais a également impliqué une réflexion sur leur préservation pour les générations futures. De même, Torremuzza a consacré une grande partie de sa vie à l'étude et à la conservation des antiquités, jouant un rôle clé dans la documentation de ces artefacts et de ces monuments, ainsi que dans leur présentation au monde occidental.

Cependant, la préservation des monuments antiques en Sicile n'a pas été sans difficultés. D'une part, ces pratiques archéologiques, bien qu'innovantes, n'étaient pas encore régies par des méthodologies rigoureuses comme celles que l'on connaît aujourd'hui, ce qui a irrémédiablement entraîné la perte d'informations contextuelles précieuses. D'autre part, à cette même époque, la Sicile est confrontée à un dilemme entre les efforts de préservation des vestiges antiques et l'exploitation de ceux-ci à des fins pratiques et économiques, l'extraction de matériaux antiques pour la construction de nouvelles infrastructures étant courante. Le cas du temple de Jupiter Olympien, dont les blocs furent réutilisés pour construire la jetée du port d'Empédocle, en est un exemple emblématique.

## **7. L'évolution des études classiques en ce qui concerne la Sicile**

Cette redécouverte des monuments antiques par des voyageurs comme Riedesel ou Brydone et leurs contributions aux débats scientifiques ont profondément marqué l'évolution des études classiques, non seulement en Sicile mais aussi dans le reste de l'Europe. Ces analyses ont permis de démontrer que les monuments siciliens, loin d'être des vestiges sans importance, étaient au contraire des témoins majeurs de l'art grec.

Winckelmann, en particulier, a été profondément influencé par les récits de voyageurs tels que Riedesel. En effet, le travail de celui-ci, en redéfinissant la valeur des monuments antiques de Sicile, a permis de nourrir la pensée de Winckelmann, qui voyait dans l'Antiquité grecque un modèle de perfection esthétique. Ce dernier, quant à lui, a contribué à populariser l'idée que l'art grec représentait l'apogée de l'expression artistique, attisant la curiosité des intellectuels sur les vestiges de cette période. Cette influence réciproque montre à quel point les récits de voyage ont permis de tisser des liens entre les monuments antiques de Sicile et les grands courants intellectuels européens de l'époque.

## – Remerciements –

L'élaboration de ce travail a été une expérience enrichissante, bien qu'elle ait comporté des défis personnels. Je tiens à exprimer ma profonde gratitude envers toutes les personnes qui m'ont soutenu et encouragé durant cette période.

Je remercie de tout mon cœur Laetitia Jemine, dont la sagesse, l'intelligence, ainsi que sa gentillesse et sa bienveillance m'ont été d'une aide précieuse. Ses encouragements et son avis honnête à la lecture de mon travail m'ont permis d'avancer, même dans les moments où je doutais de mes capacités.

Je suis profondément reconnaissante envers Bruno Deparis pour avoir su me remettre sur le bon chemin lorsque j'en avais besoin, en me réconfortant et en me motivant. Sa précieuse aide m'a permis de prendre du recul et de ne pas trop prendre les choses à cœur, ainsi que de m'affirmer, que ce soit dans l'élaboration de ce travail ou dans la vie de tous les jours.

Je remercie ma petite sœur, pour son soutien constant, ainsi que son écoute précieuse, et dont, j'en suis certaine, le futur se montrera le plus glorieux qui soit, peu importe le chemin qu'elle empruntera.

Je remercie également Monsieur Wastiau pour le temps qu'il a consacré à la rédaction de cet écrit, ainsi que pour les conseils avisés qui m'ont permis de corriger mes erreurs et d'ajouter des éléments auxquels je n'aurais pas pensé par moi-même.

Un grand merci à Monsieur Famerie, qui a accepté de superviser et de corriger mon travail tout au long de ce processus.

Un grand merci aussi à Monsieur Morard, non seulement pour son implication sans faille dans la rédaction de mon mémoire, mais aussi pour tous les enseignements qu'il m'a transmis, grâce auxquels j'ai pu développer une véritable passion pour la période antique. Je tâcherai de mettre en pratique ses précieux conseils dans mes futures missions.

Enfin, je tiens à remercier ma famille et mes proches, dont la patience et le soutien m'ont été d'une grande aide pour surmonter les moments difficiles. Je suis particulièrement reconnaissante envers mon père et mon nono, qui m'ont transmis depuis mon enfance l'amour de leur région d'origine et qui m'ont appris que notre héritage constitue une part essentielle



de notre identité, qu'il est important de ne pas oublier. Je remercie également ma mère, qui m'a toujours soutenue, même lorsqu'elle traversait des épreuves bien plus difficiles que les miennes. Enfin, je pense à mon grand-père, dont le souvenir m'a toujours encouragée à travailler avec détermination.

Pour conclure, je remercie toutes les personnes qui ont contribué à ce travail, sans lesquelles je ne serais pas en mesure de le présenter aujourd'hui.

**Merci à vous tous**

**Megan Brucceri**

